

LA GRÈCE ÉTERNELLE

DU MÊME AUTEUR

L'Ame Japonaise, préface d'ÉMILE FAGUET, traduction de BARTHEZ.

Terres lointaines, traduction de BARTHEZ.

Langueurs d'Alger, traduction de BARTHEZ.

E. GOMEZ-CARRILLO

LA
Grèce Éternelle

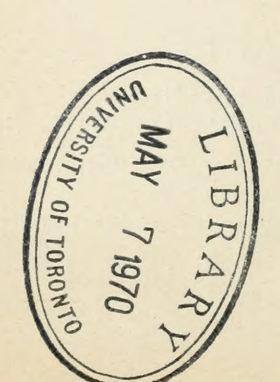
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR CH. BARTHEZ

Préface de Jean MORÉAS

« Si loin que notre vue plonge dans le passé, nous voyons que l'hellénisme ne s'est jamais éteint. »

GASTON DESCHAMPS.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1909


LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A Mademoiselle Anie PERREY,

Le délicieux poète de Voici mon cœur,

en souvenir des beaux soirs d'Athènes.

E. G. C.

PRÉFACE

Après tant d'esquisses, jolies, diaprées, variées, rapides, après un beau livre substantiel sur le Japon, voici que M. Gomez-Carrillo donne ses impressions d'un récent voyage en Grèce.

Ce n'est ni le pédantisme sourcilleux, ni l'excès de curiosité qui guident M. Carrillo parmi les antiques ruines et les villes nouvelles de là-bas. Il est parti le sourire aux lèvres et le cœur plein de ferveur. Puis il a regardé, il a noté vivement. Ses digressions prennent un tour agréable et la gravité lui vient lorsqu'il le faut.

Carrillo ne dédaigne pas les leçons de Lucien de Samosate, et il se montre plus dégagé, plus élégant que lui. Comme atticiste, Lucien pourrait bien être sujet à caution. Nous lui devons cependant de savoir mille petits détails sur l'antiquité, et Carrillo n'a pas tort d'évoquer son ombre.

Quel docte plaisir, où se mêlent et le pittoresque et l'esprit, que de suivre Carrillo sur l'Acropole, à travers le Céramique, à Épidaure.

Lorsqu'il dévoile les mystères d'Éleusis, c'est un initié qui vit surgir l'Hiérophante dans la nuit pleine d'éclairs et de coups de tonnerre.

Sur le sol tragique de Mycènes, il a véritablement entendu Cassandre hurler à la Mort.

Carrillo identifie fort curieusement les Saints du calendrier orthodoxe avec les demi-dieux et les héros du paganisme.

Je connais, sur un rocher battu de la mer attique, une petite chapelle semée de fleurs. A la porte, sur une table, on aperçoit un vieux plateau plein de minces cierges fuselés, les uns blancs, les autres jaunes.

En visitant la chapelle, les mariniers de la côte de Phalère allument ces cierges dévotieusement. Et ils sauraient peut-être ajouter les offrandes de leurs ancêtres : des hameçons recourbés, de longues perches, des roseaux attachés bout à bout, une rame, des éperviers avec leurs plombs, des paniers bien tressés, une ancre, un liège.

Carrillo excelle à parler de la beauté féminine. Ainsi son portrait de l'Athénienne est bien un délicat chef-d'œuvre.

Pour ce qui regarde l'Amour, sa science est certaine.

Pendant ses promenades au bord de l'Ilissos, le voyageur a rencontré sans doute le gracieux fantôme de Diotime de Mantinée ; et cette femme savante a dû lui parler à peu près comme elle l'avait fait vivante devant Socrate :

— Amour est fils de Poros et de Pénia. Il est pauvre comme sa mère. Il n'est ni beau ni délicat, mais fort maigre et mal vêtu. Il couche sur la dure et à la belle étoile. D'autre part, il tient de son père d'être toujours à l'affût de ce qui est beau et bon. Amour est viril, hardi, persévérant, grand chasseur et plein d'artifice. Il désire apprendre et il le fait aisément. Il philosophe sans répit. C'est un enchanteur, un magicien, un sophiste. De sa nature il n'est ni mortel ni immortel ; en un seul jour, il florit et languit tout ensemble... C'est entre les ignorants et les sages que nous plaçons ceux qui s'exercent à philosopher. La sagesse est parmi les plus belles choses du monde, et Amour aime ce qui est beau. Amour est donc amant de la sagesse, c'est-à-dire philosophe.

Carrillo écouta ces paroles sévères avec respect, je pense, mais il préféra l'opinion du poète Méléagre qui dit :

« Quoi d'étonnant si le cruel Amour lance des traits de feu, et si sur ses jolies lèvres éclate un rire méchant. Sa mère n'aime-t-elle pas Mars, n'est-elle pas l'épouse de Vulcain ? Sa

vie se passe entre le feu et le fer. La mère de sa mère, c'est l'onde azurée qui, au souffle des vents, se soulève et mugit. Il n'a pas de père connu. C'est pour cela que l'Amour a les feux de Vulcain, que sa colère est égale à celle des flots, et qu'il se sert des traits ensanglantés de Mars. »

Aspasie, Phryné, Laïs tentent la plume de Carrillo. Et il ne voudrait point humilier d'autres jolies filles moins célèbres : Rhodope, éclatante, telle la rose qui s'entr'ouvre au zéphire ; Rhodoclée, souple et pâle, semblable à du cristal ; Mélite, à la taille des Heures du printemps et fraîche comme elles ; Philénion, petite et brune, ayant tout le charme du ceste paphien ; et cette Aristonoé, qui se frappait le sein devant l'autel funèbre d'Adonis !

Carrillo aurait envoyé à chacune quelque belle couronne tressée avec des lys, des boutons de rose, des narcisses tièdes, d'humides anémones, des violettes à l'éclat sombre. Et il aurait évité de leur mander, comme Rufin dans son épigramme :

« Ainsi couronnées, cessez d'être trop fières ! vous fleurissez et vous finissez et vous et la couronne. »

Je n'ai pas à présenter aux lecteurs espagnols l'art brûlant et mesuré de Gomez Carrillo, ni ses nobles qualités d'écrivain qui sont de la lignée directe de Cervantès.

Je parlerai simplement d'Athènes, puisque j'y suis né.

*
* *

Lorsque je revins à Athènes — après vingt ans d'absence — je montais sur l'Acropole par un jour voilé.

J'étais seul au milieu des marbres brisés qui jonchaient le sol devant le Parthénon.

Une petite pluie venait de tomber, et des gouttes d'eau brillaient sur les fleurettes écloses aux pentes des ruines.

De belles ombres traînaient sur les pentes des monts.

Et je me pris à dire avec le poète :

— O Athènes, c'est donc toi, reine solitaire, reine détrônée !

Dans le musée qui se trouve en contre-bas du Parthénon, on voit les ouvrages de l'ancienne sculpture grecque, d'avant Phidias.

J'aimais le secret sourire de ces idoles féminines, leur geste qui relève gentiment le chiton ionien. Pendant des heures, mon âme se plongeait dans les yeux des déesses, dans leurs lourds cheveux, massés sur le front, répandus sur la poitrine.

Et j'éprouvais aussi beaucoup d'amitié pour le jeune homme qui porte sur ses épaules un veau.

Je l'avais pris pour Hermès, éloquent et rapide ; il n'est cependant que Kombos, fils de Palès.

... J'allais sur la route qui conduit au vieux Phalère, et je cueillais, dans les fossés, des anémones toutes frissonnantes au vent.

Puis, au déclin du jour, la Mélancolie marchait à mes côtés sur les rochers de la mer et le long des sables où pousse l'amarante azurée.

D'autres fois, aux environs de la ville, je m'asseyais devant une auberge, et j'écoutais quelque campagnard qui râclait de la lyre en chantant.

La nuit était épaisse autour de moi ; mes pensées m'accablaient.

Un bélier privé venait me caresser de ses cornes torses.

Il me souvient que le jour de mon départ, je demeurai longtemps sur le pont du paquebot à regarder s'effacer peu à peu les quais pleins d'oranges et de citrons du Pirée.

Nous courions sur les vagues, en soutenant leur choc. Le soleil déclinait à l'horizon.

Et je m'écriai :

— Toi que j'aperçois encore, Acropole d'Athènes, sacré cimetière, source de vie, adieu, adieu !...

Il me semble aujourd'hui que tout cela était un peu romantique. Oui, je me laissais alors

surmonter par ces sentiments, alanguis et brutaux à la fois, lesquels, depuis la seconde moitié du dix-huitième siècle, ne cessent d'abuser le cœur des artistes.

Il y a quatre ans, j'ai revu Athènes avec plus de sérénité ; et j'ai pu, je crois, refoulant en quelque sorte une tendresse inutile, admirer dignement.

Mais comme je me sens encore loin de compte !

En parlant du *Voyage de Sparte*, le superbe livre de mon ami Barrès, je soutenais que le cadre athénien rejette avec violence ce qui est médiocre, et qu'il rejette aussi ce qui n'est beau que tout juste.

Je remarquais encore qu'à Sparte, Chateaubriand poussait des cris, en appelant Léonidas ; mais qu'à Salamine, au milieu d'une nuit translucide, en se souvenant de Thémistocle, il n'osa point troubler le silence.

C'est que l'Attique répugne tout à fait au *théâtral*. Maurice Barrès a vivement senti cela.

Barrès avait raison lorsqu'il observait que les arbres ont été coupés, que la terre a glissé, que l'eau s'est évaporée dans l'Attique.

Je disais à mon tour :

— Sans doute, et maintenant cette nature d'élection, mise en quelque sorte hors de la vie commune, rentre davantage dans la Beauté et

peut servir de règle avec une sûreté plus grande.

... J'admirai l'olivier en Provence, dans le pays catalan et le long des côtes de la Pouille. Mais c'est surtout dans la campagne athénienne que l'olivier fait voir comme sa beauté *se sert à peine de notre vue mortelle pour toucher notre âme.*

Dans ses *Métamorphoses*, Ovide raconte l'aventure d'un berger d'Apulie. Il faisait paître son troupeau dans un pays arrosé par des lacs. Des forêts épaisses y répandaient un ombrage agréable sur des antres secrets devant lesquels les Nymphes aimaient à faire leurs danses et leurs jeux. Le berger qui les avait surprises en cet exercice se moqua de leurs pas et voulut les imiter par des sauts rustiques. Bientôt il passa de l'indécence à l'injure. Alors les Nymphes couvrirent sa langue et tout son corps d'une écorce d'olivier. Ce fut son châtiment, selon Ovide.

Je conçois d'une autre manière le sens de cette métamorphose. Je me figure ce berger d'Apulie comme un de ces nigauds qui ne jurent que par la *nouveauté*. En voyant courir sur la prairie la danse harmonieuse, il se disait sans doute : pourquoi ces simagrées d'un autre temps ? Qu'ai-je affaire de ces vieilleries ? Ne suis-je point un berger *moderne* ? Sa sottise toucha de pitié les

Nymphes qui le changèrent en olivier pour que son âme grossière, enclose dans cet arbre sans pair, comprît enfin la Beauté.

J'y pense ! Le berger d'Ovide fut changé en olivier sauvage. La fable veut peut-être dire ceci : notre berger était un de ces esprits ridicules qui confondent le *naturel* avec l'*inculte*. La danse des Nymphes le choquait par son art parfait ; il la jugeait trop *réfléchie*. C'est pourquoi les Nymphes le changèrent en olivier sauvage dont le fruit, par son âpreté et son aigreur, rebute le goût.

*
* *

Au sujet d'Homère, Carrillo ne se laisse pas éblouir par les quiproquos de la science allemande. Son instinct l'avait tout de suite détourné des théories de Wolf et de ses disciples. Eh bien! ces théories sont reconnues fausses à présent, et voici que l'instinct de Carrillo se trouve d'accord avec la raison et le vrai savoir clairvoyant.

L'admirable helléniste M. Michel Bréal a pertinemment établi, dans son récent ouvrage sur Homère, toute l'absurdité de ceux qui assimilent l'*Iliade* à des chants populaires. Le style de la poésie populaire est obscur, heurté, nullement narratif. Dans toutes ses compositions le côté descriptif manque, et les détails n'y sont

point amenés. Homère est tout juste l'opposé, puisqu'il brille non seulement par la pensée haute et sereine, mais aussi par la parfaite ordonnance du récit.

Le livre de M. Michel Bréal débrouille sur tous les points la question, en rejetant les hypothèses faites au hasard, en confondant les oracles menteurs. La poésie de l'*Iliade* n'a rien de primitif, elle est le miroir d'une civilisation très avancée.

« Ce qui paraissait — dit M. Bréal — très loin de nous, représente, à le bien prendre, le passé d'hier. »

La littérature de la Nouvelle Grèce inspire à Carrillo des pages éloquentes où la sympathie déborde. Il parle des auteurs vivants qu'il a rencontrés à Athènes, et il rappelle la gloire des morts : de Valaoritis, de Solomos, de Kalvos.

Andréas Kalvos naquit à Zante, île fameuse par la beauté de ses sites. Il a chanté sa patrie dans la première partie de son unique ouvrage : *La Lyre*.

Ce poète possède une inspiration élevée, une fort belle cadence. Il fut longtemps obscur, puis, la jeunesse littéraire de Grèce rappela son ombre dédaignée pour lui décerner des couronnes.

Kalvos professa un instant à l'Université de

Corfou. Il y obtint d'éclatants succès, car il était grand humaniste et d'une éloquence enflammée. Quant à son humeur, il ne l'avait point facile, à ce qu'on raconte. Il eut une querelle avec un de ses collègues nommé Oriole. Il s'est cru persécuté, il l'était peut-être. Enfin, il quitta l'Université et le pays. Il erra. En Italie, il se lia avec le célèbre Foscolo qui, bien qu'ayant composé ses poèmes en langue toscane, était d'origine grecque.

A Londres, Kalvos épousa une jeune Anglaise, probablement dévote de sa religion. Eh bien! il m'arrive de flairer dans la verve de Kalvos quelque chose de *réformé*. Qu'est-ce que l'on ne trouve point lorsqu'on est prévenu!

A ce propos, je me souviens d'une méprise où je tombai il y a quelques années.

Je fréquentais alors une table d'hôte tenue par un Espagnol. C'était un grand gaillard chauve, plein de gravité castillane. Mais il ne s'agit pas de lui.

Il y avait là une gamine de treize à quatorze ans, toute maigre, noire, jaune comme un citron. Je lui trouvai d'emblée un air authentique de *manola* et de portrait à la Goya.

Certain soir, en prenant le café, j'en parlai à un vieil habitué de l'endroit. Cet homme me dit :

— Vous êtes fou, elle n'a rien d'espagnol. Il est vrai que sa mère est fille de la patronne,

mais d'un premier lit. La patronne est Française et son premier mari l'était également... vous comprenez!

... On rencontre aujourd'hui en Grèce des écrivains, de valeur cependant, capables de dire :

— Eh, quoi! les siècles ont passé, en creusant un fossé profond. Comment sentir, comment aimer tout à fait l'art et la littérature antiques?... La tragédie athénienne est perdue pour nous. En la voyant s'agiter sur la scène, saurions-nous éprouver les mêmes sentiments que les premiers spectateurs?... Tournons donc nos regards vers les grands poètes modernes...

Ainsi parlent ces néo-Grecs subtils, et leurs propos sont vains.

Car c'est un fait que le génie antique n'a pas cessé de ravir l'humanité. Mais chacun en prend la part qu'il mérite et tant pis pour ceux qui n'en prennent que peu de chose.

Si la représentation d'une pièce de Sophocle ne touche pas à présent de la même manière que sous Périclès, qu'importe, je vous prie!

Gœthe pensait avec raison que le caractère du vrai chef-d'œuvre est de se prêter à diverses interprétations.

Il y a longtemps que Perrault, l'antipindarique, trouvait les anciens de glace et que, pour ressentir une forte émotion, *il tournait ses*

regards vers le brave Chapelain, auteur de la *Pucelle*. Et au commencement du siècle dernier, le pauvre versificateur Baour-Lormian, n'estimait-il point les dieux de l'Olympe tout à fait dans le genre *pompier* ?

Il y aura toujours des sots, et même des hommes d'esprit, pour s'écrier fièrement, comme le pochard d'une caricature allemande :

— Au moins, on ne peut pas me dénier le titre de contemporain !

Il est inutile de raffiner et de chercher midi à quatorze heures. Que ceux qui redoutent les entraves de l'antiquité prennent garde ! N'est-ce point là se sentir esclave dans l'âme ?

Racine, grand imitateur des anciens, fut en même temps original, spontané et parfait autant et plus qu'un autre...

La question de la langue écrite, employée par les Grecs à cette heure, est très ardue et douloureuse.

Je passe.

C'est un nœud impossible à démêler : il faut le trancher avec le glaive du poète et de l'écrivain.

Oui, c'est bien là un compte que les héritiers de Sophocle et de Thucydide doivent régler entre eux.

Mais qu'ils se dépêchent !...

JEAN MORÉAS.

LA GRÈCE ÉTERNELLE

I

LA MER DE « L'ODYSSÉE »

Nous venons d'entrer dans la mer de l'*Odyssée*. A notre gauche, les dernières côtes latines découpent leurs falaises sur un fond ténébreux. A droite, la blanche plage de Messine, avec son phare antique, apparaît, enveloppée de vapeurs couleur de plomb. Au lieu de respirer le parfum des orangers siciliens qui embaument cet air pendant les nuits printanières, nous sentons l'odeur âcre de la tempête. Notre bateau frémit et gémit dans sa lutte contre les vagues. Au large, le ciel et l'eau se confondent en un nuage que la pluie raye de ses lignes diagonales. Le soleil naissant éclaire à peine, de loin en loin, en rompant la couche qui l'environne, cette onde frisée. Et quoiqu'à notre passage entre les deux écueils de sinistre légende, rien ne nous ait

fait redouter le moindre péril, nos âmes ont tressailli. Car le prestige des noms est invincible. En entendant dire Charybde et Scylla, les cœurs éprouvent souvent un peu d'angoisse... Encore que nos lèvres sceptiques sourient, encore que notre volonté soit dédaigneuse, les poèmes cycliques chantent dans notre pensée leurs vers formidables d'horreur et d'épouvante. Dans la vague clarté du matin, il nous semble que les tragiques rochers continuent à vomir, comme aux temps homériques, leurs cataractes de victimes... Parce que cette mer est, réellement, la mer d'Homère, la mer qui ne sut inspirer à Ulysse et à ses compagnons que de la peur et de la haine, la mer pour laquelle le père des poètes n'eut que des imprécations ; la mer de la perpétuelle menace et de la colère implacable, la mer vorace et cruelle de l'*Odyssée*, la « noire mer », enfin !

*
* *

Durant les jours de lumière, nul ne s'explique que sa sérénité bleue ait pu causer une telle panique aux anciens navigateurs.

Nous l'avons tous vue baigner les côtes fleuries d'Italie avec des douceurs de lac. Nous avons tous admiré, pendant les soirées estivales, du haut des terrasses de Provence, ses clapotis argentés. Nous avons tous regardé dans les jardins du Levant espagnol, ses vagues qui arrivent jusqu'au pied des rosiers. Mais au-

jourd'hui, sans doute parce que notre bateau suit la route malheureuse d'Ulysse, la colère de ses ondes nous paraît menaçante. Poséidon a sûrement secoué sa chevelure farouche. Le souffle du roi Éole trouve peu d'espace dans son île, et fait frémir l'étendue immense de l'eau. Les nuages s'enflent, prenant des formes énigmatiques. La voix dolente d'Hermès dit, dans les airs, à la nymphe amoureuse : « Pourquoi veux-tu que, sans besoin, un dieu s'aventure sur cette plaine humide ? » Et cette phrase homérique devient une obsession, quand on entend mugir le vent dans les cordages du bateau... Et vaguement, avec un peu de honte, avec un peu d'inconscience, nous pensons qu'il eût été plus sage de ne point quitter les rivages riants de la belle Italie... Pourquoi, en effet, s'exposer sans besoin aux risques de l'onde inquiète ? Les bateaux, sans doute, sont aujourd'hui plus grands que quand les guerriers de Grèce regagnaient leurs îles après avoir détruit les murs de Troie. Seulement, plus grands ne signifie pas plus sûrs... La tempête voit à peine de différence entre une frêle birème découverte et un gigantesque navire hermétique. Tout devient fragile joujou lorsque Borée entre en colère. Et c'est à cause de cela qu'Homère, le vieil et grave Homère dont la lyre a toujours pour la terre et pour le ciel de monotones caresses, ne trouve pour la mer que plaintes et malédictions. « Noire mer » l'appelle-t-il. Et

pour châtier son héros, il le fait lutter contre les ondes. Le pauvre Ulysse, invincible sur terre, devient un misérable jouet du Destin quand il veut vaincre l'eau. « La mer — dit le poète — l'a dépouillé de sa vigueur ; tout son corps est enflé ; sa bouche et ses narines sont rouges; sa poitrine manque de souffle. » Puis, pleurant toujours les infortunes du même navigateur, il ajoute : « Non, il n'est rien de plus terrible pour dompter un mortel, fût-il de race divine, que la mer ». Et ce n'est qu'avec l'appui des dieux marins que les mortels arrivent, dans *l'Odyssée*, à voir l'immense plaine liquide propice à leurs excursions.

*
* *

Les dieux marins nous protègent. Les libations du déjeuner commencèrent à calmer leur courroux, et les libations du dîner les font sourire. Le soleil, qui était né au milieu de noires vapeurs, agonise sur un lit de nuages blancs, comme un guerrier blessé. Son sang macule le couchant et coule, parmi des reflets d'or, jusqu'au sillage de notre bateau. Dans le lointain apparaissent les premières îles grecques.

— Au sud — nous dit un officier — c'est Zacynthe, dont les habitants fondèrent Sagonte, en Espagne... Au nord, plus près de notre route, c'est Céphalonie... Un peu plus loin, nous verrons Ithaque...

Voir, en réalité, nous ne verrons rien. Le soleil vient de disparaître complètement et les étoiles clignotent vers le sud. Sur un promontoire, la lumière d'un phare tourne avec son inaltérable rythme. Le bleu de la terre est à peine un peu plus clair que celui de la mer. Mais peu importe ! Ces noms prestigieux, ces syllabes harmonieuses, continuent de chanter leur doux refrain dans nos imaginations. « Zacynthe ! Céphalonie ! Ithaque !... » Et tel est le pouvoir des évocations, que cette dernière île, quoique invisible, est encore de toutes la plus présente à notre esprit. En fermant les yeux, nous la voyons, non pas telle qu'elle est, non point telle que les géographes la décrivent, mais telle que nous l'avons rêvée en entendant les soupirs du sage Ulysse qui ne cesse de penser à elle, même à ses moments de plus grand bonheur.

***

Ithaque !

La science allemande par la docte bouche de Doerpfeld nous dit :

— Cette île que vous voyez à côté de la Zacynthe moderne, n'a rien de commun avec le royaume de Pénélope. Il suffit de lire attentivement l'*Odyssée* et de regarder après une carte géographique, pour s'en convaincre. L'Ithaque homérique était si près du continent qu'aux heures où la mer était basse, les trou-

peaux d'Ulysse passaient par un gué marin. Telémaque voyant Mentor arriver à l'improviste, lui demande s'il a fait le trajet à pied ou en barque. Eh bien! parmi toutes les îles grecques, la seule qui présente des particularités semblables, est la grande île de Leucade. Quant à Ithaque, il faut la supprimer de la carte homérique.

*
* *

Que les savants la suppriment, s'ils veulent. Nous autres, qui n'avons point de scrupules géographiques, nous continuerons de la contempler avec tendresse. La Géographie est une ennemie de légendes, presque aussi absurde que la philologie. Pour prouver ce qu'il lui faut nous faire croire, non seulement elle déplace les îles, les ports, les mers, mais elle en arrive encore à dire qu'Ulysse, le divin Ulysse, incarnation de l'âme hellénique, fut, non pas un Grec, mais un Phénicien. Suivant les propres paroles de Pierre Quillard, en effet, Homère, en composant l'*Odyssée*, fit une « anthologie d'horreurs, en représentant avec complaisance toutes les épouvantes de la mer occidentale, pour en éloigner les voyageurs non phéniciens, comme, plus tard, les Hollandais inventèrent, pour l'usage des étrangers, des légendes dans lesquelles ils exagéraient les tempêtes du cap de Bonne-Espérance et les typhons de l'Océan Indien ». Heureusement

que cela, nous, les ignorants, nous ne le croyons pas encore !

*
* *

Pour nous, un quelconque Baedecker de ceux qui continuent à nous débiter les traditionnelles erreurs, est plus digne de foi que les formidables études de Victor Bérard. Aussi, grâce à mon guide ingénu — écrit par Haussoullier — non seulement je sais que l'Ithaque que nous distinguons à peine dans le lointain, pas loin de Céphalonie, est bien l'île de Pénélope, mais encore qu'elle correspond point par point à la description d'Homère. « Il n'en a disparu — dit-il — que les bois qui couvraient le sol et, avec eux, les fontaines. »

*
* *

Ithaque, terre généreuse, terre magnifique, qu'importe que tes bois aient disparu, que tes fontaines se soient taries ? Qu'importent ton isolement, ta petitesse et ta pauvreté ? Ton sol, paraît-il, est lamentable, et de toutes tes splendeurs passées, il te reste à peine ton nom. Mais cela suffit puisque, quand nous l'entendons prononcer, les larmes de Pénélope nous émeuvent et les insolences des chefs nous irritent, et l'inquiétude de Télémaque nous attendrit, et les peines d'Ulysse nous emplissent d'angoisse. Parmi les terres promises, aucune ne fut plus que toi ardemment désirée, pauvre île d'arides

montagnes ! « Gardez vos champs riches et vos admirables cités — répondait le subtil exilé, aux nymphes qui lui offraient leurs domaines — gardez vos couronnes et vos charmes, car, moi, je n'aspire qu'à revoir mes champs sans grandeur. » Et rien que pour cet amour et pour ce fanatisme, oh ! île misérable ! ta renommée se perpétue à travers les âges et ton nom nous émotionne perdurablement. Un vers célèbre dit : « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage ! » Rien de plus triste, cependant, que le périple homérique. Du jour où ses vaisseaux commencent à se disperser et où les dieux retardent sa marche, le vainqueur d'Ilion apprend à souffrir. Dans chaque île nouvelle où le sort le conduit, son amertume augmente. Et quand les rois qui l'accueillent lui demandent la cause de ses peines, il ne leur répond pas en évoquant le souvenir d'une épouse ou d'un fils, mais d'une patrie lointaine. Vingt années durant, toutes ses pensées sont pour l'île qui semble s'éloigner chaque jour davantage. Et quand, enfin, grâce à l'inadvertance de Neptune, il arrive à en regagner le bord, il se sent plus heureux qu'un dieu.

*
* *

Ithaque !... Céphalonie !... Zacynthe !... Tout a disparu dans la nuit. Le phare même qui tout à l'heure brillait à intervalles réguliers, semble éteint. A l'horizon on aperçoit seulement quel-

ques étoiles. Mais dans l'ombre et le silence de mes évocations mélancoliques, je continue de voir une île idéale sur les bords de laquelle errent les augustes fantômes d'Ulysse et de ses compagnons, jusqu'au moment où quelqu'un s'écrie, me rappelle à la réalité :

— Demain au petit jour, nous serons au Pirée !

II

LE CIEL DE L'ATTIQUE

Rythmiquement, les chevaux trottent, les grands chevaux maigres et sveltes, qui, avec leurs crinières courtes, semblent échappés d'une frise d'Olympie. Derrière nous reste le Pirée, enfumant le ciel par la noire respiration de ses innombrables cheminées. Dans les eaux de Falère, qui viennent de disparaître de notre vue à une ondulation du chemin, nous vîmes un rayon de soleil qui s'amusait à iriser l'écume légère des vagues. Puis, en pleine campagne, entre une colline basse et une étroite plaine, nous nous sommes trouvés comme dans un désert. Aucune ferme, aucun bouquet d'arbres, pas même un de ces cabarets suburbains qui abondent aux alentours de toutes les grandes villes... Le ciel, la terre, rien de plus...

— Le ciel de l'Attique! — s'écrie mon lyrique compagnon.

*
* *

Soudain accourent à ma mémoire quelques vers des *Stances* dans lesquelles Moréas compare l'horizon de Grèce avec celui de Paris. « Oh ! ciel parisien — dit-il — tu es pareil à mon ciel attique ! » Et à peine ai-je prononcé ces paroles, il me semble voir mon illustre ami, ce matin de décembre, bien engoncé dans son pardessus, grelottant de froid sous une de ces grises et fréquentes pluies parisiennes, tandis que nous, en voiture découverte, nous sentons déjà aux épaules la douce chaleur du soleil athénien.

— Crois-tu, Maurice, qu'il y ait quelque ressemblance entre le ciel sous lequel nous nous trouvons et celui qui protège les rêves de Moréas ?

Mon ami contemple l'horizon avec des yeux caressants. L'azur est si pur, si égal, si absolu, qu'il paraît n'avoir jamais connu ni taches, ni nuages. Près du zénith, le soleil resplendit comme un ostensoir de feu. Dans l'air flottent, légères et folles, les mille petites lumières aveuglantes des jours couleur d'améthyste.

— Non — murmure mon ami, en fermant à demi les paupières. — Je ne crois pas que l'évocation de Paris s'impose. Ce qui s'impose, dans ce clair éther qui élargit les horizons et découpe les sommets des montagnes lointaines avec des

arêtes vives de cristal, c'est le souvenir de Tolède et du paysage castillan.

*
* *

« Mon pays — me dit un jour le Grec Ange Tanagra, auteur d'un beau livre intitulé *les Pêcheurs d'éponges* — mon pays ressemble, par sa race, par sa langue, par son caractère, par sa lumière, par son climat, à l'Espagne centrale. »

Et c'est fort exact. Cette matinée d'hiver attique me fait revivre les douces matinées de printemps tolédan, durant lesquelles je m'amusais à contempler dans le lointain la pureté des silhouettes humaines. A une lieue, je suis sûr que nous pourrions, d'ici, apercevoir sur la crête de la colline sèche qui se trouve à notre gauche, une forme féminine. Mais comme la campagne entière est déserte, nous nous contentons de regarder, au milieu de nuages blancs, les ailes palpitantes d'un oiseau qui nous suit depuis le port, nous présageant sans doute, par le mystère de son vol, de futures peines ou des joies futures.

*
* *

A mesure que nous nous approchons d'Athènes, la tristesse de cette campagne nous surprend davantage. Ce n'est plus la solitude. Nous avons aperçu quelques maisons blanches, de ci, de là. Les enseignes de trois ou quatre esta-

minets nous ont prouvé que même en Grèce la sobriété n'est pas absolue. Les orangers chargés de fruits d'or ont souri à nos yeux et les oliviers nous ont salué gravement. À chaque instant nous croisons des campagnards qui passent, montés sur de tout petits ânes, traînant les pieds et sans même tourner la vue vers nos barbares personnes. La vie commence à nous entourer. Mais cette vie n'est pas la véritable vie de campagne telle que nous la voyons ailleurs. Ceux qui animent le chemin vont sûrement jusqu'au Pirée ou jusqu'en Athènes, et ceux qui vendent du vin n'ont pour seule clientèle que ces passants. La terre elle-même, sèche et ardente comme une plage abandonnée par la mer, n'a point l'air de produire beaucoup ni de nourrir de nombreuses familles.

Se peut-il que ce soit ici la campagne de Périclès ?

Mon ami Maurice qui entend ma demande me dit :

— Sans doute, ce l'est. Les Turcs doivent avoir arraché quelques bouquets d'arbres et les siècles peuvent avoir tari quelques fontaines. Mais la campagne est telle aujourd'hui que les anciens nous la décrivent. Car si, il y a deux mille ans, l'abondance des arbres eût été effective, les Athéniens n'auraient pas eu besoin d'édicter les nombreuses lois qui protégeaient les oliviers. Les propriétaires des fermes ne pouvaient point détruire plus de deux oliviers par

an sous peine de fortes amendes, et ceci dans les propriétés privées, car les oliviers des plantations louées par les temples étaient sacrés et celui qui les dépouillait d'une seule de leurs branches se voyait condamné à l'exil. En outre, il n'y a qu'à se rappeler les comptes qu'établissait Démosthène dans le procès contre Foenipe pour comprendre combien peu produisait, à son époque, cette terre. Pour gagner douze drachmes par jour, un campagnard devait exploiter plus d'une lieue de terrain. Les paysans de l'Attique enviaient la richesse de Thèbes et la beauté de leur ciel ne pouvait les consoler de la stérilité de leur sol...

*
* *

La science historique de mon ami est, à n'en pas douter, fort exacte. Cependant, cette fois, ses paroles ne me convainquent pas. Car si réellement ces champs attiques étaient, dans l'anquité, aussi stériles qu'aujourd'hui, comment les bourgeois du cinquième siècle, les compagnons de Phidias, les amis de Sophocle, les modèles d'Aristophane, les admirateurs d'Alcibiade, les adversaires de Cléon, les puissants seigneurs de la démocratie rurale, comment, dis-je, pouvaient-ils vivre dans ces déserts sans ombre et sans richesse? Dans l'antiquité il faut s'en souvenir, la cité n'était point ce qu'elle est aujourd'hui. Une capitale se composait d'une acropole et d'une agora, de quelques édifices

disséminés sur le flanc de la colline sacrée, et de très peu de maisons particulières. Les murs d'Athènes, même reculés par l'empereur Adrien pourraient à peine encercler une cité moderne de vingt mille habitants. Les citoyens athéniens paraissaient cependant innombrables les jours de fête ou d'assemblée. Mais ces citoyens habitaient la campagne, cette campagne étroite et aride. Dans les comédies d'Aristophane on voit que ceux qui prennent la parole à l'agora sont souvent des paysans des environs. Dans l'*Oreste* d'Euripide, on trouve un éloge du citoyen suburbain dont l'extérieur quelque peu rude cache une nature loyale, une âme pure, une intelligence équilibrée. Grâce à cette bourgeoisie, les partis extrêmes n'arrivaient pas à ruiner le pays. Les négociants du Pirée, cosmopolites enrichis et chefs de légions ouvrières à idées démagogiques, avaient intérêt à ce que l'État armât des vaisseaux et entreprît des guerres. Les Athéniens des alentours de l'Acropole qui vivaient sur le Trésor national et ne pouvaient que gagner aux convulsions politiques, passaient leur existence à rêver des changements de gouvernement, des luttes terribles, des conquêtes stupéfiantes. Mais, heureusement, entre les uns et les autres s'étendait cette vaste campagne où vivait, tranquille, la gent bourgeoise. Et pour comprendre l'attachement de cette bonne masse travailleuse pour ses champs, il suffit de voir, dans le tableau

émotionnant tracé par Thucydide, la peine que leur cause la nécessité de renoncer à leurs « villas », quand éclate la guerre, pour se réfugier dans l'enceinte étroite des cités. « La majeure partie des Athéniens — dit l'historien — continuent l'antique coutume de vivre à la campagne. » Dans la campagne, en effet, dans cette campagne qui commence sur les flancs de l'Acropole et finit sur la plage, possédaient leurs foyers les industriels qui n'allaient à la ville que pour veiller à leurs affaires ; les commerçants qui se faisaient remplacer dans leurs boutiques par leurs employés d'Athènes, les armateurs qui se contentaient d'assister à l'arrivée de leurs navires quand ils rentraient au Pirée, les agriculteurs, enfin, qui n'accouraient à la métropole que pour voter aux assemblées, traiter des affaires ou assister aux fêtes consacrées.

— Comme de nos jours à Paris ou à Londres ! s'écrie Maurice.

Comme de nos jours, en effet. — Les gens se rendaient à la cité pour se divertir ou pour travailler ; puis retournaient à la campagne pour diner à l'ombre des oliviers argentés, en contemplant au loin la tache bleue de la mer.

III

A TRAVERS LES RUES D'ATHÈNES

La nouvelle Athènes, l'Athènes du roi Georges et de Costis Palamas, l'Athènes ressuscitée d'une mort millénaire, l'Athènes libre, docte et forte rêvée par Byron, la voici !... En vérité, je ne me la figurais pas telle qu'elle m'apparaît aujourd'hui dans mes premières promenades. A force d'entendre parler de son esclavage, j'avais fini par la croire habillée à l'orientale avec des haillons criards et des bijoux voyants. En vain Moréas me disait : « L'Attique c'est l'Occident ! ». Je ne croyais pas Moréas. En vain Jean Dargos m'écrivait : « Ici vous ne verrez qu'un Paris, petit et présomptueux, quelque chose comme un Bordeaux lointain, une belle ville de province sans caractère, ni saveur ». Je ne croyais pas, non plus, Jean Dargos. Mais, par contre, il est une estampe, du temps du romantisme, qui maintenant encore m'obsède chaque

fois que je ferme les yeux. On y voit l'Acropole, avec ses temples mutilés remplis de graves, somptueux et fiers conquérants ottomans parmi de belles esclaves amenées de Corinthe et d'humbles serviteurs recrutés dans toutes les villes d'Asie-Mineure. « Les fils de ces tyrans — dit une légende gravée en marge de la pauvre feuille décolorée — peupleront la cité d'où la fille de Jupiter a fui. » Mais lorsque je rouvre les yeux et que je vois la vie qui m'entoure, je me convaincs que, si un jour les Turcs ont passé là, de leurs pas lourds il ne reste même plus la trace.

— Vois-tu six dômes minuscules, là-bas, tout au fond, au pied de la colline sacrée ? — me demande Maurice.

Après les avoir beaucoup cherchés, je les découvre. Plutôt que des dômes, ce sont de misérables ampoules de tuile couvrant une maison basse et vaste.

— Cette mosquée est le seul édifice que les Turcs léguèrent à Athènes. C'est le payement de Sainte-Sophie. Chacun donne ce qu'il peut. Le legs, quoiqu'indigne, n'a pas été refusé par les Grecs [1]. Pouvant le détruire, ils le conser-

1. De Alex. C. Perdikidés, sur la petite mosquée en question : « Au point de vue historique — et sans parler de l'histoire fort curieuse de ce monument pour la construction duquel une des colonnes du temple de Jupiter Olympien a été transformée en chaux — l'on ne peut contester qu'il est un des derniers vestiges de la domination turque. Cette domination qui a duré quatre siècles, est une des pages

vent. Mais comme une mosquée — si petite soit-elle — n'aurait pas ici une clientèle suffisante, on a cherché à celle-là un emploi et sous ses dômes on pétrit le pain pour la troupe.

* *
*

De l'époque byzantine, par contre, quelque chose reste. En passant, nous voyons la *Kapnicarea*, et nous nous arrêtons devant Saint-Elefthèrios dont la grâce menue fait penser à un reliquaire rapporté de Byzance. Sa plus grande hauteur est de douze mètres, et sa façade principale n'en mesure pas plus de sept. Si dans son intérieur régnait une nudité protestante, il y aurait bien place pour cent fidèles. Mais ici, comme en Russie, les chapelles miraculeuses sont de véritables musées d'amulettes, d'ex-votos, d'images, de joyaux et de candélabres, en telle sorte que, dans l'enceinte sacrée, il y a à peine l'espace nécessaire pour qu'un pappas à longue barbe blanche, puisse réciter perpétuellement ses graves cantiques devant les

les plus curieuses de l'histoire de notre capitale : il serait puéril de penser qu'on peut l'effacer parce qu'on jette bas les monuments qu'elle a laissés derrière elle, et ce serait une preuve d'ignorance de croire que cette page est peu glorieuse pour les Grecs. Sans parler de la victoire finale et des deux grands sièges que l'Acropole eut à subir au cours de la révolution de 1821-9, il faut reconnaître que la ténacité et le courage que les Athéniens montrèrent vis-à-vis d'un conquérant dont la puissance égalait la cruauté, leur fait autant d'honneur que les plus beaux faits d'armes. »

saints tutélaires. Et combien grand, combien majestueux me semble ce prêtre avec sa haute barrette et ses amples manches flottantes ! Au milieu des cadres d'or qui brillent et scintillent en reflétant les lumières des innombrables cierges allumés, sa massive silhouette noire se détache de quasi surhumaine façon. Quand il lève les bras, on dirait qu'il va des mains toucher le plafond ; quand il s'incline, sa tunique met au centre une large tache noire. Et comme peu à peu, halluciné par le parfum de l'encens et l'harmonie des antiennes, je finis par me croire dans une cathédrale aux proportions normales ; ce saint homme, qui emplit tout le sanctuaire, me semble un Polyphème en soutane, ministre d'un culte des cyclopes, fourvoyé dans une religion de pygmées...

*
* *

J'ignore si, en dehors de ces deux églises, il existe à Athènes des édifices byzantins. Je suppose que non. Les empereurs d'Orient n'éprouvèrent ici nul besoin de construire des palais magnifiques pour les dieux nouveaux. En expulsant Pallas du Parthénon, ils s'assurèrent la plus belle église chrétienne. Puis la Cité alla se dépeuplant jusqu'à rester presque déserte. De quels monuments pouvaient avoir besoin les deux mille pauvres pêcheurs qui vivaient là au commencement du siècle passé ? Quand les Turcs, après avoir décapité les derniers dieux

de marbre, durent abandonner l'ancienne capitale du monde, les soldats français du général Fabvier trouvèrent un village de trois cents chaumières. Mais parmi ces chaumières, demeurait, intact, le temple de Thésée dans l'impeccable pureté de ses marbres ; et, dominant ce village, les colonnes du Parthénon continuaient d'être le prototype de l'harmonie humaine. Et ainsi, si ce qu'il y avait en elle de vivant faisait paraître misérable l'Athènes moderne, ce qu'il y avait de mort en elle lui donnait une grandeur épique. Ce champ de ruines est incomparable. Thucydide l'avait deviné. « Si un jour Sparte disparaît — disait-il — ses décombres ne permettront pas aux siècles futurs de se rendre compte de son immensité. Mais si Athènes venait à être ruinée, ses restes la feraient croire plus grande qu'elle n'est. » Il faut avoir recours aux calculs, en effet, pour ne se point faire l'illusion qu'au siècle d'or vivaient ici au moins un million d'habitants. Ces théâtres antiques, ces temples antiques, ces places antiques semblent n'avoir pas pu être enserrés dans les murailles qui faisaient de la cité de Périclès un véritable village.

*
* *

Le village du roi Georges, par contre, a l'aspect d'une véritable capitale. Ici, on l'appelle un « Petit Paris ». Les petits Paris sont infinis et infiniment variés. Mais, en réalité Athènes est

mieux que cela. C'est une ville élégante, animée, luxueuse, propre, riche et digne. Nulle part, des mendiants, ni des boutiques sordides, ni de groupes haillonneux. Dans ce sens, Rome est plus orientale qu'Athènes.

Athènes est occidentale, comme une ville de France, comme une ville d'Espagne.

— On croirait — me dit Maurice — une belle préfecture française habitée par des Espagnols.

Chez le peuple, réellement, on remarque quelque chose de l'orgueil castillan. En outre, le type est pareil. Ces officiers sveltes qui déambulent par la rue du Stade, il me semble les avoir déjà vus à Madrid ou à Séville. Ces cavaliers immobiles sur des chevaux nerveux, sont de jeunes Andalous qui dédaignent le trot anglais et savent comprendre la beauté du centaure. Ces jeunes filles...

— Non — interrompt mon ami — les femmes sont de véritables Parisiennes.

*
* *

Pour nous qui venons des cités créées par l'ardent caprice des siècles autour d'un clocher gothique ou au pied d'une rude forteresse, la blanche Athènes est déconcertante dans sa symétrie. A en contempler seulement le panorama, des hauteurs de l'Acropole, on comprend que ces rues si droites, si égales, si bien ordonnées furent tracées par des ingénieurs plus

enthousiastes de l'hygiène que de l'art. Les larges avenues allongent leurs lignes parallèles d'un bout à l'autre, sans dévier en aucun point. Les pâtés de maisons, tous pareils, sont d'une idéale uniformité mathématique[1]. De loin en loin, un jardinet jette une note verte dans l'implacable blancheur de l'ensemble. Car la capi-

1. On projette en ce moment des embellissements ou plutôt des changements importants dans Athènes. Voici le programme de ces changements tel que je le trouve dans un journal grec :

« Tout d'abord, il y aura du côté sud, depuis la colline du Musée (monument de Philopappus), jusqu'au Céramique, tout un réseau d'avenues qui aboutiront à l'avenue circulaire s'étendant aux pieds de l'Acropole. De la sorte, deux avenues conduiront du Céramique à la place du Temple de Thésée ; de cette place, une autre avenue, passant au-dessous de l'Aréopage, rejoindra l'avenue circulaire.

« L'une des avenues du Céramique sera prolongée vers la rue Saint-Paul, d'où commenceront deux sections de voies dont l'une passera par la colline des Nymphes et du Pnyx pour aboutir à la colline du Musée et dont la seconde remontera vers l'Acropole en faisant face aux Propylées.

« Une autre avenue partant du Temple de Thésée, sera parallèle à la rue d'Hermès. Elle traversera la galerie des Géants, la galerie d'Attale, la Porte de l'Agora et aboutira à la Tour des Vents. Cette avenue sera traversée elle aussi, par les rues Athenâ et Eole qui seront prolongées jusqu'à l'avenue circulaire. Cette avenue servira également d'artère à d'autres embranchements moins importants qui passeront par les lieux intéressants au point de vue archéologique.

« A partir de la rue Athenâ, la rue Adrien sera élargie de façon à être transformée en une avenue qui aboutira au monument de Lysicrate.

« Autour des lieux présentant un intérêt archéologique et traversés par les avenues susdites, des places spacieuses seront aménagées et plantées d'arbres de façon à être converties en parcs.

« Tout ce plan, d'après les idées de M. S. Mercouris, doit amener la création d'un nouveau et luxueux quartier que les étrangers habiteront de préférence. »

tale du roi Georges est blanche sans tache, blanche comme un jouet neuf, blanche comme ces villages arabes qui cachent leur pittoresque misère sous la chaux immaculée ; blanche d'une blancheur marmoréenne et réverbérante. L'asphalte même des rues est couvert d'une couche de poussière qui brille au soleil comme les arènes liliales de la plage de Falère. Et l'on voit que tout est neuf, que tout est de construction récente ; que tout vient d'être à peine fini par les maçons. Nulle part, on ne relève la trace du temps. Les maisons les plus vieilles datent à peine d'un demi-siècle. Les arbres du boulevard n'ont presque pas encore eu le temps de s'accoutumer à ce sol sec. Mais tout cela, qui ailleurs choquerait par son américanisme tiré au cordeau, répond ici à la tradition la plus sacrée. L'Athènes d'Otton Ier, en effet, fut construite de la même façon que l'Athènes de Périclès. Mon ami Maurice, qui a encore fraîches dans la mémoire ses lectures universitaires, me le rappelle doctement à chaque instant.

— Chez les Anciens — me dit-il — les villes ne se formaient point par un lent et naturel développement. En un seul jour, on désignait l'emplacement du temple suivant les indications de l'oracle, et l'on traçait les limites de la cité. Avant les lois, on faisait les plans urbains. Lycurgue lui-même ne songea à légiférer qu'après avoir délinéé les quartiers de Sparte.

Les quartiers de l'Athènes actuelle furent

délinées par des architectes de l'Allemagne catholique appelés par la reine Amélie et désireux de prouver la supériorité du goût germanique. Au milieu, ils mirent une place avec un édifice très grand. De cette place, comme du moyeu d'une roue, ils firent partir les rayons principaux de la vie municipale. Et pour montrer que, quoique barbares, ils savaient respecter le souvenir de l'antiquité, ils baptisèrent les rues nouvelles de noms anciens. Les Athéniens se chargèrent ensuite de border ces rues de palais.

— De palais hideux ! — s'écrie Maurice — de palais qui sont de ridicules parodies de l'architecture hellénique, de palais sans caractère, sans originalité.....

*
* *

Sans originalité, peut-être. Mais il est à remarquer que les Athéniens actuels ont la ferme conviction qu'en tout la Grèce du vingtième siècle n'est que la continuation de la Grèce classique.

— Notre langue — assurent-ils — peut être un jargon infâme ; mais elle a l'avantage de continuer la langue de Pindare.

Dans l'architecture, pareil fait se reproduit. Possible qu'elle soit peu grandiose, peu rythmique, peu géniale, une copie sans âme. Possible qu'en tâchant d'être simple, elle n'ait réussi qu'à être pauvre. Peu importe ! En son

humilité même il y a un reflet du grand art antique.

— Tu plaisantes ? me demande mon compagnon.

— Non. Je parle sérieusement, et n'était la crainte de te faire sourire, j'ajouterais : je parle tendrement.

*
* *

Ces efforts pour renouer une tradition glorieuse m'attendrissent davantage à mesure que je les devine plus ingénus. Les déesses de plâtre que j'ai vues aux façades des fabriques de bière ou sur les toits des gares, en arrivant à Athènes, et qui me firent sourire voici quinze jours, m'inspirent aujourd'hui une sympathie très sincère et très respectueuse. Les colonnades qui me choquèrent au début, m'enchantent à présent. Car lorsqu'un motif décoratif arrive à se généraliser ainsi, au point que tout un peuple y voit la pure expression de ses idées esthétiques, ce motif prend l'importance morale d'un sentiment religieux. Les colonnes du Musée National, alors même qu'elles sont des copies assez remarquables d'anciens et beaux exemplaires, ne seraient pas autre chose qu'une plate imitation. Mais quand ces colonnes reparaissent répétées à chaque angle ; quand nous les voyons, moins nombreuses, non pas moins simples, à la façade de l'Université ; quand nous les retrouvons, plus hautes, au

fronton de la Bibliothèque ; quand elles apparaissent à notre vue dans la loge supérieure de l'École Polytechnique ; quand nous les revoyons en montant l'escalier de la Chambre ; quand nous les découvrons, à travers les ramées du jardin royal, sur la terrasse du palais ; quand, même dans les maisons particulières et les établissements commerciaux, elles se dressent, toujours sveltes, toujours blanches, toujours fières, nous ne pouvons point ne pas les estimer dans l'ensemble. Leurs proportions discrètes les rendent aimables. On sent qu'elles ne veulent pas rivaliser avec leurs divines aïeules du Parthénon, ni même avec leurs sœurs modestes de Corinthe. La seule chose qu'elles désirent, c'est qu'on ne nie point leur origine. « Nous sommes des descendantes affaiblies de la grande race — semblent-elles dire ; — nous sommes les humbles rejetons d'une famille sacrée. Notre nom nous écrase. Quand ceux qui descendent de l'Acropole nous contemplent, nous sentons qu'ils nous méprisent. L'idée que nous sommes utiles ne nous console pas de la conviction de n'être point belles. » Et dans ce concert d'humilité, aucune voix n'est discordante. L'orgueil n'est pas du royaume de la nouvelle Athènes monumentale. L'alcazar royal, lui-même, édifié par le vaniteux Gartner, a perdu l'air hautain qui, au dire des voyageurs romantiques, le faisait sembler un blasphème contre Phidias. Sa patine jaunâtre qui, il y a

cinquante ans, avait la prétention d'imiter la couleur dorée des marbres millénaires, a fini, grâce à la pluie et au soleil, par n'être qu'un léger verni quasi imperceptible qui empêche l'énorme masse de marbre penthélique de devenir un réflecteur aveuglant aux heures de pleine clarté.

*
* *

— Et l'Académie ? — me demande, avec une cruelle ironie, Maurice. — Que me dis-tu de l'Académie ? Te semble-t-il modeste ce Théophile de Hausen qui, en inaugurant sa construction, crut doter le monde d'un édifice digne de se perpétuer au pied de l'Acropole de Phidias et de Périclès ?

L'architecte put en effet n'être pas modeste. Dans ses lettres, dans ses conversations, dans ses mémoires doit percer un orgueil satanique. Mais que nous importe cela, à nous qui, sans penser à lui, plaçons son palais parmi ces monuments d'Athènes que nous considérons comme d'humbles et agréables copies des modèles anciens ? Ses colonnes ioniques, sur lesquelles l'Athénien Drosos plaça les statues d'Apollon et de Pallas, ont quelque chose d'anonyme qui les noie dans la masse des colonnes, et qui ne choque, ni n'enthousiasme.

*
* *

— Tu te rappelles ? me dit Maurice, tu te

rappelles qu'il suffisait à Taine de contempler la main d'une femme pour en reconstituer mentalement tout le corps avec ses splendeurs les plus intimes et ses délicatesses les plus secrètes? Pour moi, il en est de même en ce qui concerne les villes. Une salle de fête, un tramway bondé, un café populaire, la vitrine d'une boutique, une manifestation quelconque de vie courante, me suffit pour imaginer l'existence locale complète. Les vitrines, surtout, par leurs mille révélations indiscrètes, me semblent éloquentes. En les contemplant, ou plutôt, en les examinant, je vois défiler tout le peuple qui vit d'elles et par elles. Et je pense : « Voila ce qu'ils mangent; voilà ce qu'ils portent; voilà ce dont ils se parent; voilà ce qu'ils ont dans leurs foyers. » Ce qui pour la généralité n'est rien ou presque rien, et ce qui éveille à peine des curiosités intéressées chez le passant distrait, est pour moi un musée vivant, un musée palpitant, le meilleur et le plus instructif des musées, le musée des secrets du peuple. Car dans ces vitrines offertes à nos regards, chaque cité expose ce qu'il y a de plus intime dans sa vie. Ses vices, comme ses maladies, y sont. Et aussi ses luxes, ses préférences, ses goûts, ses vanités, son cachet. Ceux qui veulent faire de la psychologie comparée, pourraient, en observant des vitrines, apprendre plus qu'en lisant des livres. Entre une vitrine de Paris et une vitrine de Londres, il y a toute une civilisation, toute

une race. Et je ne fais pas allusion seulement aux différences essentielles, mais aussi à celles qu'établissent de simples nuances. En contemplant l'étalage d'un charcutier de Naples et en évoquant celui d'un de ses confrères de Strasbourg, on comprend combien différents sont les hommes de chaque pays. Les musées de vie familiale eux-mêmes, comme le Palazzo Civico de Venise ne me paraissent pas plus suggestifs qu'une collection de vitrines de magasin. Ainsi, tu peux voir qu'ici où il n'y a presque pas de notions écrites de la nouvelle vie athénienne, les étalages sont les grands confidents de la vie. Voilà pourquoi je m'y arrête, et je t'oblige à ne les point dédaigner.....

⁂

Depuis que nous voici à Athènes, nous avons réellement rencontré force éléments pour nous rendre compte de ce qu'était la vie antique. Quant à la vie moderne, seules, les rues nous la révèlent en leur incroyable confession. Ce peuple vit dans la rue.

— Comme tous les peuples ! — s'écrie mon ami.

Plus ! Ce peuple a une charmante vanité extérieure. Il se complaît, dirait-on, à étaler ses intimités. Mais n'allez pas croire qu'il le fasse avec ce sublime dévergondage de Naples où des hardes sales pavoisent les fenêtres et où

l'on sort au seuil des portes les ustensiles les plus immondes. Non. Il y a chez le Grec un orgueil sauveur. Ses maisons, comme sa personne, sont propres et claires. La sordidité d'Orient est ici inconnue. Une coquetterie générale met des rideaux fleuris même aux plus misérables fenêtres. Les enfants qui jouent dans les bas quartiers poussiéreux, on dirait que, s'ils vont pieds-nus, c'est, non point par indigence, mais par espièglerie. Chez les femmes, il y a toujours quelque chose de coquet, même chez les femmes qui peinent dans les usines et jeûnent dans leurs mansardes. Ah, la vie du peuple, dans ces pays de soleil et de sable, n'est pas faite d'abondance ! Mais peu lui importe ! La bonne humeur fait oublier, et l'orgueil fait taire. Les hommes en fumant, les femmes en se coiffant, ils perdent, tous, la notion de leurs souffrances. A travers les portes entrouvertes, on n'aperçoit que les fleurs qui ornent l'autel de la Vierge et le miroir qui garde les sourires féminins.



Dans les vitrines que mon ami examine avec tant de soin, on voit toute la coquetterie, tout le goût et tout le désordre de cette vie d'Athènes. Le désordre, ai-je dit ? Un désordre de peuple ardent et jeune, qui ignore la lente organisation des villes du Nord dans lesquelles chaque aliment, chaque article a son coin désigné ; dans

lesquelles il y a la « Rue du Beurre », la « Rue des Herbes », la « Rue de la Boucherie », la « Rue des Chapeliers », la « Rue de la Joie » ; où rien ne se mêle, où rien ne se confond, où rien ne choque ; où tous les cabarets sont côte à côte, et tous les bottiers dans le même quartier... Un sentiment inné de l'harmonie sauve cependant les vitrines athéniennes. Les voisinages de ces objets disparates ne choquent point. Pas de contrastes ; des combinaisons. Entre les durs plastrons des hommes et les décolletages exquis des femmes, qui figurent parfois ensemble, toute une gamme de mouchoirs brodés, de rubans et de cravates, établit la transition. De plus, un *leit motif* donne à toutes les vitrines athéniennes un air de parenté : c'est le bibelot de marbre, le jouet ancien, le moulage classique.

*
* *

La première chose que l'on y voit, en effet, c'est l'Hermès de Praxitèle — Hermès de marbre et de simili-marbre, Hermès de terre cuite, Hermès de porcelaine blanche, Hermès de modeste plâtre. Sans Hermès, pas d'étalage possible. Entre les faux-cols anglais et les chapeaux parisiens, l'Hermès se dresse, impassible et impeccable. Il y a des Hermès de poche, des Hermès de cravate, des Hermès en pendentifs, et aussi des Hermès gigantesques, plus grands que l'original, faits pour séduire les Yankees

qui rêvent toujours d'emporter quelque chose de colossal pour meubler leurs palais ou orner leurs jardins. Il est des Hermès dans les vitrines de tailleurs qui par les soirs humides et froids semblent désireux de mettre les pardessus qui les entourent et les pantalons qui gisent à leurs pieds. Il est des Hermès d'antiquaires, avec toutes leurs mutilations, et des Hermès de marbriers, savamment reconstitués. Mais l'Hermès que je préfère, à cause de son malheur, c'est celui dont se sert mon voisin l'orthopédiste pour montrer l'usage de ses précieux produits. Cet Hermès porte une ceinture herniaire, un bas à varices, un bandage de caoutchouc, des lunettes isométriques, et il a un pied articulé en bois et en aluminium. Au dire de Maurice, c'est là un Hermès rapporté de Hambourg par quelque fou. A côté de l'Hermès, généralement, les cariatides de l'Erecteïon plient sous le poids d'un encrier ou d'une boîte à cigares. Mais l'utilisation des sujets anciens ne connaît point de limites. Les colonnes du temple de Jupiter Olympien, les Victoires ailées, les frises du Parthénon, les escaliers des Propylées, le toit du temple d'Éole, le taureau furieux du Céramique, la masse entière du temple de Thésée, et l'Arc d'Adrien, et les Vénus, et les stèles funéraires, et les Apollons mutiles, et tout ce qui incarne l'âme divine de l'ancienne Athènes, se fait bibelot, se fait enseigne, se fait meuble...

*
* *

— Ceci est en marbre du Parthénon — disent les marchands en montrant leurs presse-papiers et leurs cendriers.

Le marbre des colonnes effondrées est comme le bois de la croix du Christ. Qui ne possède pas quelque image sculptée dans le bois saint ? Qui ne caresse point de temps à autre d'une main distraite quelque fragment du temple de la déesse ? Et il ne sert à rien de dire aux touristes que si l'on réunissait tous les fragments du bois chrétien, on en pourrait faire une forêt entière ; et il est tout aussi vain de leur assurer qu'avec les morceaux de colonnes de l'acropole qui courent de par le monde, il ne serait point malaisé de construire une Babylone marmoréenne... L'âme du voyageur manque de malice. D'ailleurs les Athéniens n'abusent point. Dans toutes mes excursions à travers les magasins d'antiquités, je n'ai trouvé aucun commerçant qui insistât pour me faire acheter ce qui ne me plaisait pas, ni qui voulût me faire croire ce dont je doutais. Chaque fois que j'ai dit : « Ceci n'est point authentique », on s'est contenté de le remettre en place, sans seulement sourire. Que ceux qui comparent les Hellènes aux Turcs, viennent admirer cette dignité inconnue en Orient ! « Ce que je vous offre ne vous convient pas ? — semble penser le vendeur — laissez-le donc ; nous ne serons

point fâchés pour cela. Je garde mon éloquence pour les débats intéressants de l'agora ou du café. » Et nul moyen de l'obliger à se départir de sa réserve obséquieuse. Lorsque l'un d'entre eux insiste, et jure qu'il ne ment pas, et gesticule, soyez-en sûr : il n'est pas Athénien, même pas Grec ; c'est un Italien, un Maltais ou un Turc. Le citoyen d'Athènes, se rappelant qu'il est fils d'Ulysse, peut être fort capable de subtiliser un porte-monnaie ; mais de s'humilier en d'inutiles marchandages, jamais ! Le « prix fixe », que Maurice tient pour la plus utile invention de l'Occident, est ici universel. Tout — jusqu'aux plus frivoles ornements féminins — porte son prix marqué « en chiffres connus ».

*
* *

Mais je me demande pourquoi j'écris : « jusqu'aux plus frivoles ornements », puisqu'ici ce qu'il y a de plus important, de plus visible, de plus général, c'est précisément cela : l'ornement. De magasins de comestibles, il y en a peu. En leur sobriété, ces gens-là semblent même ne pas vouloir voir les succulentes gourmandises qui éveillent en Allemagne tant d'enthousiasme. De tout ce qui se mange, seuls les bonbons et les gâteaux obtiennent les honneurs des grandes devantures. Puis, ce que nous trouvons exposé ne sert qu'à orner. En des étalages dignes de Paris, parmi de jolis bibelots et des flacons d'essences, les soies voyantes des châles

fraternisent avec les plumes frisées des chapeaux. Il est de petits coins pleins de chemisettes de batiste, brodées, festonnées, transparentes, qui eussent transporté de joie Théophile Gautier. Il est de grands rayons garnis de cravates claires, de chemises immaculées, de chaussettes légères qui ont dû faire sourire avec satisfaction M. Paul Bourget, en lui rappelant son époque de dandysme britannique. Il y a de tout ce qui sert à parer, depuis la légère épingle avec son camée antique jusqu'au manteau d'automobiliste. Et ce qui m'étonne, ce n'est point qu'il y ait de tout cela, mais bien qu'il n'y ait quasi exclusivement que de cela.

— Ce qui indique — me dit Maurice — que la race est toujours la même et que la seule chose qui ait changé, c'est la façon de vivre. Comme au temps de Périclès, les Athéniens ne pensent qu'à satisfaire leur goût d'exquise ostentation et d'incurable éloquence. Voilà pourquoi, bien que pauvres, ils ont semé de palais marmoréens leur ville nouvelle ; voilà pourquoi ils ont remplacé l'agora où l'on discutait sans fin par une kyrielle de cafés ; voilà pourquoi ils pensent à s'habiller avec élégance, et à s'attifer avec luxe, sans vouloir se rappeler qu'ils ne se nourrissent que d'olives et de figues ; voilà pourquoi, tout misérables qu'ils sont, en sortant de chez eux, leur premier soin est de héler le décrotteur pour qu'il lustre leur verni aimé.....

IV

LA RACE

Peut-on qualifier ce peuple de descendant direct du peuple antique ? — « Oui », répondent les rhétoriciens. Et à l'appui de leur affirmation ils rappellent que, suivant le docte Boutmy, les poèmes du cycle homérique ont toujours fait une race compacte des Hellènes dispersés. « D'ailleurs — ajoutent-ils — à Athènes, le bon Isocrate proclama déjà que le mot *grecs* désigne plutôt qu'une race particulière, une société de personnes cultivées et courtoises éduquées dans les mêmes principes. » Mais ces paroles évasives ne satisfont qu'à demi les savants qui réclament des raisons plutôt que de subtiles phrases. Que les Grecs d'aujourd'hui caressent le même idéal que ceux d'antan, nul ne le nie. Ce que beaucoup mettent en doute, c'est que l'âme, le cerveau, le corps de ces hommes soient pareils au corps, à l'âme, au cer-

veau des compagnons d'Alcibiade. « Tueries, apostasies et migrations, tout a été supputé pour en arriver à conclure que la race autochtone a disparu complètement », écrit l'admirable Maurras. Cependant on ne remarque point parmi ceux qui concluent dans ce sens, les grands voyageurs qui ont visité la Grèce ressuscitée, ni les philosophes qui, devant la réalité, ont voulu sonder le mystère de l'Histoire. Taine, après avoir beaucoup douté, finit par dire dans un des derniers chapitres de sa *Philosophie de l'art* : « Les fils sont dignes des pères ; à la fin comme au commencement de la civilisation hellénique, ce qui domine en eux, c'est l'esprit. Il a toujours chez eux primé le caractère ; maintenant il lui survit. » Un autre écrivain de la même époque, About, s'exprime en termes analogues. Mais il faut recourir à la *Géographie Universelle* d'Élisée Reclus pour trouver une autorité digne de tout respect qui sache nous dire jusqu'où arrive la survivance des défauts et des vertus antiques : « Il est indubitable — pense le grand géographe — que, malgré les invasions et les croisements, la race grecque conserve, peut-être par un effet du climat, presque tous les traits distinctifs de la race classique. Au physique le type n'a pas changé. Les habitants de la Béotie ont encore la démarche lourde qui faisait rire les autres Hellènes. L'Athénien, élégant et subtil, a l'air intrépide que nous admirons en les guerriers

des frises du Parthénon. La femme de Sparte a conservé la beauté, forte et orgueilleuse, que les poètes célébrèrent chez les vierges antiques. » Au moral, l'illustre géographe découvre de semblables survivances. Comme leurs ancêtres, les Grecs d'aujourd'hui lui paraissent épris de changements et d'aventures, de nouveautés et de fantaisies. Leur curiosité de savoir ce qui se passe dans les contrées lointaines remonte aux temps odysséiques. Leur instinct de démocrates est un héritage précieux. Leur patriotisme, comme unique passion forte, vient de loin, de même que leur amour de la dialectique et de l'éloquence. Leur manque de scrupules, enfin, et leur extrême subtilité trompeuse, et leur sens de la vie facile sont des signes de race.

*
* *

Tout cela, je l'avais remarqué sans oser en croire mes yeux. Dans les verts sentiers de l'Argolide, entre la mer et la montagne, sous les myrtes sacrés, j'avais vu les pâtres de Théocrite, vêtus de peaux de chèvres, guider leurs troupeaux au son de la flûte dyonisiaque. J'avais vu à Mégare, sur la colline d'Ajos Joannis, les théories harmonieuses de vierges qui dansent une danse antique par les soirs de printemps. J'avais vu à Argos, à Corinthe, à Nauplie, les jeunes filles du peuple qui vont à la fontaine en portant leurs amphores avec la grâce ryth-

mique des femmes de Tanagra chantées par Korinne. J'avais vu, enfin, du jour de mon débarquement au Pirée, l'arrogance svelte des jeunes gens, dont les visages font penser à l'Hermès d'Olympie. Mais comme je n'étais pas préparé à la rencontre d'une Grèce toujours classique, il me semblait que tout cela n'était qu'une illusion de ma pensée hallucinée. Mon compagnon de voyage contribuait à me troubler en me disant à chaque instant :

— La belle Grèce n'existe que dans les musées et dans les livres : la belle Grèce est morte...

Mais, grâce aux phrases de Reclus, je vis plus tard que la Grèce éternelle est vivante.

*
* *

La Grèce éternelle ! Qui, il y a cent ans à peine, aurait imaginé que ces mots arriveraient un jour à être prononcés ? Il faut lire les récits de voyage du commencement du dix-neuvième siècle pour voir l'état de dissolution apparente dans lequel se trouvait alors l'hellénisme. Chateaubriand et Emerson ne rencontrèrent dans les villages grecs — (et Athènes était un village de trois mille habitants) — que chaumières en ruines occupées par de misérables campagnards d'origine albanaise. Les véritables Grecs ne se trouvaient point dans la Grèce que les touristes visitent. Cachés dans leurs montagnes abruptes, les rudes Klephtes chantaient

les chants de leur romancero en aiguisant le poignard libérateur. Dans les îles de la Méditerranée et dans les pays d'Asie Mineure, les exilés de Byzance consolaient leurs nostalgies en commerçant silencieusement. Et, en fait de Grecs, le monde ne connaissait que les subtils Fanariotes, héritiers de noms illustres et représentants d'une culture raffinée, qui continuaient de cultiver, en pleine Constantinople, les lettres et les rêves de l'empire disparu. Les Turcs ressentaient pour ceux-ci un peu de mépris et beaucoup d'admiration. En les voyant doux, silencieux, souriants, ils les croyaient résignés pour toujours à l'esclavage. Ils ne les craignaient pas. Ils ne les considéraient point comme des hommes capables de se lancer un jour sur la mer des grandes aventures. Leurs goûts semblaient efféminés et leurs âmes avilies. Mais parmi tous leurs défauts, il y avait de surprenantes qualités visibles d'intelligence, de sagesse et d'habileté. Ainsi qu'Electre dit à sa mère : « Je suis mauvaise parce que je suis ta fille. », ces pauvres Hellènes, enfermés entre des murailles turques, eussent pu invoquer l'image d'Ulysse prisonnier dans les îles barbares, et lui dire : « Oh ! père prudent, nous voilà prouvant que nous descendons directement de toi ! » Leurs conquérants, en effet, s'inclinaient devant eux à cause de leur savoir et de leur bon goût. Pour décrire les fastes impériaux, pour déchiffrer les livres anciens, pour interpreter les

paroles étrangères, pour négocier avec les peuples lointains, les hommes vils devenaient des hommes nécessaires. Le Sultan choisit toujours parmi eux ses « gramatikis », qui, de simples traducteurs ministériels, arrivèrent à devenir parfois de tout puissants conseillers. Après les grammairiens, commencèrent à figurer les diplomates. Avec une humilité ingénue, les Turcs reconnaissaient qu'en tout ce qui a trait aux intrigues politiques, les Grecs leur étaient toujours supérieurs. Les premières ambassades de la Porte furent confiées à des Fanariotes. Hellènes furent aussi presque tous les princes gouverneurs des provinces moldavovalaques. Et pendant que s'enrichissaient ces fonctionnaires, les autres Fanariotes étudiaient : « Il n'est pas une seule femme dans le Phanar — dit Rizo — qui ne connaisse à fond sa langue et sa littérature. » Afin que les études classiques pussent être cultivées avec méthode, un millionnaire, Monolaki, consacra plus de la moitié de sa fortune à fonder l'Université patriarcale, d'où sortirent ensuite, pour professer les Lettres helléniques, ces docteurs en gai savoir qui s'appellent Mélèce, Sébastos, Collinicos et Filaras. Mais l'effort patriotique des derniers Byzantins n'était vu et suivi que des autres Grecs disséminés de par le monde. Les étrangers se contentaient de remarquer l'avilissement dans lequel vivaient les anciens seigneurs hellènes. « Ces hommes — écrit Villemain —

ces hommes ingénieux et courtisans en sont arrivés, à force de bassesses et d'élasticité morale, à une sorte d'indépendance puissante dans laquelle ils vivent en méprisant leur propre nation. » O! apparences trompeuses! Ces Fanariotes conservaient au fond de l'âme une foi patriotique inébranlable. Gardiens de la sagesse antique, cultivateurs des traditions littéraires, épurateurs de la langue noble, ils attendaient avec impatience le jour du retour pour remettre à l'immense masse de leurs compatriotes éparpillés sur la vaste terre, le trésor idéal dont ils étaient les dépositaires. « Nous nous réunirons un jour à Byzance », murmuraient-ils en secret. Ce ne fut pas à Byzance. Ce fut à Athènes. Il suffit que l'indépendance de la terre sacrée fût proclamée pour que, de toutes parts accourussent, comme par enchantement, les phalanges nationales encore plus unies peut-être qu'aux jours de la gloire antique. « Zeus panhellénique bénit ceux qui arrivent — s'écrie Paulos Nirvanas — et sous son égide, il n'y a plus ni Athéniens, ni Spartiates, ni Doriens, ni Ioniens, ni Corinthiens, ni Thessaliens. Ils sont tous aujourd'hui des citoyens d'une grande patrie morale : ils sont tous des Hellènes. »

*
* *

Et qu'on ne répète point qu'en renaissant, le peuple grec n'apportât pas intacte l'ame héroïque de ses aïeux. L'histoire de la guerre d'indé-

pendance est une épopée digne d'inspirer un nouvel Homère Le capitaine Odysseus qui défendit l'Acropole contre les Turcs en 1821, est digne fils de son homonyme, le roi d'Ithaque. Et que penser de Botzaris, le nouveau Léonidas, que dire de Kanaris! Les rudes Klephtes accomplirent et sur terre et sur mer des prodiges de courage, en luttant, comme les soldats d'Alexandre, un contre cent. Les Fanariotes, eux-mêmes, les efféminés, les suaves Fanariotes surent mourir héroïquement. Mais que dis-je, puisque les femmes aussi donnèrent d'admirables exemples ! L'histoire des Suliotes qui se sacrifièrent pour ne pas se rendre, est une des plus belles légendes du monde. Réfugiées au sommet d'une montagne, ces pauvres femmes se croyaient à l'abri de toute attaque. Soudain les Turcs les découvrent et commencent à les poursuivre. « Nous défendre, — dit l'une d'elles — est impossible ; nous allons, donc, mourir. » Et se prenant par la main, elles se précipitent au fond d'un précipice en chantant un hymne antique.

*
* *

Comment douter de l'héroïsme d'un peuple qui réalise de telles prouesses ? La seule chose qui puisse faire croire à une éclipse du caractère valeureux des Hellènes, c'est l'actuelle organisation du monde. Dans l'Europe moderne, une nation de deux millions et demi d'habitants

ne peut point rêver d'entreprises guerrières. Les Grecs le comprennent ; et, renonçant à la force, ils cultivent l'intelligence. Dans tous les pays riches du globe, les colonies helléniques florissent. Suivant une statistique récente, publiée par la presse d'Athènes, la population du royaume de Grèce ne représente qu'un tiers de la population grecque. Les autres deux tiers sont dispersés dans l'univers. Aux États-Unis, à Marseille, en Égypte, en Syrie, sur les côtes asiatiques de la Méditerranée, en Turquie, aux Balkans, à Paris et à Londres et même dans le fond de l'Afrique, les Hellènes pullulent. Mais, parmi toutes les races qui émigrent, celle-ci est peut-être la seule qui ne se déracine jamais. L'exemple du poète Solomos est typique. Habitant l'Italie depuis son enfance, il était arrivé à connaître la langue du Dante mieux que la sienne propre. « Il parle comme moi — disait Hugo Foscolo — et, sûrement, il ne se rappelle plus notre langue maternelle. » En apparence, effectivement, il ne s'en souvenait plus. L'italien était son instrument ordinaire. Mais quand, dans l'intimité de son âme, il voulait exprimer ses peines, ses plaisirs, ses illusions, il avait recours à l'idiome de ses ancêtres. « Enferme l'Hellade dans ton cœur — disait-il — et tu le sentiras battre avec grandeur. » Le peuple entier, sans effort, sans pédanterie, sans obeir à rien autre qu'à son obscur instinct, a enfermé l'Hellade dans son cœur. La patrie de ces

hommes est hors du temps, hors de l'espace. C'est une patrie idéale dans laquelle Sophocle et Alcibiade, Périclès et Démosthène, vivent encore. « Notre rêve — écrit Psichari — est troublé par l'odeur des myrtes anciens. La feuille amère du laurier d'Athis a, pour nos palais, une délicieuse saveur. Les poètes sans fortune travaillent en pensant aux aïeux. Sera-ce par envie de la gloire lointaine ? Je l'ignore. Mais je sais, du moins, d'où vient l'enthousiasme ; et c'est du besoin de continuer. En effet, il est nécessaire de continuer le livre classique en un effort nouveau et fort. » Cela n'est point une opinion personnelle, ni un paradoxe isolé ; c'est l'énergique expression de la pensée commune, qui croit voir se renouer à présent la chaîne des fleurs lyriques coupée un jour par le cimeterre ottoman. Les lignes suivantes de Démétrios Astériotis, relatives aux écrivains nouveaux, sont comme la continuation des paroles de Psichari, précitées : « Parmi nos poètes — dit-il — Solomos révèle la parenté mystique de son propre esprit avec l'esprit d'Eschyle ; Kalvos renouvelle, pour chanter l'héroïsme des libérateurs, le vol magnifique du vieux Pindare ; Krystallis retrouve la grâce perdue de l'ancienne prosopopée ; Palamas joint la pureté de Platon à la fermeté d'Hésiode et au sentimentalisme de Moschos ; Souris renouvelle la tradition aristophanesque ; Porphiras modernise la simplicité lumineuse

de Bion ; cela, sans parler des prosateurs, qui sont légion, et qui ont soit la franchise d'Hérodote, soit la précision nerveuse de Thucydide, soit la sensibilité de Longus, soit la grâce ironique de Lucien. » Trouvez-vous dans ces lignes une vanité exagérée ? C'est la vanité éternelle de la race. Les Hellènes qui, en d'autres choses, sont la pondération même, ne connaissent pas toujours la mesure en question d'amour-propre. A feuilleter seulement le romancero populaire on remarque l'idée que le peuple se fait de lui-même et de ses héros. La légende de Diakos, le palikare courageux qui, aidé de dix-huit campagnards, lutta contre vingt mille Turcs, est une des innombrables traditions auxquelles se reconnaissent les hommes de la race. Dans l'hymne national de Rhigas, le poète qui parle au nom de la patrie, a pour chaque province guerrière une épithète homérique. « Suliotes et Maviotes, ô ! lions fameux ! — dit-il — et vous, ceux de Mavromuni, aigles de l'Olympe ! » Mais à quoi bon chercher une meilleure preuve d'orgueil que cette conviction nationale qu'a le peuple grec, quoique faible, et d'après laquelle il est appelé à reconquérir Constantinople, pour fonder un nouvel empire d'Orient ? Psichari lui-même, qui vit à Paris depuis trente ans, continue d'être un fanatique de cette grande idée. La vanité chez la race d'Ulysse est, comme le patriotisme, comme l'amour de la liberté, comme le sentiment de l'égalité, une vertu.

*
* *

Aujourd'hui, de même qu'au temps glorieux, la Grèce est une démocratie. Une démocratie gouvernée par un roi ?... me dites-vous. Le roi est ici un fantôme décoratif. Il n'a même point une aristocratie qui l'entoure. Car, malgré plusieurs tentatives, la monarchie n'a pas réussi, en terre hellénique, à créer une noblesse. Au début de l'ère moderne, quelque pachas ou beys Fanariotes, accoutumés à la hiérarchie turque, voulurent faire traduire leurs titres ottomans gagnés au service du Sultan, et se faire appeler princes, ducs ou marquis. La tentative donna de piètres résultats. L'aristocratie improvisée tomba dans le ridicule, et les nobles furent derechef, comme tous leurs compatriotes, de simples plébéiens. Dans l'Athènes d'Alcibiade, il y avait un parti aristocratique, mais il n'y avait pas d'aristocratie. De notre temps, il n'y a pas encore d'aristocratie et le parti aristocratique n'existe plus. Vers le milieu du siècle dernier, Edmond About attribuait cela à ce fait que chez les Athéniens, récemment installés, on ne connaissait encore ni la gloire ni la richesse. Aujourd'hui, la richesse et la gloire abondent dans la capitale du royaume. Les héros de l'indépendance ont laissé des petits-fils qui ne végètent plus dans les montagnes, qui discutent au Parlement. L'or de l'extérieur a en-

richi le pays. Cependant, les Athéniens continuent à être, comme leurs pères et comme leurs aïeux, d'implacables partisans de l'égalité sociale. Ceci est tellement vrai que certains journalistes, à l'exemple d'Aristote, se plaignent de ce que le pouvoir soit toujours exercé par la plèbe. Suivant Spiridon Pappas, par exemple, la démocratie attique est une *oclocratie*. Mais que l'on dise ce que l'on voudra, cela ne changera pas plus dans l'avenir que cela n'a changé dans le passé. Les ouvriers s'adresseront toujours aux ministres avec la même familiarité qu'aux temps homériques les paysans s'adressaient aux chefs militaires. Quant aux députés, incarnation de l'âme nationale, résumé de bonnes et de mauvaises qualités du pays, ne pouvant tutoyer les dieux, ils se contentent, dans leurs discours interminables, de parler du roi avec grande éloquence mais sans grand respect. L'unique aristocratie, aujourd'hui comme jadis, c'est celle de l'esprit. Dans un article de la *Hestia*, d'Athènes, je relève les lignes suivantes : « La verbosité est le fléau national, et au Parlement, elle est la cause du désordre, de la perte de temps, de l'impossibilité d'arriver à un vote définitif des lois nécessaires. La seule chose dont se soucient nos honorables, c'est de voir leur nom dans les journaux et beaucoup de gens admirant leurs interminables discours. » La supériorité que l'on prise le plus ici, c'est, en effet, celle du talent oratoire. Être orateur, paraître orateur, voilà qui

est plus honorant que d'être le fils d'un général illustre ou le petit-fils d'un héros légendaire. Du dernier campagnard des plaines d'Argos au plus orgueilleux banquier de la rue Hermès, tous les Grecs sont des admirateurs de la parole facile, de l'expression fleurie.

— Le bavardage — me disait, il y a peu de temps, un Grec élevé à Londres — est la mère de toutes nos calamités. Pour bavarder, nous cessons de travailler. Ce qu'on ne peut attendre que des bras forts, nous le demandons, nous, au « bec d'or ». Nous voulons vivre en nous trompant mutuellement. Chacun de nous se sent l'âme d'Ulysse, la langue de Démosthène, l'intelligence de Georgias. En dehors des aventures, des intrigues, des arts, rien ne nous intéresse, rien ne nous passionne. La richesse même, pour laquelle nous éprouvons un très grand amour, nous paraît plus estimable quand nous l'avons acquise en mettant en œuvre nos facultés de subtile adresse que quand nous l'avons acquise en labourant nos terres. A présent comme hier, et comme toujours, nous sommes un peuple qui se moque des aristocrates mais qui s'incline devant les raisonneurs, les politiciens, les diplomates. Notre faculté de compréhension est une vertu que même nos plus grands ennemis ne nous disputent pas.

*
* *

Rien n'est plus vrai. Quand on lit les livres — tel celui d'Edmond About — dans lesquels on nie aux Hellènes toute sorte de qualités morales, les éloges des dons idéologiques de la race surprennent comme des fleurs dans un champ d'ivraie. « Ces hommes — écrit l'auteur de la *Grèce Contemporaine* — ont autant d'esprit que les mieux doués, et il n'est point de travail intellectuel dont ils ne soient capables. Ils comprennent bien et vite : ils apprennent avec une merveilleuse facilité tout ce qu'ils veulent apprendre, soit tout ce qui les intéresse. » Eh bien ! n'est-ce point là un autre des traits caractéristiques qui montrent la survivance de la race hellénique en son éternelle intégrité ? La vivacité d'esprit, la subtilité intellectuelle, la passion des exercices mentaux, l'amour de l'art, le sens de l'harmonie, la légèreté rythmique, le sentiment de la vie libre, tout ce qui constitue le type idéal du peuple d'Alcibiade, en somme, nous le trouvons aujourd'hui dans la Grèce ressuscitée, comme saint Paul le trouva il y a près de deux mille ans dans la Grèce romaïque et comme les chevaliers croisés le trouvèrent douze siècles plus tard, parmi les graeculus de Byzance. « C'est une race — dit Renan — superficielle, prenant la vie sans surnaturel ni arrière-plan, une telle simplicité de conception tient

en grande partie au climat, à la pureté de l'air, à l'étonnante joie qu'on y respire. » Sous un ciel comme celui d'Athènes, réellement, la conception de l'existence s'éclaircit, la conscience devient moins exigeante, le besoin de jouir augmente. Ulysse, hors de Grèce, eût été ou un soldat féroce ou un intrigant infâme. En Grèce, il fut le divin aventurier, l'imposteur sacré, le héros qui, joignant le sourire à l'effort, l'éloquence à l'action, sut, par ses prouesses et ses tours d'adresse, séduire Pallas elle-même et vaincre Poséidon.

Les Grecs d'aujourd'hui sont les fils d'Ulysse.

V

L'AME NATIONALE

« Ces vils tricheurs — dit un ministre anglais au moment de la guerre d'indépendance — n'arriveront pas à faire revivre les ombres de Léonidas, de Miltiade et de Thémistocle. » Ils ne semblaient point faits pour reconquérir leur liberté, en effet, ces Grecs hâbleurs, ces Grecs rapaces, ces Grecs obséquieux, ces Grecs dont le nom seul était une insulte... Dans la vie paisible de l'Europe et dans l'existence désordonnée de l'Asie Mineure, ils étaient, eux, les plus souples aventuriers. Au fond de leurs yeux, les Turcs ne voyaient qu'un cynisme souriant. Mais à peine éclata le cri suprême de rébellion, toutes ces âmes qui paraissaient avilies, et qui peut-être l'étaient réellement, trouvèrent la magnifique noblesse qui conduit à l'héroïsme et rend facile le sacrifice. Il faut lire la *Veille* de Rangabé pour se rendre un compte exact du souffle

enflammé qui anima l'âme grecque au moment de se soulever contre ses oppresseurs.

*
* *

La *Veille* est l'épopée du patriotisme aveugle, le poème de la folie sublime, l'hymne de ceux qui croient aux entreprises inouïes. Dès le début, nous nous trouvons en face du terrible problème de tous les peuples opprimés par de formidables forces. « Devons-nous nous soulever contre l'oppresseur ? » demande le peuple. Et les réponses, suivant qu'elles viennent de ce qu'on appelle en général : Raison ou Folie, disent non ou oui. — La Raison, par la bouche de Kalipatis dit à ceux qui prennent les armes contre le Turc :

— Debout sur le plus haut sommet de la montagne, je crierai d'une voix de tonnerre au peuple insensé : Arrête-toi ! Oui, arrête-toi ; cache tes fusils, rengaine tes épées. Tu rêves de victoires, et tu n'arriveras qu'à voir la déroute. Reprends ton calme, ô ! mon peuple ! Si l'oppresseur découvre en toi un signe d'énergie, il comprendra qu'il ne t'a point laissé sans vie comme il se le figure, et il continuera son œuvre de cruauté pour te faire tomber, à la fin, inerte. Oh ! enfants sans jugement, qui prétendez trancher les montagnes avec vos sabres fragiles et qui tâchez de mouvoir les murailles cyclopéennes de vos faibles mains, combien

déments vous êtes ! Si vous voulez savoir le nombre des soldats contre lesquels il vous faudra lutter, comptez les grains de sable de l'Archipel. Quand nos ancêtres, qui étaient puissants, durent s'humilier sous le joug, comment pourrions-nous, nous autres qui manquons de forces, parler de nous affranchir ? Pour chaque Grec qui empoigne une épée, cent Turcs viendront armés jusqu'aux dents.

Mais devant ces raisons, la Folie, loin de s'incliner, dresse fièrement la tête, et réplique par les lèvres de Floros :

— Nous voulons que David, par sa foi et sa simplicité, terrasse Goliath. L'Hellène, toujours digne de ses glorieux ancêtres, doit suivre leurs traces sans penser que la victoire de Marathon soit préférable à la défaite des Thermopyles. Tu me dis que nous ne possédons ni armes, ni navires, ni canons, ni troupes. Peu importe ! Nous trouverons tout cela dans le cœur de l'Hellade sacrée. De quelles armes avons-nous besoin ? Le courage est la seule arme indispensable, et il ne nous fait pas défaut. Par surcroît, nous avons la foi, la passion, l'amour. Nous avons des âmes qui ne sont que des fragments de l'âme de la patrie. Et où le sang du premier combattant coulera, le sol s'entrouvrira pour laisser sortir des légions invincibles.

KALIPATIS. — Oh ! Floros, réfléchis ; pèse tes mots avant de te lancer dans l'action.

FLOROS. — La victoire ne récompense point ceux qui doutent.

KALIPATIS. — Toute folle audace cause des désastres.

FLOROS. — L'audace est la mère des héros.

KALIPATIS. — Elle est aussi la mère de la douleur.

FLOROS. — Bien heureux ceux qui souffrent pour la patrie !

KALIPATIS. — Insensés ceux qui sacrifient la patrie à leurs rêves !

FLOROS. — Oh ! père, père, tu verras flotter nos drapeaux aux sommets des montagnes !

Toute l'action de la *Veille* tient en cette lutte entre la Raison et le Courage, entre la réflexion et l'illusion. Les vieux Fanariotes, qui habitent Constantinople, et qui sentent le pouvoir du Grand Turc, ne peuvent point ne pas se croire, aux moments de désespérance, esclaves pour toujours. De la Grèce forte il ne reste plus, en apparence, que le souvenir. Les traces de Sparte ont disparu et l'Eurotas s'est séché. Ceux qui appellent Léonidas dans la montagne, n'entendent que l'écho de leurs propres cris qui se perd dans la solitude. Athènes est un temple en ruines. Au pied de l'Acropole végète une population misérable de pêcheurs albanais. A Nauplie, à Corinthe, à Patras, les bateaux qui emportent vers des pays lointains les fruits de la terre hellénique étalent sur leur pavillon le croissant turc. Là-haut seulement, dans les montagnes abruptes,

vivant avec les loups et comme les loups, il reste un peuple libre qui chante ses espoirs en strophes rudes et magnifiques. Mais ce peuple est à peine une poignée. Les hommes sérieux qui le comptent s'effrayent à l'idée qu'il puisse un jour entreprendre la guerre.

— Ne faites pas le sacrifice stérile de vos vies ! — lui crient-ils.

Mais quand le premier coup de fusil éclate, quand la première goutte de sang rougit le sol sacré, un miracle s'opère : le miracle annoncé par Floros. Du fond de la terre, surgissent des légions et des légions... Ceux-là même qui hésitaient autrefois et qualifiaient de folie toute tentative d'affranchissement, ceux-là même qui combattaient les projets hardis, empoignent le vieux fusil qu'ils gardaient caché, et courent vers la montagne en criant : « Liberté ! Liberté ! »

Dans la *Veille*, quand les premiers libérateurs se réunissent pour concerter l'attaque initiale, ils voient arriver l'archimandrite qui, un jour auparavant, leur avait conseillé de renoncer à la fatale aventure.

— Comment ! — lui dit Lambros — toi aussi, père, toi aussi, tu es venu jusqu'ici ! Hier, cependant, tu étais ennemi de nos projets.

— Hier c'était des projets. Aujourd'hui, c'est l'action, et je dois m'unir à vous. Quand il s'agit d'accompagner mes frères, aucune considération ne me peut arrêter. Le berger fidèle meurt au

milieu de son troupeau. Je suis, comme vous autres, prêt pour le sacrifice.

Derrière le prêtre qui n'a pas d'autre fanatisme que celui de la Patrie, derrière le bon pappas à la longue barbe et aux yeux doux, qui confond encore dans ses oraisons Pallas et Marie, accourent, de tous les points de la Grèce, les fils des anciens héros. Léonidas n'est pas mort. Et si, quand tout à l'heure les voyageurs l'appelaient, il ne répondait pas à leurs cris, c'était pour ne point exciter la colère turque. Mais au moment suprême, il est là, toujours pareil, toujours beau d'une beauté forte et simple. Son nom seul a changé. Il s'appelle Néoclès, Croviatis, Caravos, Hippotis. Mais sous ces noms nouveaux, il porte l'âme antique. Sa bravoure anime le peuple. Renouvelant en plein Parnasse la Ligue Amphictyonique, les patriotes font revivre en un instant la Grèce éternelle. Un des héros dit au nom de tous : « Nous sommes venus pour proclamer notre liberté devant le ciel, devant les étoiles, devant notre Dieu qui tient entre ses mains les divins rayons. » Et ce Dieu, ce Jupiter nouveau, protège ceux qui, dominés par la sainte folie du patriotisme, offrent leur vie pour délivrer la patrie du joug barbare.

*
* *

Une fois maîtres du sol sacré, les Grecs continuèrent de lutter. Une chanson d'Hybrias de Crète dit : « J'ai pour trésor une longue lance,

une forte épée, un beau bouclier. Avec la lance je travaille la terre, avec l'épée je coupe le blé, dans le bouclier je fais mon vin. » Cette ancienne strophe est un symbole. Comme ils avaient guerroyé d'abord, les Grecs travaillèrent ensuite. D'abord, ils furent héroïques pour récupérer la patrie. Puis, ils furent patients pour lui donner vie, richesse, beauté. Et de l'une et de l'autre chose, le grand peuple peut se montrer également orgueilleux. « Nous devons, dit Perdikidès, lever très haut la tête devant le monde civilisé. Le développement de notre pays, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel, a été admirable. Dans l'espace de quatre-vingts ans, nous avons créé des cités florissantes, augmenté nos ressources naturelles, multiplié nos voies de communication, prouvé, en un mot, que nous constituons un facteur de progrès et de civilisation qui influera à la longue dans tout l'Orient. » A la longue en effet la Grèce dominera dans les Balkans. Il importe fort peu que ce soit très à la longue... L'hellénisme n'est pas impatient. Au contraire. Parmi ses vertus figure la patience, la belle patience tranquille et sûre, la patience d'Ulysse, la patience classique. Avec cette patience, ils attendirent bien, des siècles durant, l'heure de recouvrer leur liberté, en conservant toujours le trésor de la race. « Ces gens-là — disait Mme Adam, il y a plus de six lustres — profitent, pour passer, du plus petit interstice qu'on leur laisse, et du moindre repos pour se relever.

pour se réconforter. A mesure que l'occasion se présente, ils retrouvent les aptitudes que l'antiquité leur légua : aptitudes au commerce, à la marine, aux arts, au gouvernement. En tout, leur patience triomphe. » Avec patience, ils ont fait une histoire incomparable d'héroïsme. Avec patience ils ont créé un présent heureux. Avec patience ils préparent un glorieux avenir. Interrogez un Grec quelconque sur ce qui se passera dans un siècle, et il vous répondra sans hésiter :

— Dans cent ans nous aurons repris Constantinople !

*
* *

Après la défaite de Larissa, cela semble un sarcasme. Les Bulgares en écoutant de telles phrases pouffent de rire. Mais il n'importe. En Grèce, la confiance est absolue. Les enfants, dans les écoles, apprennent avant tout à respecter ce qui s'appelle « la grande idée », et dans les montagnes les pâtres se content la *tradition du patriarche*. Suivant cette tradition, le jour où les Ottomans entrèrent en vainqueurs dans Sainte-Sophie, un prêtre orthodoxe célébrait une messe. « Tue-le ! » dit un chef à un soldat. Le soldat leva son cimeterre. Au même instant le prêtre, changé en lumineux fantôme, disparut dans un nuage d'encens. « Le saint-prêtre — conclut la tradition — reviendra pour terminer sa messe. » Et dans tout le monde hellénique ce

retour est attendu avec une foi inébranlable. Il faut écouter Gaston Deschamps qui nous dit : « Les Grecs considèrent tout l'Orient comme leur maison, et, avec l'espoir de l'occuper un jour entièrement, ils vont peu à peu occupant les pièces ouvertes. » Effectivement : dans tout le Levant les Grecs prédominent. Sur les côtes turques d'Asie Mineure, les mahométans ont besoin d'apprendre le grec pour pouvoir vivre. La Macédoine est remplie d'écoles helléniques et d'églises orthodoxes. Suivant l'*Almanach du Patriarcat*, imprimé en 1908, il existe dans la Turquie d'Europe 2.200 écoles grecques, et 1.521 dans la Turquie d'Asie. A Constantinople même on trouve un Lycée et une École Normale pour les Grecs. Sur d'autres points de l'empire ottoman florissent de très importants séminaires orthodoxes.

*
* *

Les entreprises de factoreries orientales aussi sont un élément d'expansion hellénique. Ces factoreries enferrent l'Orient dans un reseau commercial, admirablement maillé, magistralement tendu. Car dans tout l'Univers il n'est personne qui puisse rivaliser avec le Grec en matière de négoce. Le juif lui-même, qui trompe le Turc, qui exploite l'Européen, qui dépouille l'Arabe, s'éloigne des cités helléniques comme d'une friche improductive. De tous les pays d'Orient, le royaume de Grèce est

le seul qui n'ait pas de population israélite. Qu'iraient faire là-bas les fils de Moïse ? Pour duper un Athénien, il faut être Athénien soi-même. Le commerce est dans l'âme de ce peuple qui, depuis les temps immémoriaux, négocie dans tous les ports de la Méditerranée. Avec son insupportable blague, Edmond About écrivit il y a cinquante ans : « Le paysan français songe à agrandir son champ. Le grec pense à le vendre. Le Grec vend tout ce qu'il peut, pour avoir de l'argent d'abord, ensuite pour le plaisir de vendre. Arrêtez un bourgeois au milieu de la rue à Athènes, et demandez-lui s'il veut vous vendre ses chaussures. Soyez sûr qu'il vous les vendra si vous lui offrez un bon prix. » Le même voyageur rapporte l'anecdote si connue du cheval de Beulé.

Le savant Beulé appela un jour son domestique et lui dit :

— Je veux vendre mon cheval, cherche-moi un acquéreur.

— Je l'achète — répondit le domestique.

— Toi ? Et pourquoi veux-tu un cheval.

— Pour vous le louer chaque jour.

L'historiette est significative. Le Grec jouit en trafiquant comme il jouit en voyageant. L'émigration, qui actuellement préoccupe le Gouvernement du roi Georges, n'est en réalité qu'une nouvelle forme du voyage d'aventures. Parmi ceux qui s'embarquent à destination de l'Amérique, il en est qui abandonnent un champ qui

pourrait leur rapporter de quoi vivre. Mais se tenir coi dans un lieu solitaire, entre deux montagnes, loin des places publiques, loin du café, quelle insupportable chose!

*
* *

A végéter tranquilles ces fils des Argonautes préfèrent partir pour des pays lointains à la recherche de la Toison d'Or. En s'en allant, naturellement jamais ils ne pensent à rester toujours hors de la patrie, à fonder un foyer dans l'exil, à créer une famille en terre étrangère. Même les banquiers qui possèdent des hôtels à Londres ou à Paris et qui, en apparence, sont déracinés, gardent au fond de l'âme l'espoir de retourner à Athènes pour consacrer leurs millions à l'agrandissement de la patrie. Les magnifiques édifices de marbre qui donnent à la métropole hellénique un aspect de grande capitale, on les doit à la générosité des Athéniens qui se sont enrichis hors du pays. Le musée National fut créé par Benardakis à son retour de Saint-Pétersbourg; la Bibliothèque, par Vaglianos qui fit fortune en Turquie; le Polytechnéion, avec ses écoles d'arts et metiers, coûta force millions à Nicolas Stournara; le Stade superbe, qui resplendit au soleil comme un miroir, fut reconstruit par Averof, banquier qui habitait l'Égypte; l'Academie avec ses portiques polychromes et ses escaliers monumentaux, n'existerait pas si le commerçant Sina,

de Vienne, n'avait point caressé le projet d'offrir aux savants de son pays un palais pour se réunir ; le Séminaire, qu'on appelle Rizarion, est l'œuvre de Rizario, et l'exposition du Zappéion, Zappas la fonda ; le Gymnase Athénien fut construit grâce à un don de Varvakis, et la superbe École Normale de femmes fut créée par Arsakis à son retour de Bukarest... Mais à quoi bon continuer à citer des noms d'émigrants fortunés et splendides ? A l'exception du Palais-Royal, qui fut bâti avec l'or du roi Otton, tous les édifices athéniens sont des cadeaux offerts au peuple par les « hétérochtones » riches.

*
* *

Quant aux pauvres, puisqu'ils ne peuvent pas envoyer des chèques formidables dont tout le monde jouiraient, ils adressent, du moins, d'humbles mandats-poste, payables en or, pour soulager la misère de leurs familles. Parmi les ressources sur lesquelles compte la Grèce pour son enrichissement figurent les fonds que, des cinq parties du monde, apportent les lettres des émigrants. En ces jours derniers, justement, la *North American Review* publiait une étude sur les vertus patriotiques et économiques des différents groupes d'émigrants et plaçait en première ligne les Hellènes [1]. Suivant cette étude,

1. Du *Monde Hellénique* d'Athènes : « Il faut noter ici que ce ne sont pas seuls les Grecs de la classe laborieuse et pauvre qui quittent leur pays pour aller fonder des colonies à

chaque Grec envoie, en moyenne, deux cents francs par an à sa famille, tandis que l'Italien n'envoie que la moitié de cette somme. Pour expliquer cette différence entre l'élément latin et l'élément grec d'outre-mer, la grande revue américaine parle des traditions de sobriété qui permettent aux descendants de Thémistocle de s'alimenter d'une poignée d'olives. Mais, bientôt comprenant que cet argument ne suffit pas, elle ajoute : « Pour si ingénieux, si compréhensifs et si habiles que soient les Italiens, il faut avouer qu'ils manquent de la prodigieuse fécondité de recours intellectuels et d'habileté pratique qui permet aux Grecs d'embrasser tous les détails de la lutte commerciale ou des labyrinthes de la spéculation avec une merveilleuse assurance. Et il est à remarquer, que parmi les Grecs, émigrants volontaires et aventuriers, il n'en est pas un seul qui s'établisse hors de l'Hellade sacrée avec la ferme intention de se créer une nouvelle patrie, comme le font chez nous les Allemands, les Russes et même les Italiens. Quand on dit des Grecs qu'ils sont émigrants volontaires, on veut indiquer qu'ils ont quitté leur patrie non pas pour n'y

l'étranger. Des hommes très cultivés, appartenant à des classes aisées, sortis des rangs de l'armée et de la haute bourgeoisie, consacrent leur fortune et leurs efforts à se créer de nouveaux champs d'activité. Tel est le cas de M. Z. A. Matsas, un jeune homme fort intelligent, possesseur d'une jolie fortune qu'il veut augmenter au Congo ; tel est aussi le cas de M. P. Manos, ancien officier dans l'armée grecque. »

avoir point de quoi manger, mais pour tâcher de s'enrichir ou pour changer de climat. » En effet : il est une curieuse comédie d'Isocopulos qui se termine par un exode général. Au troisième acte, tous les personnages, jusqu'au souffleur, émigrent vers des pays divers. Avant de s'embarquer, le p rotagoniste, voyant que sa terre natale va rester déserte, peint une enseigne qui dit : *à louer* et la met au milieu du pays. Il y a quelques jours, faisant allusion à cela, un député de l'opposition, M. Rhallys, s'écriait au Parlement : « Ceux qui émigrent de notre sol sont de véritables insensés. » L'agriculture hellénique, il faut l'avouer, manque de bras — suivant la phrase consacrée. Dans les fertiles plaines de l'Argolide, qui est une des plus belles contrées du monde, et des plus riches, les terres abandonnées abondent. Demandez à quelqu'un : « A qui appartient ce champ sans culture ? » Il vous répondra : « A un Tel qui est parti pour l'Amérique. » Plus tard, ce propriétaire regagnera le pays natal, bâtira une maison à Athènes, établira une boutique au Pirée, ou bien ouvrira un café à Corinthe. Quant à retourner à la glèbe, jamais ! Un observateur qui avait étudié le pays à fond, dit, il y a plusieurs années : « Le Grec n'est point né pour l'agriculture. Il manque de la patience nécessaire pour faire produire la terre. Une boutique ou le pont d'un bateau, voilà son milieu. Assis ou debout, il se complait en sa propre dignité et ad-

mire sa propre élégance. Mais s'incliner, pour faire le geste du semeur, cela lui répugne et l'humilie. Entre être laquais ou être paysan, il aime mieux être laquais. » Ce qui éveille chez cette race le plus d'enthousiasme, c'est le trafic aventureux.

* * *

Abandonner le village, quitter le pays, traverser les mers, voir des nations nouvelles, entendre des mots inconnus, aiguiser son esprit afin de s'ouvrir un passage, gagner de l'argent, écrire aux amis restés dans la patrie, en contant de personnelles odyssées; éblouir les parents en retournant parmi eux tout cousu de pistoles, tel est l'idéal des bons fils d'Ulysse. Mais par-dessus tout cela, il y a dans leurs âmes un sentiment plus ou moins vague, très profond et très enraciné, qu'on ne peut pas appeler patriotisme, mais hellénisme, et qui consiste à caresser le rêve de l'agrandissement épique de la nation. En Orient, surtout, les populations grecques vivent hypnotisées par ce rêve. Se sentant supérieures en intelligence à toutes les autres castes levantines, elles se croient appelées à les dominer, à les absorber, à les civiliser. Que sont ces hommes en turban ou en fez, sinon les anciens barbares ? Eux, par contre, les fils de l'Hellade éternelle, ils sont les êtres subtils par excellence. Même au temps le plus cruel de la domination turque, cette

conviction était générale. Les familles byzantines qui n'abandonnèrent pas Constantinople à l'arrivée de Mahomet II, accaparèrent peu à peu les postes importants de l'empire. Chaque pacha ottoman qui se respectait avait un secrétaire hellène. Et si durant la guerre d'Indépendance tous les compatriotes de Cappo d'Istria durent, chose naturelle, émigrer de Turquie, l'exode fut assez court pour que, dix ans plus tard, un diplomate comptât dans le quartier de Phanar, cinquante mille Grecs, tous conspirateurs et tous convaincus qu'un jour, assez rapproché peut-être, l'empire de Byzance renaîtrait de ses cendres. Quant à la population hellénique des côtes d'Asie Mineure, de Roumélie, d'Égypte, des Iles, de tout l'Orient, enfin, elle est si nombreuse que les ministres peuvent dire sans exagérer que le peuple gouverné par eux n'est pas, en majorité, dedans, mais dehors du territoire national. Et comme cette Hellade du dehors est plus ardente en son patriotisme que celle du dedans, la politique du roi Georges est toujours exposée à des conflits. « Si nous avions des frontières avec la Bulgarie, nous serions chaque jour en lutte, » disent ceux qui parlent franchement.

*
* *

Même sans ces frontières, la lutte existe. Les populations grecques du territoire bulgare, ne pouvant vivre sans combattre, provoquent à

chaque moment des tueries et des persécutions. Dernièrement les habitants d'Arquialos, antique cité baignée par la Mer Noire, dûrent fuir dans la peur d'être massacrés par les Bulgares. En leur fuite, ils pensèrent à se réfugier en Turquie. Mais la Grèce, généreuse, les appela, et, se sacrifiant, fonda pour eux, dans les environs de Pharsale, une ville qui prit le nom de La Nouvelle Arquialos, et qui fut inaugurée solennellement en octobre dernier. « Vous venez d'un champ de bataille, — dit le député de la région, le jour de la fête inaugurale — vous venez de combattre pour la cause éternelle. Au milieu d'une paix profonde, votre cité succomba en luttant pour conserver sa nationalité morale hellénique. » En cette circonstance, la rhétorique n'a pas été menteuse.

Les Bulgares font une guerre terrible à leurs rivaux, une guerre défensive, suivant eux. Mais malgré les batailles qu'ils gagnent et malgré les milliers de Grecs qu'ils expulsent, ils auront longtemps encore (peut-être toujours) les ennemis dans leur maison. Car, ainsi que le disait le député de Pharsale, l'hellénisme est implacable, le patriotisme hellénique est inébranlable, la ténacité hellénique est indomptable. Le président du Conseil des ministres d'Athènes, répondant à un journaliste français qui lui faisait remarquer la perpétuelle inquiétude des Grecs dans le reste des Balkans, a prononcé les phrases suivantes, qui sont dictées pour être

entendues du monde entier : « L'élément hellénique, par sa vive intelligence, par son activité et sa rare puissance de travail, est un élément de paix et de civilisation. Il se peut que les autres nations possèdent des protecteurs puissants ; mais, malgré tout, elles ne pourront pas faire reculer l'hellénisme. Ce dernier, grâce à ses rares dons, peut être sûr de tenir dans la péninsule des Balkans la place que lui assignent ses sacrifices et sa force. » Même en territoires hostiles, donc, les Hellènes savent que la patrie les soutient, les aide, les admire, les défend. Et ils savent aussi que, grâce à eux, à leurs sacrifices, à leur expansion, la grande patrie grecque conquiert chaque jour de nouvelles colonies morales. Les persécutions ne les rebutent pas. Les souffrances ne les font pas s'enfuir. Héroïque à sa façon, avec des humilités que d'aucuns attribuent à la lâcheté et qui sont en réalité des sacrifices, cette race sait vivre en souffrant pour l'idée éternelle. « Ces hommes — dit un voyageur — ont toujours su concilier le patriotisme le plus intransigeant avec la faculté de vivre dans des pays où on les déteste et les tyrannise. On peut leur confisquer leurs terres : les déraciner est difficile. Tels ils étaient dans les cités d'Égypte, à Bubasto ; tels ils étaient dans les cités ioniques de l'empire perse, tels ils continuent d'être dans les mêmes cités qui sont aujourd'hui musulmanes. De terribles révolutions ont changé la face de l'Orient ;

les pachas ottomans ont remplacé les satrapes perses. Peu importe ! Les Grecs sont comme chez eux à Smyrne, à Iasos, à Halicarnasse et autres lieux. Ils attendent le jour du triomphe définitif. » Les Ottomans qui entendent de pareils discours, rient aux éclats. Constantinople conquise par les Grecs qui ne purent même pas se défendre dans la dernière guerre ?... Folie ! Absurdité ! Illusion ridicule !... Les Grecs laissent rire, laissent dire. Et ils se taisent, et ils attendent. La force de la race consiste à savoir attendre, à garder la foi, à ne se pas précipiter. Ulysse n'attendit-il pas vingt ans, avant de revoir son île adorée ? Eh bien ! les héros de la nouvelle Odyssée nationale attendront cent ans, s'il le faut, pour revoir la nation telle que la trouva le premier sultan de Constantinople. Le patriotisme est une vertu toute-puissante. Le peuple sait que le prêtre de Sainte-Sophie doit revenir pour terminer sa messe.

VI

LES FILS D'ULYSSE

Venez, souriants Viennois, chalands des cafés du Graben ; et vous, Parisiens, qui parlez avec emphase de vos tavernes toujours bruyantes, venez ; venez, Madrilènes de Fornos et du lion d'or ; venez aussi vous autres, Bavarois vaniteux et charmants, qui passez à la brasserie plus de temps que dans vos foyers ; venez tous à Athènes si vous voulez savoir ce que c'est que l'amour perpétuel du Café... Car ici il n'est même point d'heure fixe pour se réunir autour de petites tables de marbre. Dès l'aurore, tous les endroits où l'on boit sont pleins de monde. Mais quand je dis : « l'on boit », je m'exprime mal. Dans les cafés d'Athènes, on ne boit guère. On parle, on discute, on pérore. Je ne sais pas comment font les limonadiers pour ne se point ruiner tous. Chaque guéridon appartient à un groupe, et dans chaque groupe il se trouve bien une personne pour commander un verre de

raki ou une tasse de moka. Les autres prennent gratuitement de l'eau claire et prononcent de clairs discours. L'intérieur des établissements — si grand soit-il — est déjà étroit pour l'affluence, dès dix ou onze heures du matin. Après déjeuner, les trottoirs se couvrent de tables et le Café envahit la rue. La causerie emplit la ville. Et par ma foi, c'est une causerie délicieuse, sans interruptions, sans cris, sans violence : une causerie qui fait penser aux dialogues de Platon, et à leur ordre et à leur harmonie. Quand quelqu'un parle, les autres écoutent attentivement. La mimique est expressive ; les gestes, rythmiques. Pas d'exagération, pas de mouvements désordonnés, pas de tartarinisme. Les bons Marseillais, qui se croient des Grecs et qui appellent Homère leur compatriote, passeraient ici pour des fous s'ils se mettaient à bavarder comme dans les Cafés de la Canebière. Car pour les Athéniens, l'élégance des discours fait partie de la bonne éducation. Ayant fait de la Parole une déesse, ils se complaisent à lui rendre un culte harmonieux et subtil.

*
* *

— Toute la vie d'Athènes — me dit un Grec — est dans le Café, et toute notre énergie mentale se dissipe en dialogues de Café. Nos littérateurs écrivent à peine. Ce qu'ils ont de meilleur dans la tête et dans l'âme, ils le réservent pour le Café.

Au Café se font et se défont les réputations. Nos duels sont toujours des duels de café. Au Café nous cultivons les défauts nationaux et les vertus locales. La Presse qui exerce tant d'influence sur les masses est le reflet du Café. Le vieux Souris, le patriarche de nos poètes, a symbolisé l'Athénien en une vignette célèbre qui figure dans le titre de son périodique. Cette vignette nous montre un monsieur qui tient un journal de la main droite et une cigarette de la gauche ; agenouillé à ses pieds, le décrotteur ; tout autour de lui, ses compagnons de Café. Avant de les prononcer au Congrès, les députés débitent leurs discours au Café. Le Café est l'Agora moderne et la moderne Académie. Dans son enceinte tous ceux qui croient avoir le droit d'intervenir dans la vie active du pays s'enivrent nuit et jour. Je parle de l'ivresse verbale naturellement. La parole chez nous est la boisson la plus capiteuse, l'opium le plus fort, la morphine la plus hallucinante. Quand nous avons bavardé une couple d'heures, nous nous sentons transformés. La plus folle entreprise nous paraît, alors, facilement réalisable. En une semaine, nous conquérons au moins une fois Constantinople et deux ou trois fois la Macédoine. Vous savez peut-être, qu'il y a peu de temps un patriote légua sa fortune à l'État avec la condition que lorsque Constantinople serait de nouveau grecque, on mènerait à bout certains travaux. En Europe, on peut se moquer

de ce chevalier errant du patriotisme hellénique. Mais dans nos cafés on s'en garde bien. Dans les cafés tout se croit, tout se discute, tout se démontre, tout se prouve, tout s'accepte. N'est-ce pas un de nos aïeux qui offrit de prouver que la flèche qui vole reste immobile ? Eh bien ! aujourd'hui, un quelconque client de la Place de la Constitution accomplit de plus grands prodiges. Le mensonge ne nous coûte pas cher quand il doit nous servir à persuader. J'ignore s'il existe des raisons pour que dans les cercles d'Europe on appelle grecs les tricheurs ; mais je sais que dans les cafés d'Athènes, quand il s'agit de nous convaincre, aucune vertu ne nous arrête. Les pires défauts du caractère actuel de notre race sont la manie de parler et le désir de tromper.

*
* *

Mon ami exagère-t-il ?... Je suppose que oui. Mais, en tout cas, si ces défauts sont réels, les Grecs modernes peuvent se consoler en pensant qu'ils les ont hérités de leurs ancêtres.

Quand on ne se contente point d'admirer la « sérénité » et l' « héroïsme » que les professeurs de rhétorique attribuent à la Grèce antique, on relève à chaque instant, dans les œuvres helléniques, la trace de la tromperie, de la vanité, de la verbosité. Ce que nos plus illustres hellénistes traduisent par « sagesse », est-ce, sur les lèvres des héros homeriques et de leurs

successeurs, autre chose qu'un mot qui pourrait très bien signifier : « don de mentir », « don de tromper » ? Que mon très cher et docte ami Unamuno me pardonne si je dis des bêtises, mais après toutes mes lectures de poètes, j'ai fait la même observation. Dans le *Philoctète*, de Sophocle, quand le fils d'Achille, évoquant l'ombre héroïque de son père, refuse de tromper l'ami d'Hercule en lui volant ses flèches, Ulysse lui dit :

— Tu n'agis pas avec « sagesse ».

— Non — répond Néoptolème — ; mais j'agis avec justice, ce qui vaut mieux.

Plus claires sont encore les paroles de Pallas qui, après avoir entendu un discours d'Ulysse, s'écrie dans l'*Odyssée* :

« Oh! subtil imposteur, insatiable inventeur de mensonges ! un Dieu seul pourrait te surpasser en subtilité. Tu ne veux donc pas, même sur le seuil de ta patrie, renoncer aux paroles trompeuses qui, dès le berceau, t'ont été si chères ? Envers moi, au moins, ne te comporte pas ainsi ; car s'il est vrai que tu te fais remarquer entre tous les hommes par ta « sagesse » et ton « éloquence », je peux me targuer de pareil fait chez les dieux. »

Et Ulysse n'est pas un être exceptionnel dans la Grèce antique. Son âme incarne l'âme nationale. Ceux qui ne lui ressemblent pas, tel Achille le véridique, sont regardés comme des hommes exceptionnels, plus rares que les dieux mêmes.

Agamemnon, appelant sa fille pour l'immoler sur l'autel d'Arthémise et lui disant qu'il la conduit à une cérémonie où elle ne trouvera qu'allégresse, est un personnage qui, dans tout autre littérature, semblerait odieux. Dans la littérature hellénique, il n'est qu'un roi pareil à tous les autres, un roi qui sait mentir et se complaît à tromper, qui lutte quand il croit pouvoir être vainqueur, et qui devient un humble suppliant lorsqu'il se voit perdu. Au moment le plus tragique d'*Iphigénie*, Clytemnestre lui dit :

« Je veux te rappeler quelque chose de ton histoire, oh, perfide Agamemnon ! Je veux que tu n'oublies pas que tu m'enlevas, d'insolente façon, des bras de mon premier époux, et que mes frères Castor et Pollux, brillants dresseurs de chevaux, te déclarèrent la guerre pour cet acte; je veux que tu te souviennes que, craignant de succomber, tu imploras la clémence de mon père, qui te pardonna ! »

Les rois grecs, cependant, confient à un tel chef le commandement suprême des troupes qui doivent détruire les murs de Troie. Son caractère même, hardi, trompeur et souple, leur semble une recommandation. Avec cet homme, on n'a pas à craindre de conflit pour des questions de morale. C'est un frère d'Ulysse, qui n'a pas le joyeux cynisme du héros de l'*Odyssée*, et qui ne sait point dire, sans s'efforcer, au loyal Néoptolème : « Que les scrupules ne t'arrêtent pas; décide-toi, et après la victoire tu

redeviendras le plus véridique des hommes. » Non. Agamemnon ne trouve point de pareilles phrases. Aussi, malgré qu'il soit le roi des rois, le peuple lui préfère-t-il son vassal, le roi d'Ithaque. A ses qualités, ou, pour mieux dire, à son caractère, Ulysse doit être l'idéal des Grecs. N'est-il pas le Verbe de l'éloquence, de la fanfaronnerie, de la subtilité, de la vanité ? « Autrefois, dit-il, j'avais la langue paresseuse et le bras prompt ; mais à présent, instruit par l'expérience, je vois que c'est la langue qui domine le monde, et non pas le bras. » Ne croirait-on pas entendre un éloquent député de la nouvelle Athènes expliquant à un général turc les énigmes de la vie politique moderne ?

Pour moi, je ne vois d'autre différence entre les discours des héros d'antan et les conférences des personnages d'aujourd'hui que celle du lieu où ils sont prononcés. N'ayant ni nobles portiques ni amènes Académies, les rhéteurs et les sophistes de nos jours se réunissent au Café. Je les ai vus, attendant leurs amis, tirer de la poche un tome relié en parchemin, ou un simple cahier, et lire gravement au milieu du hourvari. Que dis-je, je les ai vus ! Je les ai entendus aussi. Je les ai entendus souvent profiter de la moindre occasion pour exposer en dialogues platoniciens leurs idées sur le monde moderne et sur le monde antique. La nuit passée, dans une réunion qui paraissait très peu littéraire, il a suffi que quelqu'un parlât du chœur

tragique que Gabriel d'Annunzio tente de rénover, pour que toute la société se mît à discuter sur ce sujet, avec ardeur.

L'un disait :

— Gabriel d'Annunzio comprendra-t-il ce qu'est le chœur tragique ?

— Évidemment ! — répondait un autre. — Un artiste consciencieux ne parle jamais de ce qu'il ne comprend pas.

— Eh !... Qui dit cela ? L'exemple de Maurice Barrès qui est, sans doute, un artiste, et un artiste consciencieux, date d'hier. Voyez ce que ce grand Français dit du chœur antique dans son chapitre des *Environs de Sparte*. Suivant lui, les chorèutes n'étaient que le public spectateur, le peuple qui commente l'action, en un mot.

— D'autres, non pas étrangers, mais Athéniens, partagent cette opinion. Ne seraient-ils pas dans le vrai ?

— Erreur profonde ! A voir seulement dans *Prométhée*, l'action du chœur des océanides, on comprend que cette idée est absurde. Là, en effet, les chorèutes ne se contentent pas d'exprimer leurs émotions en lyriques accents. Quand ils croient devoir intervenir dans l'action même, ils forment le projet de délivrer le héros malheureux des chaînes olympiennes et des serres du vautour.

— Barrès ne dit rien de concret. Dans ses pages, pleines de vague poésie, il est loisible

de puiser des arguments pour tous les goûts.

— Vague poésie !.... Écoutez donc ses paroles puisque vous les avez oubliées : « Le chœur grec nous entourait, et je compris combien est réel ce personnage du théâtre antique. Ces êtres ennuyeux approuvaient ce que l'un d'entre eux me disait. » Ainsi parle le barbare irrévérent et charmant.

— En tout cas, pourquoi présumer que Gabriel d'Annunzio, lui aussi, identifie le chœur antique avec le peuple, avec le public ?

— Parce que lui aussi a prononcé le mot fatal. La « tourbe, » a-t-il dit, la tourbe, c'est la foule. De son chœur donc, nous ne pouvons rien espérer de vraiment hellénique.

*
* *

Et ainsi, des heures entières durant, ces messieurs qui s'étaient réunis pour prendre une tasse de thé, parlèrent du chœur antique, comme ils auraient parlé de tout autre sujet de ceux qui se prêtent à des manières compliquées d'examen. Car à Athènes il s'agit moins de découvrir la vérité que de la poursuivre sans espoir, car, quand il s'agit de rhétorique, la Grèce de Costis Palamas est identique à celle d'Alcibiade. Aucune vérité n'y trouve une foi unanime ; aucun principe n'offre une importance dogmatique. Les idées ne sont que motifs à longues discussions à l'ombre des arbres ou dans la blancheur marmoréenne des places

publiques. La chose la plus évidente trouve ses détracteurs; la plus absurde, ses partisans. Mais ce qui enthousiasme par-dessus tout, c'est ce qui, comme la question de l'essence même du chœur antique, ne peut satisfaire que de vaniteuses prétentions de docte éloquence.

*
* *

A présent même, dans ce café bruyant où je me complais à voir défiler la foule athénienne, un jeune homme aux yeux noirs, qui semble n'avoir pas seulement remarqué la présence des quelques jolies femmes qui nous entourent, vient d'ouvrir un tout petit tome sur le marbre du guéridon. C'est sûrement un éloquent livre, qui contient la défense de quelque extraordinaire paradoxe. Le vague sourire qui erre sur les lèvres du lecteur révèle sa satisfaction. Mais voici qu'arrivent ses amis. Poignées de mains. Puis, sans attendre qu'ils se soient encore assis, mon voisin commence à parler. Et, malgré moi, quelques lignes de Platon accourent à ma mémoire: « Phèdre finit par emporter le livre, et commença à le lire dès le matin. Le soir, fatigué, il sortit en promenade et il savait déjà son discours par cœur. Alors, comme il trouva un homme, il le lui répéta entier. » Il est probable que si j'entendais ce que dit ce jeune platonicien, l'élégance de sa parole me charmerait comme charmait les contemporains de Protago-

ras l'insinueuse et perfide éloquence d'Apollodore, de Phèdre et d'Agathon.

* * *

— Éloquence !... Subtilité !... Élégance !... — s'écrie mon ami, l'Athénien éduqué à Londres. Tout cela est fort bien.... Mais j'estime que quelques qualités plus solides et moins brillantes seraient préférables pour l'avenir de notre race et de notre patrie. Pour le moment, quand nous produisons un homme de véritable génie, nous tombons toujours dans l'*ulyssisme*. Les fils d'Ulysse, toujours les fils d'Ulysse, imposteurs, intrigants, bavards !... Et savez-vous quel est l'Ulysse d'aujourd'hui ?... Le personnage principal d'un roman de Binet-Valmer : *les Métèques... Les Métèques*, voilà notre *Odyssée* !...

Les Grecs, en général, considéreront ces paroles comme un paradoxe absurde. Et pourtant, il y a quelque chose en elles qui pourrait bien être une vérité profonde. Le héros du roman francais cité par mon ami est un Hellène qui a toutes les qualités et tous les défauts des fils d'Ulysse. Il est habile, patient, subtil, actif, ambitieux, hardi, insinuant. Celui qui l'écoute n'arrive pas à se défendre contre son éloquence. De ce qui n'est que vil négoce et prose positive, il sait faire poésie et idéal. Plutôt qu'un banquier de génie, il est un argonaute de la nouvelle chimère. Dans son imagination, toute affaire s'agrandit, tout chiffre s'augmente,

tout rêve devient réalité. Quelques navires marchands achetés à Marseille pour le compte d'une société, lui semblent de suffisants éléments pour transformer le monde. « Nous allons assister à une renaissance des contrées qui, dans l'antiquité, furent les plus riches du monde, » dit-il. Et si par son éloquence il trompe les autres, par son patriotisme il se trompe lui-même. Dans son orgueil de Grec habitué à entendre des récits extraordinaires, il a une foi inébranlable en l'avenir de sa race. Vivant à Paris parmi des banquiers cosmopolites, il se sent supérieur à tous ceux qui l'entourent. Les scrupules des hommes du Nord lui semblent des signes d'infériorité, des marques de faiblesse. « Aidez-moi — s'écrie-t-il, en s'adressant à ses amis — aidez-moi, et nous transformerons l'univers ! » Pour obtenir ce qu'il désire, aucun scrupule moral ne lui est un obstacle. L'argent des autres lui paraît fait pour qu'il le dépense à son gré. Et quand un jour, soudain, il se trouve ruiné, il n'a pas d'autre idée que d'exprimer, en des discours exquis, son mépris pour les exigences de la vie. « Moi — dit-il — je n'ai jamais pensé à l'argent que pour le jeter par la fenêtre ; mais, à présent, l'argent se venge... Si je possédais tout ce que j'ai dilapidé, je serais cent fois millionnaire, et le monde admirerait mon energie. A vingt ans, j'étais pauvre. Je suis le fils de mes œuvres... Une seule pensée m'attriste :

mes enfants... C'est vous autres.... Pour ma part, je ne pourrai jamais changer. Si je triomphe, je m'occuperai de vous assurer une fortune. » Même dans le malheur, cet homme conserve un espoir. Sa volonté est magnifique. Cependant que les personnes qui l'entourent pleurent, affligées, lui, toujours serein, sourit, parle, combine, intrigue. Ses inventions sont inépuisables. S'il faut mentir, il ment ; s'il faut revenir en arrière, il recule ; s'il faut s'incliner, il s'incline, et il fait toutes les concessions nécessaires. Mais gardez-vous de confondre la souplesse de cet orgueilleux aventurier avec l'humilité des Juifs ou avec la bassesse des Arméniens. Dans son caractère vibre toujours une arrogance discrète. Quand il lutte, il n'hésite pas à exposer sa vie. La hardiesse et la prudence, en lui, vont de pair. Car s'il existe un être fait de contrastes, c'est bien le fils d'Ulysse, le Grec de pure race qui sait mêler dans son âme tous les nobles sentiments et toutes les tares. Georges Avrinos, maître de Paris, Georges Avrinos, millionnaire, Georges Avrinos, grand orateur, ne regrette, dans sa ruine, ni le pouvoir évanoui, ni le prestige matériel compromis. Le jour terrible où le monde apprend qu'il a perdu sa fortune, il assiste à un banquet ; il plaisante, il rit, il parle... Et, pourtant, sa fille vient de se suicider... Et, pourtant, son fils vient de découvrir que sa femme le trompe... Et, pourtant, sa maîtresse vient de lui dire un adieu

définitif et dédaigneux... La ruine est complète. Qu'importe ! Ses lèvres ne cessent de sourire. Avec une admirable patience, il échafaude déjà de nouveaux plans, il prépare des entreprises nouvelles. « J'ai encore vingt années à vivre — pense-t-il — et il faut que ce soient vingt années de vie intense. » Puis, jetant un regard en arrière, il sonde l'immensité de ses fautes et se propose de n'y plus retomber à l'avenir. « Avant tout — murmure-t-il — pas de violences. » Les violences, en effet, les précipitations, les hâtes inutiles, les vaines impatiences, voilà d'après lui les grands écueils. Et, lorsqu'il raisonne ainsi, Georges Avrinos fait penser à son divin ancêtre qui savait reconnaître ses erreurs et qui recommandait de placer sa confiance en la parole, c'est-à-dire en l'habileté, plutôt qu'en l'action.

VII

LES FEMMES D'ATHÈNES

Ah ! les femmes d'Athènes, et leurs grâces, et leurs sourires, et leurs ondulations, et leurs coquetteries !

J'ai eu à peine le temps de les voir passer, gazouillantes et rythmiques ; j'ai à peine pu respirer le suave parfum de violettes que leurs chevelures brunes exhalent, et poursuivre les étincelles qui s'allument, s'éteignent, fuient et se rallument dans leurs noires pupilles ; j'ai à peine, effleuré de mes lèvres respectueuses leurs mains nues. Qu'importe ! Ces quelques jours suffisent à me donner l'illusion de les connaître intimement.

— Si demain, où que ce soit, une Athénienne passe à mon côté et me sourit, je la reconnaitrai entre mille femmes — dis-je à Maurice.

— Surtout si c'est Antigone ! — me répond mon compagnon.

Antigone est une de nos amies, farouche et

adorable, avec un corps de figurine de Tanagra et un visage d'idéale espièglerie. Son profil n'a rien de classique. Entre le front et la naissance du nez, un espace vide s'étend. En sa bouche, petite et charnue, aucune gravité. Et elle est si brune, si brune ! Un maître d'esthétique, attaché aux canons anciens, ne trouverait de grec en elle que le nom. Mais, moi, j'ai découvert dans le Musée National, entre deux salles aux Vénus impassibles, un petit salon où apparaissent, immobiles en leurs attitudes éternelles, quelques figures qui ressemblent à notre amie, par leurs spiritualités expressives, par leurs regards énigmatiques, par leurs sveltesses flexibles et surtout par leurs sourires.

Le type grec que nous connaissons tous, le type des visages de Praxitèle, le type du cinquième siècle et des médailles d'Alexandre, ne fut, en réalité, que la mode d'un moment, ce que fut, plus tard, en Italie, le type des madones de Raphael. Mais auparavant, un art moins impeccable et plus varié, représente la grâce à tous ses instants, ingénus ou pervers. Les peintres primitifs qu'on ignorait il y a cent ans, ont élargi le champ des connaissances esthétiques toscanes. En Grèce, quand les archaïques sculptures de Délos et des autres îles seront arrivées à la popularité, on verra peut-être que la beauté antique ne fut pas toujours d'une académique pureté.

Lorsque je me promène à travers les Musées

et que je m'arrête devant les stèles funéraires antérieures à Phidias, plus d'une figure me fait penser à la belle Antigone. Et où, en vérité non seulement je pense à elle, mais je la salue à chaque pas, en reconnaissant ses grâces, ses sveltesses, ses élégances, c'est aux vitrines, dans lesquelles s'entassent les statuettes de terre cuite. — Toute la morbidesse moderne, en effet, se retrouve chez ces poupées délicieuses qui, si fragiles, ont pourtant plus duré que les Vénus de bronze et les lourdes Dianes de marbre, — toute la morbidesse moderne et jusqu'aux modes de nos jours.

*
* *

— J'ai acheté ce costume à Paris me disait, hier, Antigone en tapotant les trois volants de sa jupe.

Et je pensais que ces mêmes volants, ce même corsage étroit, aux plis verticaux, ces mêmes manches courtes et ouvertes, je les avais vus, la veille, sur une dame de terre cuite, ayant l'âge respectable de deux mille trois cents ans.

Et ce n'est point seulement le costume parisien de ma belle amie que j'ai retrouvé dans la poupée de terre qui accompagnait le rêve éternel de quelque noble dame d'Éphèse ou de Locride. La coiffure, aussi, me semble pareille, avec son ruban de soie qui passe entre les boucles et se termine en un nœud discret. C'est

une coiffure de théâtre, probablement. Quant au teint du visage, je n'ose pas dire qu'il soit, aussi, pareil. Antigone, qui ressemble en cela à ses contemporaines, ne veut pas avouer que ne sont point naturelles toutes les roses de ses joues, toutes les neiges de son front.

— Ici, murmure-t-elle, en caressant ses beaux bras, nous ignorons les artifices dont on use tant à Paris.

Ah ! mensonge universel : sous quels ciels ne t'ai-je pas entendu ?... En Orient même, où la femme ressemble à une icône émaillée, aucune dame ne veut avouer sa coquetterie. Mais que dis-je en Orient ! En Extrême-Orient dans le Japon délicieux et païen, où les geishas se dorent les lèvres, s'ornent les ongles et s'émaillent les seins ; dans le Japon du Yoshiwara et du Simawara, les jeunes filles se déclarent fraîches et sans artifices, comme des fleurs sylvestres. Toutes sont les mêmes. Oui, toutes... Toutes, partout, jurent que tout est naturel. Seulement, aucune ne sait mentir, et la belle Athénienne moins que toute autre.

* * *

Dans son docte livre sur la Grèce, Gaston Deschamps raconte que tout diplomate étranger arrivant célibataire à la Cour du Roi Georges, s'éprend de quelque belle fille du pays, et finit par l'épouser. « Mais, ajoute-t-il, les mauvaises

langues prétendent que ces mariages de vanité ne sont pas bien solides. Les jolis oiseaux helléniques, une fois hors de chez eux, veulent s'échapper de la cage de leur vie bourgeoise, qui répugne à leurs fantaisies. »

Voilà ce que disent, selon le voyageur français, les mauvaises langues. Et moi, je les juge bonnes, justes, dithyrambiques et doctes, ces langues !... Car, en vérité, quel plus grand éloge pourrait-on faire d'une femme ?

Avant le luxe, la considération, l'admiration, la Grecque ne songe qu'à recouvrer sa liberté pour vivre au grè de son âme chimérique. Filles d'Hélène, combien précieusement vous conservez le trésor de vos caprices !

Les ambassadeurs qui, comme Ménélas, peuvent dire : « parmi les hommes quelques-uns nous égalent en richesse, mais aucun ne nous dépasse en prestige », possèdent tout, en effet, jusqu'aux secrets des dieux, jusqu'à la paix des hommes. La seule chose qu'ils ne possèdent pas, c'est le cœur de leurs compagnes, de leurs Athéniennes aux yeux noirs, qui rêvent follement.

Que, par contre, un bel aventurier s'approche d'elles, fût-il, comme Ulysse, vêtu de branches vertes, et les douces filles d'Alcinoë sentiront, en le voyant, leur âme s'incendier d'un indomptable amour.

Les plus douces dévotes ne prétendent-elles pas que pour ces beaux officiers qui traversent

la Place de la Constitution, les épouses des banquiers cosmopolites oublient souvent leurs devoirs ?

* * *

Sur ce point, l'Athénienne aux yeux noirs, au sourire de carmin, peut dire qu'elle n'a pas d'artifices, ou que si elle en a, elle ne sait pas les dissimuler longtemps. Ceux qui l'appellent la Parisienne d'Orient, ne se trompent point. De la Parisienne elle possède, en effet, l'élégance, la légèreté, la grâce, la spiritualité, l'amour de l'indépendance. Jusqu'en les moindres détails, quelque chose la fait paraître toujours originale. Et si elle n'a ni l'ardente beauté des Albanaises, ni la langueur voluptueuse des Smyrniotes, elle est, par contre, plus que toutes les autres femmes du Levant, insinuante et captivante.

Dans l'antiquité, selon l'histoire, ses aïeules ne furent pas, non plus, d'une absolue perfection. Quand on parlait d'une beauté impeccable au temps d'Alcibiade, tout le monde savait qu'il s'agissait d'une étrangère. Aspasie, elle-même, naquit loin de l'Attique. Mais l'Athénienne d'alors était la plus agréable, la plus fine, la plus séduisante femme du monde hellénique.

Aujourd'hui, semblable fait se reproduit. Habillée à Paris, comme Antigone, ou rue d'Hermès, comme la plupart des amies de cette dernière, elle a toujours « un petit air » qu'on ne

trouve pas ailleurs en Orient, et qui en Occident est fort rare. Que dis-je ! En France même, qui est pourtant le pays classique de la toilette féminine, je ne trouve guère que la femme de Paris à comparer à la femme d'Athènes.

Dans les villes de province — Marseille, Nancy, Bordeaux, Lyon — quelque chose choque, dans l'habillage élégant des dames. Cela s'appelle « provincialisme » et cela pourrait tout aussi bien s'appeler « étrangérisme », depuis que les dames et les demoiselles du monde entier ont adopté les modèles de la rue de la Paix. Mais ce provincialisme, ici, s'évanouit. Chaque fois que nous croisons un groupe de jeunes filles dans la rue, je demande à Maurice :

— Ne dirait-on pas des Parisiennes ?

— Et ce sont, sans doute, des Parisiennes en voyage, répond mon ami.

Et nous nous approchons pour écouter si elles parlent français, et nous entendons de leurs lèvres adorables la grave langue d'Antigone.

*
* *

« Oh ! jolies filles de la voluptueuse Hélène — murmure parfois mon ami — tout de vous est délicieux, jusqu'à vos défauts ! On vous dit capricieuses, et j'adore vos caprices, car ils ne peuvent qu'être amoureusement pervers. On vous dit ardentes, et encore que cet adjectif indique toujours des violences de caractère contraires à l'harmonie, je devine, à la langueur

de vos regards, que le feu qui consume vos âmes, n'est pas une flamme d'incendie, mais une braise parfumée de cassolette ancienne. On vous dit coquettes comme des Parisiennes, et je raffole de tout ce qui est parisien et coquet. Mais, hélas ! quand vos maris vous présentent, quand vos frères vous nomment, quand vos mères vous appellent, quelque chose de péniblement ridicule souille vos grâces. Vous vous appelez toutes Aspasie, Chryséis, Pénélope, Artémise. Oh ! Aspasie en costume tailleur ! oh ! Pénélope en chapeau de Miss Helyett ! oh ! Cybèle en charrette anglaise !... Combien mieux siéraient des noms moins antiques et moins pédants ! Quand je vous entends nommer, je ne puis ne point songer à ces bons nègres de la Martinique qui, lorsqu'ils baptisent un enfant, le mettent sous le vocable de Charlemagne ou de Thémistocle.

*
* *

Mon ami, comme tous les poètes, exagère. La question de noms est purement locale. Les Français se moquent des Espagnols parce qu'ils appellent leurs femmes : Douleurs, Mercis, ou Conceptions... La traduction produit des effets plutôt comiques.

Ainsi donc, on ne doit exiger d'un nom de femme que d'être agréable et de se prêter aux amoureuses litanies. Pour ma part, je prendrais facilement l'habitude d'accoler à ceux de mes

belles amies d'Athènes les plus doux adjectifs de Méléagre et les plus nobles épithètes d'Homère. Car crois-tu, oh, Maurice ! qu'il vaudrait mieux que notre divine amie s'appelât Charlotte, comme une Allemande, ou Catherine, comme une Anglaise ? Je préfère, quant à moi, qu'elle s'appelle Antigone : cela me permet de la comparer, malgré son costume tailleur et son chapeau de feutre, à ses sœurs nues des musées, et de lui adresser mentalement les plus attiques galanteries...

* * *

Pour être franc avec moi-même, il me faut m'avouer qu'il ne serait point besoin d'ajouter aucune galanterie au nom de mon amie si elle se prêtait à écouter mes lyriques transports. « Antigone ! — pourrai-je lui dire — Antigone ! Antigone ! » Et ce seul nom, que d'autres trouvent ridicule en elle, suffirait à la dépouiller de sa toilette quelque peu frivole, pour l'habiller de la sombre tunique qui, à de certains moments, convient à sa beauté expressive, à ses yeux de feu, à ses lèvres frémissantes. Antigone ! Antigone ! Comme ce nom complète bien ton caractère, ta beauté, ton expression ! Je me figure même parfois qu'il fait partie de ton être comme ta chevelure d'ombre et tes cils de soie. Grâce à ces quatre syllabes, nous savons que sous les fleurs de ton corsage quelque chose palpite qui peut, un jour, te faire pousser des cris de pan-

thère blessée ! Sans vouloir te comparer à ta sœur, la tragique gardienne de cadavres, je vois parfois en toi une héroïne qui attend sans trembler le jour d'entrer en scène. En quelle femme n'y a-t-il pas une tragédienne qui sommeille ? Mon désir est qu'en toi la tragédienne ne s'éveille jamais, et que jamais les larmes n'effacent le fard délicieux de tes joues. Oh ! quand je vois tes mains si délicates, si douces, si caressantes, et quand je me figure qu'elles peuvent, une nuit terrible, se tordre en de délirants spasmes de douleur, quelque chose s'angoisse dans mon âme ! Je fais des vœux, Antigone, pour que tu ne souffres jamais. Mais si le moment sinistre doit arriver, je suis sûr que le spectacle de ta douleur, pour être moderne, ne perdra rien de son intensité magnifique. Comme ta sœur d'il y a cent siècles, tu saurais gémir férocement et divinement. Des yeux comme les tiens ne trompent pas. Et puis, il y a ton nom, Antigone !

*
* *

Mon ami Maurice sourit. Il est une de ses lectures qui l'empêche de s'enthousiasmer franchement quand il parle des Athéniennes. C'est celle du livre d'Edmont About. « Les Athéniennes — dit l'injuste voyageur — n'ont pas la physionomie spirituelle des Françaises, ni la beauté opulente des Romaines, ni la pâle delicatesse des Turques. Dans la ville, on ne voit que laideurs camuses, aux pieds énormes et aux

tailles difformes. » — Cette phrase date du mois de février 1852. Et s'il y eut en elle quelque justice, il faut avouer que dans le demi-siècle écoulé depuis qu'About l'écrivit, les déesses protectrices de l'Attique ont opéré un admirable miracle... Car les déformateurs professionnels eux-mêmes ne pourraient pas aujoud'hui, en portraicturant la femme d'Athènes, nous présenter des images sans élégance et sans gentillesse. Il suffit de voir passer ces groupes gazouillants de jeunes filles qui montent sans hâte vers la Place de la Constitution pour les admirer. Pour ma part, je les admire sans réserve. Leurs yeux me font penser à Séville, et leurs corps, à Paris. Elles sont sveltes et coquettes. Elles savent marcher rythmiquement et sourire d'une façon discrète. Elles savent s'habiller. Et, bien que cela ne se lise point sur leurs visages, quoique ne le proclament pas leurs lèvres, il est certain qu'elles savent aussi aimer...

VIII

LE PAGANISME ÉTERNEL

Dans la rue d'Éole, à mi-chemin entre la moderne place Louis et l'ancien Temple des Vents : on trouve une très petite boutique, flanquée de deux grands magasins. A la voir de loin — tellement l'intérieur en est lumineux — on dirait que tous ses objets brûlent. Mais comme il n'y a ni fumée, ni badauds, ni pompiers, on est forcé de conclure qu'il n'y a pas d'incendie non plus.

— C'est l'établissement d'un marchand de cierges — me dit Maurice quand nous arrivons en face de la flamboyante vitrine.

Et, en effet, on dirait une boutique de marchand de cierges pareille à toutes les boutiques de marchands de cierges qui l'entourent dans ce quartier d'images saintes et d'ex-votos de cire. Mais de celle-là, le patron est devenu fou subitement, car tous les cierges brûlent ! Dans les vitrines du fond, sur le comptoir, par terre, à la

porte même, les grappes de lumière clignotent. Lumières de toutes les nuances et de toutes les intensités : lumières riches qui resplendissent, hautaines, couronnant de véritables colonnes blanches, et minuscules lumières qui sont de simples points de feu agonisant au sommet de longues allumettes. Lumières bleuâtres qui se tordent, et livides lumières qui s'étirent comme les larmes d'argent des draperies de deuil. Lumières qui rient, groupées en des bouquets fraternels, et se confient les secrets de leurs âmes ironiques. Lumières pleines d'indifférence, lumières indignes de la cire vierge, blanches lumières qui pourraient tout aussi bien brûler au faîte d'une bougie bourgeoise et laïque. Et, aussi, des lumières graves, ferventes, palpitantes : lumières d'amour qui portent une auréole d'or autour de leur cœur de saphir. Et, encore, des lumières coquettes faites exprès, semble-t-il, pour les autels des jolies saintes italiennes, des sainte Cécile langoureusement belles et qui se meurent d'amour dans leur cadre d'argent. Puis des lumières infernales qui pétillent, des lumières rebelles qui souffrent, des lumières aux tons crus, des lumières qui doivent exhaler une forte odeur de soufre. Et, enfin, des lumières humbles, des lumières quasi éteintes, des lumières qui veulent prier sans être vues, pauvres et attendrissantes lumières qui demandent du pain, de la santé, de la chaleur.

Maurice, qui s'est approché de la porte, me dit :

— C'est une chapelle orthodoxe, comme nous en avons vu par les rues de Saint-Pétersbourg.

*
* *

Eh, oui ! c'est une chapelle, une chapelle miraculeuse, mais non point pareille à celles de là-bas. Combien différente même ! Dans ce pays, par lequel tous les dieux sont passés, l'orthodoxie n'a point l'épouvantable férocité de la foi russe. Les saints d'ici n'effraient, n'humilient, ne menacent... Devant leurs autels, les fidèles ne frappent pas les dalles avec leur front et les enfants ne tremblent pas. Avec les mêmes noms et les mêmes visages que leurs frères slaves, les habitants du ciel grec ont d'autres âmes. S'ils n'arrivent à consoler, du moins ne menacent-ils pas. Le peuple leur parle en sa langue avec une familiale simplicité, comme les soldats d'Aristophane s'adressaient aux dieux de l'Olympe antique. Un grand paganisme règne encore dans la religiosité athénienne. Les divinités peuvent avoir changé de costume et d'origine. Elles peuvent s'appeler d'un autre nom. Elles peuvent, en principe, appartenir à une religion monothéiste. Mais, au fond, elles sont, comme autrefois, un groupe de dieux qui se répartissent le pouvoir surnaturel. Dieu le Père, à la barbe fluviale, le Dieu qui devait être unique, n'est, réellement, que le

plus grand des dieux, le Zeus nouveau. Sa grandeur même le rend distant. Comment lui demander, à lui qui a tant de préoccupations divines, une misérable aide humaine ? Ici, pas plus qu'en aucun pays chrétien, les prières ne s'adressent au Tout-Puissant. Aujourd'hui, comme hier, chaque métier a sa divinité distincte. Le beau saint Sébastien tout nu, adoré des artistes, qu'est-il sinon un Hermès ? Priape revit en saint Guy. La Junon guérisseuse des maux d'enfantement, c'est sainte Marguerite. Les muses ont passé leur lyre à sainte Cécile. Saint Éloi est forgeron comme Vulcain, et protège les forges. Si les anciens temples, ici, étaient encore debout, les nouveaux prêtres n'auraient besoin que d'en changer les noms pour les faire servir au même culte auquel ils étaient destinés. A Rome, le temple de Minerve devint Sainte-Marie de l'Aventin; celui d'Apollon Capitolin, Sainte-Marie du Capitole ; celui de Vesta, Notre-Dame-du-Soleil, celui de Romulus et Rémus, Saint-Côme et Saint-Damien. Mais à Athènes, où il en reste peu, ce ne sont pas les édifices qu'on a débaptisés : ce sont les dieux, les demi-dieux, les héros.

*
* *

Au nom de la mystérieuse unité des mythes éternels, un grand poète grec, l'illustre Jean Moréas dit : « J'ai allumé dans la chapelle de Saint-Georges un fin cierge ouvragé. Après

tout, ce saint chevalier, c'est tout simplement mon Castor qui domptait des chevaux. » Et puis il nous avoue que lorsque les femmes de Corinthe parent de fleurs sainte Hélène, mère du grand Constantin, elles ne peuvent point ne pas penser à Hélène, fille de Léda. Mais il n'est pas même besoin d'être Grec pour s'en apercevoir. Écoutez un voyageur français : « Plus d'un mythe païen — dit-il — est devenu légende chrétienne. Les campagnards racontent que, pendant la nuit, les néréides dansent au bord des fontaines, désireuses d'entraîner les hommes dans leur fatal tourbillon. Certaines cavernes sont réputées servir d'antres aux dragons monstrueux. Les marins appellent le vent *maître Borée*, et prient Jupiter-Dieu. L'analogie du nom a sacré saint Denis patron des vignes, autrefois protégées par Dionysos. Les enfants peureux ne redoutent pas l'ogre, mais les Lamies, les Lamies *dévoratrices d'enfants*, suivant la phrase de Théocrite qui les décrit dans les *Syracusaines*. Caron, l'Hadès et les Parques font partie des croyances populaires actuelles. Les bergers de l'Arcadie ne passent jamais près de l'Estige sans se signer. Le hibou, enfin, le hibou qui partout ailleurs est un oiseau de mauvais augure, paraît ici un oiseau sacré par cela seul qu'il est l'oiseau de Pallas. » En effet, le paganisme ne disparaîtra jamais de cette race, de même que le polytheisme ne disparaîtra jamais du monde.

⁂

Les louanges qui montent vers les Saints actuels, semblent copiées des hymnes antiques. Dans l'*Anthologie*, on trouve une série d'épigrammes dédiées aux divinités orthodoxes et qui pourraient tout aussi bien servir pour les dieux païens. Au Christ lui-même, qui est comme un Apollon fils de Jupiter, les poètes, avec la plus gentille inspiration, s'adressent en ces termes : « Oh ! toi qui parcours dans un char les sept zones des Cieux ! »... « Oh ! toi, souverain des Cieux, qui existes de toute éternité ! »... « Oh ! enfant-vieillard, qui as le même âge que ton père ! »... « Oh ! roi des airs, de la terre et des eaux ! » Et pour obtenir la protection de ce nouveau Dieu, ils lui font les mêmes offrandes qu'aux dieux antérieurs. « Entre tes mains — dit une épigramme — entre tes mains, moi, Sophie, ta servante, je dépose ces dons, oh, Christ ! Accepte ce que je t'offre, et, en retour, accorde à mon empereur, à Justin, victoire sur victoire contre les maladies et contre les barbares. » D'autres épigrammes indiquent aux Saints les limites de leurs pouvoirs. Basile a reçu comme vertus « la virginité et la sagesse ». Saint Denis est celui qui, ayant découvert « le sens mystérieux des types symboliques, allume le phare divin des oracles. » Polycarpe et Nicolas sont les patrons de la charité, « aussi ont-ils les mains ou-

vertes ». Saint Côme et saint Damien, les poètes les appellent : « les divins anargyres », car ils sont les seuls qui ne font point payer leurs guérisons. Mais rien de curieux comme la suivante épigramme : « Célébrons le livre du pieux Patrice qui a réalisé une grande œuvre en composant avec les poèmes d'Homère une hymne glorieuse de vers brillants en l'honneur du Christ, le Dieu invincible ». Est-il rien de plus expressif, de plus innocent ? Les poèmes homériques, pour devenir en leur partie religieuse des poèmes chrétiens, n'avaient besoin que d'un docte scoliaste qui remplaçât les noms des dieux par des noms de saints. Cela indignerait sans doute les rigides catholiques d'Espagne et de France. Mais en Grèce, les croyants continuent d'être, inconsciemment, comme l'évêque Patrice.

*
* *

Et l'exemple du pieux prélat, que l'*Anthologie* célèbre, n'est pas unique. Une impératrice de Byzance, l'Athénienne Eudoxie, composa également, avec des hexamètres choisis dans les poèmes homériques, une naïve histoire de la vie de Jésus, histoire que les érudits considèrent comme la suite de l'œuvre de l'évêque-poète. Le chrétien et le païen se mêlaient de telle façon dans la Constantinople des premiers siècles, que les dieux anciens fraternisaient avec les dieux nouveaux. « Malgré son caractère

de capitale chrétienne — dit un historien — la grande Cité continuait d'être païenne. Dans ses Musées, enrichis par Constantin des dépouilles de l'antiquité, les divinités olympiques semblaient conserver leur prestige et leur gloire. A la cour, au milieu de la dévotion, les fêtes évoquaient le souvenir des traditions helléniques. » On en pourrait presque dire autant de la Grèce actuelle. Dans les musées d'Athènes, d'Olympie, de Corinthe, d'Épidaure, les dieux gardent leurs auréoles. Les campagnards pendent leurs ex-votos et leurs offrandes aux pierres qui furent, voici deux mille ans, consacrées au culte d'Apollon. Les fêtes — non pas celles de la cour, celles du peuple — sont des cérémonies païennes qui, si elles ne conservent point toute la somptuosité, toute la splendeur, toute la poésie des dionysiaques et des éleusinies, perpétuent du moins le bruyant enthousiasme des foules antiques. Même pour enterrer Jésus, la multitude chante, crie et rit. Dans la nuit du Vendredi-Saint, le peuple allume sur les places de grands foyers. Autour des flammes, les enfants sautent et dansent, en se tenant par la main. Partout éclatent les fusées, resplendissent les feux de Bengale. Dans les Temples, les enfants font des quêtes dont le produit sert à acheter de la poudre. Tout le monde a les doigts brûlés ; mais, loin de se plaindre, chacun se réjouit de sa douleur, car les brûlures de la Semaine Sainte sont des présages de félicité. Les

églises demeurent ouvertes la nuit. Les dévotes, attentives à ne point laisser s'éteindre leurs lampes, restent parfois pendant deux jours de suite au pied du maître-autel à chanter des hymnes où elles appellent le Christ : « douce image du printemps », ou « bel éphèbe blond ». Les paroles gentilles fleurissent sur les lèvres mystiques. Aux mères qui pleurent leurs enfants, il leur arrive de dire : « Un beau jeune homme meurt ! allumez les torches jaunes — allumez les lumières vertes — allumez-les pour illuminer le chemin qui descend jusqu'aux enfers. » Si ces enfers étaient l'antre effrayant où les âmes des damnés chrétiens se consument, certainement nul n'oserait même en parler au moment où un être chéri entreprend le voyage éternel. Mais en Grèce, les enfers continuent d'être une demeure d'âmes dans laquelle les ombres des héros, des poètes et des philosophes discourent mélancoliquement. La conception précise et sinistre de l'au-delà catholique n'a pas pénétré tout entière dans les clairs cerveaux helléniques. Il y a cinquante ans, Edmond About assista à un enterrement dans un cimetière d'Athènes [1]. La morte était une

1. Du *Mercure de France* sous la signature de M. Émile Magne : « En Europe, les Grecs seuls paraissent connaître l'art d'embellir leurs promenades funèbres. Ils y convient des musiciens qui exécutent d'attendrissantes romances. Et parmi les gamins brandissant des croix et des images, leurs popes en habits éclatants, leurs invités en vestes de couleur dispersent toute idée de deuil. Et le mort, étendu dans

femme assez avancée en âge. Ses fils déposèrent dans sa tombe quelques fleurs et une pomme. Cette simple offrande d'un fruit est un symbole où revit toute l'idée païenne de la mort avec son ingénu matérialisme. Dans la tombe, l'âme continue à avoir des appétits, des besoins. Malheur à qui néglige d'observer les rites ! Vindicatifs et tenaces, les esprits le harcèlent sans repos. Et le peuple, qui rit parfois des saints, comme ses ancêtres riaient des dieux, a pour les esprits un respect mêlé de crainte.

*
* *

Sous d'autres formes, en effet, presque toutes les superstitions du passé le plus lointain persistent encore. Dans une magnifique page qui sert de préface au *Livre des Mystères de Jamblique*, le poète Pierre Quillard nous parle des fontaines miraculeuses : « Ainsi, — dit-il — tôt ou tard les cultes ennemis se réconcilient dans le fétichisme universel dont ils affectent vainement de se détacher, à l'ori-

son cercueil ouvert, en ajustements de velours et de satin, le visage fardé et couronné de fleurs, paraît effectuer, environné de sollicitudes amicales, un doux et tranquille voyage. Souvent ce sont de jeunes et belles femmes, décolletées et parées de bijoux que laissent apercevoir les cercueils. On les dirait alors venues de ces pays légendaires qu'exaltent les lumières des féeries et allant, tout ensommeillées, vers quelque prince charmant dont l'amour les ressuscitera. »

gine ou à la fin de leur évolution historique. Ni les philosophes grecs ni les Pères de l'Église n'ont pu vaincre les humbles dieux immortels qui se révèlent libéralement aux âmes simples. Maintenant encore, dans tout l'Orient, des femmes pieuses s'en viennent vers les ayasmata, vers les fontaines sacrées ; un pappas y remplace les hiérodoules antiques, aussi ignorant du mystère, qui s'accomplit quotidiennement auprès de lui. Dans les caves sombres, à peine éclairées par des cierges qui crépitent et vacillent aux souffles humides exhalés des sources, elles descendent et se penchent sur les piscines ; elles y trempent leurs figures de douleur ou de joie, et les eaux glaciales collent à leurs tempes, en bandeaux graves, les boucles noires et les mèches blanches ; puis elles boivent, pareilles au divinateur de Kolophon, les ondes qui n'ont point cessé d'être prophétiques et conseillères de sagesse ; et elles s'éloignent, courageuses et réconfortées. Car elles n'ont point communié avec les fantômes caducs et imbéciles des dieux éphémères, mais affirmé, sans le savoir peut-être, la grande unité des choses et mêlé leur vie d'une heure à l'existence universelle. »

Mais ce sentiment ne suffit pas aux âmes éternellement païennes. Il leur faut encore qu'en dehors des éléments, les esprits mystérieux et les démons protecteurs interviennent aussi. Quand un palikare de pure race tombe malade, au lieu de mander le docteur, il a recours au devin.

La lecture d'un conte populaire quelconque suffit à renseigner sur ces pratiques. Le devin arrive mystérieusement au milieu de la nuit, examine le patient et l'oblige à faire des gestes hiératiques. Puis il lui adresse des paroles confuses, où il parle de la lune, des dieux néfastes, du sang des dragons. Quand ce que fait ou dit le bon devin n'arrive point à guérir le malade, la famille a recours à la noire sorcellerie. Dans la *Mort du palikare*, de Palamas, l'un des plus beaux et des plus populaires contes grecs, il se trouve une scène qui permet de se faire une idée exacte du mélange de superstition et de religiosité qui anime le cœur du peuple. La mère d'un malade que tous les médecins ont condamné, va chez la sorcière du lieu et l'emmène chez elle. En la voyant, le malade se figure que ses maux vont enfin cesser, que la santé va lui revenir soudain. La sorcière lui demande son soulier droit, le contemple une heure durant, l'emplit de poudres étranges et le place dans le lit. Ensuite elle va se coucher en recommandant bien au malade et à la mère de ne point prononcer un mot de toute la nuit, quelles que puissent être les choses inouïes et incroyables qu'ils verront ou entendront. Dans la pièce, un Christ et un saint Nicolas occupent les deux niches d'un autel byzantin devant lequel brûlent deux lampes d'argent. A minuit précis, un bruit immense emplit la cour de la maison. Sur le toit s'abat un déluge de pierres.

Des coups de sifflet stridents traversent l'espace. Le sol tremble, les vitres de la fenêtre se brisent, les portes s'ouvrent toutes seules. Le malade frisonne sans oser prononcer un mot, tandis que sa mère, couchée sur un matelas, au pied du lit, implore du regard saint Nicolas. Le lendemain, la sorcière reparaît, et ordonne une infusion d'herbes nocturnes. A la fin, elle se retire en n'invoquant rien moins que le saint nom de Dieu... Car ces sorcières, comme leurs rivaux les devins, sont personnes très orthodoxes, et vont à l'église, et visitent régulièrement le révérend Pappas. La magie et la foi ne sont pas ennemies. Le clergé hellénique déborde d'indulgence. En outre, toutes ces pratiques miraculeuses montrent que les divinités ne refusent point d'intervenir dans la quotidienne lutte pour l'existence. « Comme les idoles antiques — dit Gaston Deschamps — les idoles nouvelles font des miracles. Un jour, au Pirée, un pauvre ouvrier, Athanase Khantzis, s'étant querellé avec sa femme, qui lui demandait les drachmes nécessaires pour prendre passage sur un bateau de pèlerins qui partaient pour Tinos, et s'étant laissé aller, dans sa colère, à des paroles sacrilèges, fut immédiatement puni de son impiété : il pâlit, ses genoux tremblèrent, ses yeux se ternirent, il tomba sans connaissance et sans voix. » Mais de même qu'ils tuent, de même ils guérissent, les bons saints byzantins dont les âmes

sont aussi impulsives que celles des anciens dieux de l'Olympe.

* * *

Le culte d'Asclépios que la Grèce classique célébrait à Épidaure, se retrouve aujourd'hui, sous un autre nom, dans l'île de Tinos. L'Église de la Panaghie est un moderne Asclépiéion. Pendant la semaine de la panégyrie, les malades accourent à ce sanctuaire en cortèges interminables. Sur tous les points de l'empire hellénique, la foi en l'image de la toute-puissante Evanghelistria est aussi grande que pouvait l'être autrefois la confiance en Esculape. Ce que la science ne peut, ce que la sorcellerie n'obtient pas, la madone aux doux yeux l'accorde. Oh! la Madone de Tinos! De l'Asie Mineure, de la Roumélie encore esclave, d'Alexandrie la fidèle, ceux qui souffrent sans espoir vont vers elle en processions lamentables, en chantant des strophes dans lesquelles se mêlent ingénument les diminutifs de l'antiphonaire latin et les exclamations des hymnes grecques. Les groupes les plus hideux exposent au soleil d'Orient leurs misères physiques. La claire capitale de l'île que Poséidon délivra du pouvoir des serpents, s'emplit de vers. Ce sont, partout, plaies qui suppurent, blessures qui se gangrènent, pustules qui s'ouvrent, difformités qui se tordent. Une odeur de pourriture humaine monte vers le ciel voilé par les nuages d'encens. Et tous ces

êtres misérables, parmi lesquels il en est qui se peuvent à peine traîner, retrouvent, à l'ouverture des portes du temple, l'énergie nécessaire pour se disputer, avec une férocité d'affamés, l'espace miraculeux. Car le sanctuaire de la Panaghie, quoiqu'étant le plus vaste de Grèce, est encore trop étroit pour contenir les pèlerins innombrables qui, les jours saints, chaque année, veulent être guéris par la divine image. « Nous t'apportons de belles offrandes ! » crient les fidèles. « Fixe sur nous ton regard miséricordieux ! » gémissent ceux qui redoutent d'être oubliés. Mais quels que soient les efforts de la masse immense des souffrants, l'Evanghélistria ne consent à secourir que ceux qui lui paraissent dignes de pitié. Et le lendemain de la cérémonie, les favorisés se réunissent sur une place publique pour raconter en phrases d'illuminés le miracle qui les sauva. Le peuple, plein d'enthousiasme, crie : « Bénie soit la Madone ! » Et après une dernière action de grâces, les processions se remettent en route, abandonnant l'île bienheureuse, comme les pèlerins païens quittaient jadis la divine campagne d'Épidaure.

⁂

Mais il est plus que ceux qui souffrent, pour faire penser aux rituels gentils. Ceux qui aiment, ceux qui jouissent, ceux qui vivent en toute simplicité et en toute énergie, révèlent une âme antique, dès qu'ils s'approchent de l'église.

Immortels païens, les dieux de l'*Iliade* perdurent en les saints de la *Légende Dorée*. « Les idoles du polythéisme — dit un membre de l'École d'Athènes — avaient eu, en des temps fabuleux, des aventures obscures, de mystérieuses odyssées. De même, les icônes byzantines eurent, presque toutes, leur histoire individuelle ; des moines zélés s'appliquèrent à écrire leurs biographies. D'ordinaire, elles choisissaient elles-mêmes, comme des personnes vivantes, le lieu où elles voulaient être adorées ; la mythologie orthodoxe est toute fleurie de légendes gracieuses, où l'on voit les saintes images flotter sur la mer, et, après de lointains voyages à travers les îles dorées de l'Archipel, toucher à quelque rivage désert, où de pieux ermites recueillent la voyageuse, envoyée du ciel, et bâtissent une chapelle ou un monastère, pour perpétuer la mémoire d'un si miraculeux événement. » Parfois, point n'est seulement besoin de construire des églises nouvelles. L'image orthodoxe trouve un palais tout prêt dans le temple en ruines de quelque divinité païenne. Les temples, même peuplés de jeunes saints, conservent mystérieusement et discrètement l'esprit de leurs vieux maîtres.

*
* *

Et si vous demandez aux Athéniens cultivés comment le clergé orthodoxe peut tolérer une

telle perpétuation du paganisme, ils vous répondront sûrement :

— Par indifférence ! Les prêtres de notre époque et de notre pays, comme ceux du temps d'Alcibiade, ne sont que des ordonnateurs de pompes religieuses. L'extérieur, ce qui est liturgique et hiératique, ce qui comporte des processions, des hymnes, des cierges allumés, des légendes racontées, des habits brodés d'or, voilà ce qui les intéresse. Mais le mysticisme ne rentre pas dans leur domaine. De tous les peuples du monde, le nôtre est le moins mystique. La religion est ici un luxe pour quelques-uns, une tradition pour d'autres, une consolation pour beaucoup. Mais pour personne elle n'est une fièvre capable de faire perdre le sommeil. Observez notre Parlement : vous remarquerez que parmi les mille et un partis qui composent notre politique, il n'en est point qui se consacre à la défense religieuse. Notre clergé, d'autre part, n'influe en rien sur les élections. Durant les longs siècles de notre captivité, chaque prêtre était un gardien de nos reliques historiques. Si les dieux l'intéressaient, c'est qu'ils étaient des créations de notre génie. Les livres païens leur servaient à propager notre langue. Aujourd'hui, où nous vivons librement, nos pappas font partie de notre luxe : ils sont décoratifs avec leurs amples tuniques et leurs hauts bonnets. Ils sont souriants et tolérants. Force jeunes gens ambitieux ne se font moines

que pour tâcher de devenir évêques. Avant de se cloîtrer, ils étudient en France ou en Allemagne les sciences positives. Aussi, quand ils arrivent à l'épiscopat, aucun scrupule ne tourmente leur conscience, aucun doute ne leur enlève le sommeil. Suaves et habiles, ils considèrent la religion comme un beau mythe et l'enseignent au peuple comme une fable consolante. Comment, donc, condamneraient-ils le paganisme de leurs ouailles, puisqu'eux-mêmes sont païens ?...

Voilà ce que vous diront les Grecs subtils.

IX

L'ANTIQUITÉ VIVANTE

Il arrive parfois aux pèlerins de l'Attique, quand ils interrogent le passé, de ne prêter l'oreille qu'à la voix grave des livres. A chaque pas, le vieil Hérodote, le sec Thucydide, l'ingénu Pausanias et le bon Plutarque leur disent les fastes de ces pierres : « Il y eut ici un tribunal... ; là-bas, une Assemblée... ; plus loin mourut Socrate... ; à l'autre bout, Pallas fit naître un olivier... ; à côté de l'olivier, on distingue la trace du trident de Poséidon... ; tout près de là, le père de Thésée, en apercevant les voiles noires, se précipita dans le mortel abîme... ; hors de l'enceinte divine, Périclès se défendit contre le peuple. » Et, peu à peu, les fantômes se lèvent, graves, muets, enveloppés de leurs blanches chlamydes. Ils se lèvent comme le Commandeur de pierre, et marchent sans cesser d'être morts. Aussi les voyageurs

qui veulent voir revivre les grandes âmes, n'éprouvent-ils que la pénible impression d'un défilé de marbres. « Pour nous — dit Barrès — l'antiquité n'est qu'un souvenir de l'école. » Antiquité sinistre que celle-là ! Dans leur respect inintelligent, les professeurs finissent par dépouiller de toute humanité les héros grecs et romains. Épiques sans le savoir, sans le croire et sans le vouloir, ils convertissent en substance d'épopée ce qui est antérieur au Christ. Entre Achille furieux, brandissant son invincible épée, et Démosthène fuyant fou de peur, il n'y a pour eux aucune différence. Tout cela forme l'hellénisme. Et l'hellénisme est un bloc d'impassible Paros. Nietszche lui-même, qui avait été professeur de grec, dut écrire un jour : « La vision de l'hellénisme, telle qu'il m'avait été donné de la contempler, était si étrange, si particulière, que je me vis forcé de conclure que nonobstant la morgue de ses manières, notre science hellénique classique n'a fait autre chose que de s'amuser à un spectacle d'ombres chinoises. » Eh bien ! c'est ce spectacle qui a désillusionné tous ceux qui se sont approchés de l'Acropole en se répétant mentalement les phrases des universitaires.

*
* *

Mais, par contre, ceux qui s'approchent de ces pierres avec une âme d'enfants irrespectueux et enthousiastes ; ceux qui ne redoutent

point que la Gorgone du savoir académique les paralyse ; ceux que n'effraient pas les aboiements du chœur tragique ; les libres d'esprit, enfin, jouissent dans ce pays de souvenirs, autant que sur toute autre scène de grands drames humains... Sans doute le théâtre est vide. Sans doute la représentation est terminée. Des décors mêmes, il reste à peine des fragments. Mais il n'importe ! Quelque chose de l'odeur du sang, quelque chose de l'arome des corps monte jusqu'à nos cerveaux et nous prouve que les acteurs étaient bel et bien des êtres de chair et d'os, et non point des ombres, ni des fantômes.

Mon ami Maurice et moi, nous avons eu la chance de rencontrer, pour nous accompagner dans nos excursions, un artiste qui vit, non à notre époque, mais dans le siècle d'Aspasie. Il s'appelle Philadellos et professe la littérature antique dans une École. Ses élèves se moquent parfois de lui quand ils l'entendent s'exprimer avec un peu de pieuse pédanterie en la langue de Sophocle. Mais lui ne voit d'autres rires que ceux des bouches antiques. Le présent n'existe pas pour lui. La guerre même passa à côté de ses rêves sans le réveiller. Les défaites de Larisa ne l'émotionnèrent nullement. Par contre, chaque fois que les Perses s'agitent, son âme de grand patriote brûle d'un feu sacré.

— Ma pauvre patrie ! — soupire-t-il, en contemplant l'île de Sélamine, des hauteurs de l'Hymette.

Et cette seule phrase, qui ressemble à une tendre caresse, indique combien différente est sa Grèce, de la Grèce de l'Université. — Et cette « pauvre patrie » qui le fait se lamenter, n'est point non plus celle d'aujourd'hui, celle du roi Georges et des archéologues teutons ; mais la terre vivante, active, inquiete, nerveuse et aventurière d'il y a deux mille cinq cents ans.

— Ce qui nous perd — affirme-t-il en certaines occasions — c'est notre légèreté, notre manque de constance. Les fluctuations de l'opinion et les changements de gouvernement sont désastreux. Par surcroît, nulle honnêteté chez les rhéteurs qui mènent le pays...

*
* *

Ceci, dit au milieu de belles pierres, à l'heure où l'ombre noie la ville dans son mystère, acquiert une extraordinaire importance. On comprend que celui qui parle de telle façon est un visionnaire. Et l'on devine en même temps que ses visions ne sont pas de vains fantômes, mais des êtres vivants, des êtres pareils à nous, et respectables non point parce qu'ils paraissent grands en leurs statues, mais parce qu'ils furent passionnés en leurs douleurs, en leurs ambitions, en leurs misères, en leurs joies...

— Toi-même — me demandait Maurice — n'éprouves-tu pas ici un superstitieux respect pour des choses qui, à Madrid ou à Paris, te sembleraient risibles ?

Moi-même, en effet... L'atmosphère arrive, peu à peu, à s'emparer de nous, à nous modeler à son gré, à nous faire une âme neuve, très sensible et fort crédule. A vivre sans livres et sans guides au pied de l'Acropole, on sent l'antique légende nous hanter comme une hallucination. Les siècles s'effacent... Les ombres millénaires deviennent de visibles réalités. Alcibiade, Aspasie, Démosthène, Sophocle, Périclès, Platon, tous les héros du magnifique drame attique sont présents devant nous. Nous les voyons aller et venir; nous les entendons parler; nous les surprenons en leurs moments de découragement et de tristesse, de lâcheté et d'infamie. Combien différents nous les avions rêvés autrefois, dans nos écoles! Leurs visages mêmes n'ont pas cette majesté impassible qu'ils revêtent dans les gravures des livres de classe et dans les bustes des bibliothèques. En les dépouillant de leur marmoréenne divinité, nous faisons d'eux des hommes pareils à tous les hommes, de pauvres, et grands, et fous hommes d'aujourd'hui et de toujours.

*
* *

Maurice qui, en bon Espagnol, professe un véritable culte pour l'éloquence, me disait hier, en contemplant la tribune du Pnix :

— Avant de respirer cet air, les orateurs antiques me paraissaient des êtres extraordinaires. Maintenant je les compare aux contemporains

sans croire que je commets une hérésie. Étant des hommes, ils ne m'effraient plus. Autrefois, quand je les considérais hors du temps et de l'espace, je les plaçais dans un Olympe de science. Aujourd'hui que je vois l'endroit où ils vécurent, où ils intriguèrent, où ils souffrirent, je les trouve moins vénérables, mais plus passionnants. Ce Démosthène, surtout, m'intéresse. Quel type d'arriviste ! Quel exemple de vanité ambitieuse! Son véritable don naturel, c'était l'énergie. A force d'énergie, il convertit sa parole difficile en inépuisable source de verbosité. Il me semble assister à ses méditations d'étudiant assoiffé de gloire. Il venait sans doute ici chaque fois que quelque scandale politique provoquait des débats passionnés. Ici, il notait l'enthousiasme qu'éveille chez tous les peuples l'éloquence hardie. Les généraux victorieux tremblaient devant le verbe des tribuns. Ah ! et il me semble voir parfois ce jeune homme contrefait jurant, comme un personnage de Sthendal, qu'il ne négligera aucun moyen pour obtenir ce qu'il désire. « Il faut — l'entends-je dire — que ma parole résonne ici pour que le peuple m'applaudisse. La parole est la seule arme invincible. Par elle, je conquerrai la fortune que j'ai perdue ; par elle, je gagnerai le pouvoir nécessaire à mon ambition ; par elle j'étonnerai le monde. » Et puis toute sa vie m'apparaît telle qu'elle fut : tourmentée et misérable, pleine d'humiliations et d'anxiétés secrètes, — vie horrible, par son

manque de scrupules, sa cupidité, sa soif d'honneurs ; vie de désirs effrénés et de peurs humiliantes, de haines concentrées et d'envies indomptables ; vie de grand aventurier de la politique ; vie d'homme qui pâlit devant le danger, qui fuit devant l'ennemi, qui exige des comptes de ceux qui sont tombés, qui vend son influence, qui fait trembler les rois, et qui finit misérablement par un suicide que la peur lui impose... Ah ! combien différent ce Démosthène si humain, du Démosthène des collèges !

* * *

Toute l'antiquité, vue d'ici, se change en une époque palpitante qui nous intéresse non par son impassible et olympien éloignement, non par son harmonieuse blancheur de marbre, non par son caractère majestueux, mais, au contraire, par sa passion, par son désordre, par son intensité, par sa vie. Ce que nos doctes professeurs nous présentent comme une ère surhumaine fut la plus humaine des ères. Par là, elle fut la plus grande. Par là, ses vestiges, devenus reliques de marbre ou souvenirs de poésie, sont plus présents à nos esprits que les vestiges encore non enterrés de siècles récents.

* * *

Quand notre maître Philadellos nous parle de Sophocle, de Théocrite, de Socrate, on croirait

entendre un critique passionné discuter dans un Café parisien les mérites de Renan, de Victor Hugo, de Verlaine.

— Je suis de ceux qui approuvent la sentence — dit-il.

Et point n'est besoin de lui faire ajouter qu'il s'agit de la sentence contre Socrate, « ce corrupteur, non pas de la jeunesse, mais du goût, de l'enthousiasme du peuple. » Car notre Athénien est un ennemi acharné du « vieux pédant qui analyse tout et ne sent rien ».

— Le grand Nietszche — lui répond Maurice — pense comme vous. Suivant lui, Socrate est le créateur de ce type insupportable : « l'homme-théorie. »

— Nietszche ? — s'écrie notre ami — Qui est-ce ?...

Et comme Maurice sait que nous sommes au cinquième siècle avant Jésus-Christ, il lui répond :

— Un homme qui fera revivre la véritable idée de l'hellénisme dans deux mille cinq cents ans...

Mais Philadellos ne nous écoute pas. Il veut parler de Socrate. Il veut nous faire comprendre que la sentence est juste. Il veut que nous allions ensemble applaudir les juges sévères...

X

LES DAMES DE TANAGRA

Sur la table où j'écris, autrefois couverte de papiers, il y a maintenant cinq petites dames qui sourient, qui dansent, qui se promènent. Pour les emmener de Grèce, il fut nécessaire qu'un Éphore quelconque des Antiquités, me délivrât, après bien des négociations, un passeport en règle. « Mieux vaut que vous les laissiez ici — me disait mon ami Jean Dargos en caressant leurs formes délicates avec une volupté de poète ; — mieux vaut que vous me les laissiez, car l'autorisation de les emporter vous coûtera beaucoup. » Beaucoup, en effet, mais je ne le regrette point. Les grâces coquettes des jolies petites dames me dédommagent aujourd'hui largement de tous mes sacrifices. Bavardes comme de vraies femmes, elles me parlent de mille choses délicieuses qu'ignorent les savants, et me révèlent mille secrets que l'Histoire ne connaît pas. Un souffle léger d'antiquité vivante

anime leurs menus corps d'argile. Et je me demande parfois, quand je vois s'éclairer leurs yeux, se mouvoir leurs lèvres et palpiter leurs seins, je me demande sincèrement, simplement, si ce souffle mystérieux qui les anime ne serait pas une âme véritable... Mon ingénu fétichisme vous fait sourire ? Cherchez donc cinq petites dames de Tanagra, de Myrina ou de Pergame; placez-les sur votre table de travail; regardez-les vivre, écoutez-les parler; aimez-les comme j'aime les miennes, et vous me direz ensuite si elles ne sont pas des êtres doués d'âme...

*
* *

Les figurines d'argile sont-elles effectivement, comme quelques-uns le prétendent, ce que l'art grec nous a laissé de plus exquis ? Je l'ignore. Mais je sais bien qu'elles sont ce qu'il y a de plus vivant, de plus expressif parmi tout ce qui nous parle de la beauté antique. En elles, rien d'olympien, ni de sereinement dédaigneux. Leurs attitudes ne sont pas symboliques; leurs poses ne sont pas éternelles; leurs pupilles ne sont pas vides. En perpétuel mouvement, elles vont, viennent, dansent, bavardent, et sont coquettes avec la plus humaine légèreté, et voluptueuses avec tous les raffinements de l'impudeur; et connaissent le secret de faire deviner leurs courbes sans écarter un seul de leurs voiles; et sourient langoureusement; et ont dans les yeux toutes les malices, et dans les gestes toutes les

énigmes de la féminité victorieuse. Afin de les humaniser au possible, les coroplastes réalistes de Tanagra ne se contentaient pas de la ligne : ils avaient aussi recours à la couleur. Dans les exemplaires bien conservés des musées, on relève encore les traces du carmin qui anime les lèvres et de l'or qui enrichit les ornements. Mais pour les voir telles qu'elles étaient, ces traces ne suffisent pas. Il faut faire un effort d'imagination, et teindre de claires nuances les costumes flottants, et faire apparaître parmi le rouge des courroies, la blancheur du petit pied qui est nu dans la sandale ; il faut rendre aux chevelures le blond de leurs boucles et leurs rubans multicolores ; il faut enfin aviver les joues avec des roses artificielles et mettre aux paupières la mélancolie amoureuse des cernes. Car si en quelque chose nous n'avons rien inventé, oh ! mes contemporaines ! c'est en ce qui a trait à la toilette. Il y a bien trois mille ans que tout était déjà connu, je crois, en matière de coquetterie. « Une petite stature — dit le poète de l'*Istostasion* — se corrige par des talons hauts ; et une stature exagérée, par des semelles très minces et certaine inclinaison de tête. Les femmes maigres savent comment on se donne d'appétissantes rondeurs et des reliefs tentants. Pour diminuer le volume du ventre, voici les bandes aromatiques ; et pour la taille mal prise, les planchettes sont un excellent corset. Les cils trop rudes s'adoucissent avec de la teinture

d'encens, et les visages bruns s'éclaircissent avec de la céruse, comme les visages pâles deviennent roses grâce au *poederota* d'Égypte. Pour s'agrandir les yeux, une raie bleue au bord des paupières suffit. Les ongles ne sont pas difficiles à polir et à peindre. Quant à la coiffure, c'est un art. »

*
* *

C'est un art, en effet, et un art plein de complications, que la coiffure d'une dame grecque. Je m'en rends compte à contempler seulement les figurines qui se promènent sur ma table de travail et dansent au milieu de mes papiers. Celle-ci, qui menace mon encrier du bout de sa sandale, est peignée à la façon des déesses des bas-reliefs, avec un *stéfané* qui brille comme une auréole dans la sombre ondulation de sa chevelure ; sa voisine porte une sorte de filet en petits rubans, qui sert à soutenir ses boucles abondantes ; l'autre, placée plus loin, s'est contentée de diviser ses cheveux blonds en deux bandeaux lisses réunis par derrière en une torsade élégante ; la quatrième, plus hardie et plus capricieuse, laisse son front à découvert, et rejette sur son adorable nuque la masse soyeuse de ses boucles ; la dernière, la plus coquette, la plus espiègle, a frisé toute sa petite tête avec des fers diaboliques, puis a laissé ses mèches folles en désordre, afin, sans doute, que dans le mouvement de la danse, elles arrivent à lui couvrir

les oreilles de nacre et les yeux de feu. Mais ce que j'admire le plus chez mes belles amies, ce n'est pas l'art de la coiffure : c'est la science de la draperie. Que dans l'antique Béotie, les jeunes Tanagréennes eussent une grande réputation de joliesse et de coquetterie, cela n'est point pour m'étonner. « Ce que je dois chanter — dit la poétesse Korinna — c'est la louange des belles Tanagréennes, dont les péplums sont blancs. » Blancs et savants, eût-elle pu écrire. Car il y a dans l'arrangement, en apparence ingénu, des statuettes d'argile une telle science de la grâce, du rythme, de la sveltesse, de la composition, de l'élégance, que, véritablement, l'univers féminin pourrait se limiter à étudier en elles tout l'art de se bien habiller. Même dans le Paris de nos jours, ces cinq femmes qui m'entourent seraient, si un souffle divin les rendait vivantes, les plus adorables modèles de chic voluptueux. Avec le simple himation dont elles s'enveloppent, elles savent être, non seulement gentilles comme leurs majestueuses sœurs les nymphes de marbre, mais encore variées, diverses, multiformes. L'une d'elles a réussi, en disposant ingénieusement ses voiles, à se former une jupe à trois volants, tout comme les Parisiennes de l'an dernier, et une autre pourrait servir de modèle pour ce que nous appelons style empire. « A Cenophile — dit une strophe de Méléagre — Amour a donné la beauté et Cypris le charme ; mais son élégance

lui vient des Grâces. » L'élégance, en effet, est chose aussi importante que la beauté.

*
* *

En Grèce, pays qui a toujours eu l'apparente frivolité de la France actuelle, les modes des costumes, comme les modes politiques, changeaient souvent. Les livres ne parlent pas de ceci, mais peu importe ! Les figurines d'argile sont là, éloquentes, indiscrètes, pour rapporter le perpétuel triomphe du caprice. Chaque année amenait des goûts nouveaux ; chaque événement d'importance modifiait la façon de se parer. Parmi les peintures d'amphores que Trawinski copia pour illustrer son *Manuel d'Archéologie*, on trouve une Médée qui fait songer, avec sa tunique brodée de fleurs et ses boucles défaites, au *Printemps*, de Boticelli. Sans recourir à la peinture décorative, nous pouvons suivre dans les œuvres des statuaires réalistes les métamorphoses infinies du gracieux vêtement antique. Quand il fait chaud, l'Athénienne laisse flotter son himation et le traîne comme une queue de paon ; quand, fendant le flot des curieux, elle veut dissimuler son visage, elle se voile comme les Arabes, et ne laisse voir que ses yeux énigmatiques ; quand elle est pressée, elle retrousse son calyptre et montre avec orgueil ses fines chevilles ; quand elle danse, enfin, elle s'arrange de telle façon que toutes

les lignes de son corps apparaissent comme si rien ne les couvrait.

*
* *

De mes cinq figurines, celles qui m'intéressent le plus, ce sont celles qui, élevant les bras rythmiquement, inclinent leurs têtes graciles ; celles qui, après tant de siècles de séparation, semblent se reconnaître en se retrouvant aujourd'hui sur ma table, et célèbrent avec de joyeuses révérences l'heureuse rencontre. Ces trois-là, comme les autres, sont enveloppées d'amples himations qui leur couvrent le corps tout entier. Seulement, en Grèce, couvrir ne signifie point cacher. Dans les mouvements de la danse, jambes, torses et bras se modèlent comme s'ils étaient nus.

En mes instants de mélancolie, quand tout me fatigue, quand tout m'ennuie, quand je veux échapper à mes peines, je me réfugie aux pieds de mes ballerines. Chacune d'elles possède une grâce spéciale, un caractère exclusif. La première, coiffée comme une déesse, avec son stéfané brillant, a une majesté de prêtresse. Sur un rythme lent, elle s'avance, en levant les bras vers un idéal autel. Ses gestes indiquent quelque chose que je n'arrive pas à comprendre. Il y a en eux une tranquille conscience de devoir accompli, de magnifique rite satisfait. Derrière elle, marche un chœur invisible accompa-

gnant des accords de la lyre le mouvement sacré du corps. Et bien, que rien ne m'indique que cette poupée soit une émélide, de celles que Platon vantait comme de belles officiantes, je ne peux pas, en la contemplant, ne point me souvenir des rhéteurs athéniens qui prétendaient lire dans les ondulations des corps nus, les phrases mystiques des prières adressées aux dieux. La seconde des dames qui dansent au milieu de mes papiers est une mime de théâtre. Son visage expressif l'indique et ses gestes précis le prouvent. Le docte coroplaste qui en modela les formes, voulut, sûrement, la destiner à répéter dans le sépulcre de quelque poète de Thèbes, pour la plus grande joie des mânes toujours avides de beaux rythmes, les aventures les plus fameuses de l'Olympe érotique. Avec un petit corps comme celui-ci, qui paraît presque maigre parmi les voiles qui l'enveloppent, toutes les métamorphoses doivent être faciles, toutes les allégories possibles. En ce même moment, je crois la voir, quand, jouant le rôle de Perséphone, elle se laisse surprendre par son diabolique ravisseur et se débat, et veut s'enfuir, et sent passer dans son âme tourmentée, en tourbillon confus, les palpitations de l'orgueil, de la peur, du plaisir, de la tristesse et de l'espérance... Plus tard, elle sera Ariane dans les bras de Dionysos, Léda attendant le cygne, Oritive poursuivie par Borée, Galatée se moquant du cyclope, Hébé em-

plissant la coupe d'Apollon... Et toujours, en toutes les attitudes, dans toutes les situations, dans l'amour comme dans la douleur, et dans le plaisir comme dans l'épouvante, toujours, elle sera l'impeccable comédienne aux mille masques voluptueux...

Mais ce n'est pas celle-ci, ni la première qui m'enthousiasment le plus. Ma préférée, c'est la troisième, celle qui ne paraît ni théâtrale, ni mystique ; celle qui ne joue aucun rôle ; celle qui, sans nom, sans symbole, sans majesté, pourrait à peine s'appeler la Coquetterie, ou mieux encore le Caprice, ou tout simplement l'Instinct. Son costume est un grand voile blanc qui la fait paraître complètement nue. Sa petite tête frisée s'incline, voluptueuse, en arrière, comme pour faire ressortir l'exquise rondeur de la poitrine. Ses bras souples et frêles s'échappent des amples manches de l'himation et se meuvent, libres, comme deux ailes de colombe amoureuse. Dans ses pieds, nus, on devine l'impatience des nerfs jeunes. Et dans le petit corps serpentin, tout vit, tout frémit, tout vibre, tout danse... La fonction naturelle de cette femme, c'est de danser. Tout comme les autres êtres s'expriment en parlant, elle parle en dansant. Mais ne demandez pas qu'est ce qu'elle danse. Licino lui-même, contradicteur de Craton, et maître ès sciences chorégraphiques, serait embarrassé pour donner à un aussi capricieux exercice un de ces noms

ingénieux par lesquels les Grecs désignaient leurs danses innombrables.

*
* *

La mystérieuse et absolue nudité du corps menu parmi les voiles flottants semble avoir été une des plus grandes préoccupations des coroplastes grecs. Au Musée d'Athènes, de même que dans les galeries de Londres, de Paris et de Berlin, il y a quantités de figurines de telle façon enveloppées dans leurs calyptres ou leurs chitons qu'elles ne laissent à découvert qu'une partie du visage. Les mains, elles-mêmes, restent cachées. Des pieds, on ne voit que l'orteil. Et, cependant, il n'est point de Vénus plus nues et qui plus simplement s'extasient en leur pure nudité. L'étoffe du costume adhère au corps de si stricte façon qu'elle fait penser à des tissus subtils et transparents faits exprès pour accentuer les divines ondulations de la chair.

*
* *

Toutes les figurines que les vivants offraient aux morts comme suprême cadeau, n'ont point cette grâce ailée et cette légèreté rythmique. Dans les tombes humbles, les fossoyeurs trouvent, au lieu de demoiselles ballerines et de dames modèles de chic, toute une humanité gesticulante, toute une mythologie primitive, toute une faune grotesque. En effet, la plupart des jouets caricaturaux que les collectionneurs

athéniens gardent dans leurs vitrines, proviennent de Tanagra, de Miryna et de Pergame. Ce sont des chevaux rectilignes, aux cous dressés, aux crinières hirsutes, aux oreilles droites, qui reproduisent sans doute le type du cheval de Troie ; et ce sont des veaux ronds, rouges, aux cornes quasi invisibles, des veaux sacrés destinés à des holocaustes homériques ; et ce sont des chiens aux profils de rongeurs, à longues queues en spirale, à pattes maigres, à yeux enfoncés ; et ce sont des oiseaux fabuleux aux becs énormes, des oiseaux qui font penser en même temps aux aigles et aux corbeaux. Et à côté des animaux, on trouve les dieux primitifs presque sans relief, modelés sur un carreau de brique aplati, et faits de contours établis par une routine populaire. Quelques archéologues ont voulu voir en ces idoles les manifestations d'un art très ancien ; mais on a récemment découvert que même à l'époque de Praxitèle et de Scopas, le peuple exigeait encore des potiers la reproduction de ce type traditionnel de dieux grotesques auxquels on ne saurait donner avec précision ni un nom, ni un attribut, ni un sexe. Les masques de petites proportions sont moins abondants que les animaux, et révèlent un art plus parfait, plus expressif. Bouches douloureuses et yeux vides, fronts sillonnés de rides profondes, sourcils froncés, joues hâves, ces masques tragiques incarnent la sainte terreur des mythes. Les marionnettes humaines qui représentent des figu-

res caricaturales, sont d'une exécution extrêmement simple. Les jambes ne sont point séparées et les bras sont à peine indiqués par une ligne que le coroplaste trace avec l'ongle des deux côtés du torse. Un de ces jouets est devenu populaire par son abondance et sa laideur. On l'appelle en Béotie : « Monsieur le pappas », à cause de son costume à traîne et de sa barrette orthodoxe. Un autre qui est fort connu aussi, c'est le « marchand ambulant », au corps maigre, à la tête pelée, et qui ouvre une bouche énorme pour annoncer sa marchandise. Mais tout cela n'a rien de spécial, ni de caractéristique. Les mêmes types qu'on trouve dans les tombes de Tanagra ou de Miryna ont été découverts en plus grandes proportions dans d'autres ruines grecques. Parmi les objets athéniens du Musée de Patisia, en effet, il y a des coqs et des colombes, des statues et des idoles de bronze qui semblent avoir servi de modèle aux coroplastes qui travaillèrent dans les ateliers tanagréens. Car, sans doute, avant d'arriver à la conception originale de l'humanité menue et vivace de leurs chefs-d'œuvre, les imagistes grecs se contentèrent de reproduire en petit les œuvres des sculpteurs. C'est surtout dans les figurines de Miryna que la copie des types classiques est visible. Le savant Colignon a reconnu en un minuscule satyre qui porte entre ses bras Dionysios nouveau-né, la réduction d'une statue de Praxitèle. D'autres figures d'argile sont des copies de la

Vénus de Gnyde, de la Pallas Polias, de l'Héra de Samos. Mais ces copies intéressent peu ceux qui ne cherchent dans les images antiques qu'un reflet palpitant de la vie féminine, avec ses grâces, ses rythmes et ses coquetteries.

*
* *

Heureusement, dans les tombes de Tanagra et de Myrina, on trouve plutôt des femmes que des déesses. Il est vrai qu'un savant nommé Henzey veut que même les femmes les plus frivoles soient encore des représentations de divinités olympiennes ou des symboles d'idées religieuses. Mais il suffit de contempler l'un quelconque des minuscules groupes qui emplissent les vitrines du Louvre ou de la National Galery pour comprendre que ce savant déraisonne. S'il existe, en effet, quelque chose qui soit bien humain et familier, c'est assurément cette légion d'êtres tellement animés et expressifs qu'ils semblent avoir été pris par quelque coroplaste instantané aux moments les moins solennels de leurs existences. Voici une esclave qui donne la main à un enfant et qui presse le pas pour ne point arriver en retard ; derrière elle, un boulanger portant sa canastelle débordante de petits pains, un musicien ambulant qui joue de la cornemuse, un maçon avec son échelle... C'est sûrement l'heure du déjeuner. Dans un angle, un coiffeur calamistre la chevelure d'un éphèbe. Un vieillard qui redoute les rigueurs

du soleil, met un immense chapeau de Thessalie. Un autre noue les courroies de ses sandales. Et là-bas, dans le fond, devant de gentilles jeunes filles qui dansent en montrant leurs mollets fermes et ronds, des dames élégantes sont réunies. Le spectacle des danseuses n'est qu'un prétexte. Ce qui intéresse ces dames, c'est la causerie, la galanterie, les indiscrétions. A leurs gestes, on devine que leur discours sont passionnants. Les visages s'animent, les mains palpitent. Cette demoiselle assise dans un fauteuil et qui ouvre les bras avec abandon, dit au milieu de rires et de réticences quelque chose qui doit être fort scabreux. Parle-t-elle, par hasard, de ce cordonnier nommé Kerdon qui, au dire de l'indiscret Herondas, connaît les plus intimes secrets de ses clientes ?... Ou bien narre-t-elle l'aventure lamentable du vieux Cinesias et de sa gente épouse Mirrina à laquelle Aristophane a dédié des vers qui volent de bouche en bouche ?... Rapporte-t-elle les propos qu'à la dernière Assemblée de l'Aréopage cette mauvaise langue de Démosthène tint contre la belle Neera ?... Ce qu'elle raconte dans tous les cas doit être au plus haut point intéressant, puisque ses amies sont pendues à ses lèvres. Je voudrais bien que le savant Henzey assistât à cette scène et me dise ce qu'il peut y avoir de religieux dans les personnes délicieusement frivoles qui composent ce groupe. Et une fois ici ce savant, je lui dirais encore de voir plus loin ces deux gymnastes

essayant un équilibre difficile ; et ces quelques charpentiers clouant une planche contre une poutre; et ce pauvre pêcheur qui contemple son panier vide ; et ce collectionneur qui examine deux amphores... Car tout cela est léger, tout cela se meut. Les gestes ont une spontanéité admirable. Le pli d'une chlamyde, l'ondulation d'une chevelure, un bout de ruban, le plus insignifiant détail, enfin, surprend par son réalisme. Puis, afin de le convaincre, je lui dirai : voici, fermant le cortège, les femmes qui pleurent, les endeuillées, les tristes. Des voiles leur cachent le visage. On note en leurs attitudes une angoisse qui oppresse l'âme. Leurs bras, croisés sur la poitrine, semblent contenir les battements du cœur. Sont-ce là celles qui symbolisent une religieuse douleur divine ? Non plus... En elles, rien de symbolique, rien d'universel. Si leurs yeux pleurent, ce n'est pas pour un dieu, ni pour un mythe ; c'est pour quelque chose de plus terrestre, de plus humain ; pour quelqu'un qui vient de mourir ou peut-être, tout simplement, pour quelqu'un qui vient de les tromper...

XI

LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS

Six ou sept voitures bondées d'excursionnistes nous précèdent au pas lent de leurs chevaux. Derrière, nous laissons le couvent de Daphné, avec ses mosaïques byzantines et ses souvenirs moyen-âgeux. Au ciel, les étoiles commencent à clignoter, devançant la nuit. Et comme la route que nous suivons au milieu d'un nuage de poussière, est la même que suivaient autrefois les processions d'initiés, notre imagination s'amuse à la peupler de pieux cortèges. Les lanternes oscillantes des landeaux imitent les lampadaires. La foule des fidèles se noie dans l'ombre. Un murmure monte, rythmique, emplissant l'espace de graves oraisons. « A travers ces saints lieux — dit le chœur — la vénérable déesse erre neuf jours durant, portant dans ses mains une torche allumée. » Les voix sont solennelles. Les hexamètres de l'hymne homérique ont la majesté des antiques liturgies. Et

le chœur gémit : « Oh, peine profonde ! La déesse ne goûte ni nectar, ni ambroisie, car elle se donne toute à sa douleur ! » — Au loin, sur le sommet sombre de la colline, commencent à se distinguer les lumières du sanctuaire. Les hautes silhouettes du Pentélique et du Parnès se détachent, à droite, sur le fond phosphorescent de l'horizon. Soudain, la mer apparaît. Mais est-ce, en réalité, la mer ? N'est-ce pas, plutôt, le lac Rheitoi, le vieux lac aux eaux saintes où, cette nuit, les étoiles se baignent en tremblant d'émotion ? Le chœur clame : « Immobile à sa place, elle se consume en la tristesse de ne revoir point sa fille. » Tout à coup les premières voix changent d'accent. Au lieu de continuer à dire la lente histoire du calvaire païen, elles chantent déjà des hymnes dithyrambiques. La foule d'initiés est arrivée devant le temple et les prêtres les accueillent.....

*
* *

Les documents qui dans d'autres ruines abondent, sont inconnus ici. Le géographe ancien qui fournit le plus de détails, Strabon, dit seulement que du dehors de l'enceinte on voyait le temple de la déesse et la salle des initiations qui était « grande comme un théâtre ». Il faut aux archéologues une forte dose de foi et de foi solide, pour deviner qu'à l'endroit où l'on ne voit rien aujourd'hui, autrefois il existait un tabernacle. Notre guide, plutôt qu'à un archéologue,

ressemble à un rêveur. La seule chose qui l'enthousiasme, c'est la grande, l'authentique ruine du Télestérion, avec ses innombrables bases de colonnes, ses extraordinaires vestiges de divisions et de caves, ses labyrinthiques dépendances encore visibles dans le sol. Sur le seuil de cette formidable scène, taillée en pleine roche, il s'arrête avec respect. Ses lèvres se meuvent. Il va nous parler, nous dire ce qu'en son éternelle contemplation, il a découvert.

— C'est ici que tout se passait ! — s'écrie-t-il, à la fin.

Puis il se tait. Et ce que nous avions pris pour l'exorde, est le discours tout entier. « C'est ici que tout se passait ! » Rien de plus. Ce « tout » doit nous suffire, à nous, barbares qui venons de loin, comme il lui suffit à lui, qui vit ici tel un daduc antique, consacré au culte de la déesse.

Maurice me dit :

— Pour se montrer aussi discret, il faut que ce guide soit un initié. Un serment doit sceller ses lèvres sèches. Son âme tremble, j'en suis certain, de penser seulement que, par sa faute, les mystères puissent être révélés. Nous, non plus, nous ne connaîtrons pas le secret, le terrible secret.

*
* *

Nous ne le connaîtrons pas, en effet, ou du moins ce ne sera point ce vieillard qui nous le con-

fiera. Parmi tous les mystères, aucun d'aussi bien gardé à travers les siècles. En dehors de l'hymne homérique qui relate le calvaire de la douloureuse mère païenne, rien ne nous reste du rituel antique. Quand les grands poètes des époques de foi parlent des cérémonies consacrées à Cérès, ils se contentent de vagues phrases de mystique émotion. « Trois fois heureux les mortels qui, après avoir assisté aux mystères, iront dans le royaume d'Hadès — dit Sophocle — car, là-bas, la vie sera belle pour eux, tandis que les autres n'auront que souffrances. » Et Pindare s'écrie : « L'initié connaît la fin de l'existence de même qu'il connaît le commencement de l'autre vie ! » Mais si vous leur demandez en quoi consiste l'initiation, tous restent muets. Les lois sont d'une sévérité implacable. Celui qui n'étant pas initié, essaie de percer le secret d'une cérémonie, est condamné à mort ; celui qui blasphème le saint nom de la déesse, à mort ; celui qui, connaissant les mystères, les révèle, à mort. Cependant la peur des lois ne suffit pas à faire taire les Athéniens. Voici Diogène : répondant à un ami qui lui conseille l'initiation, il s'écrie : « Je sais que Pataétion, le fameux bandit, fut initié. Je sais aussi qu'Épaminondas ne le fut pas. Dois-je croire que le premier est aux Champs-Élysées, tandis que le second souffre dans le Tartare ? » Voici Alcibiade qui, pour s'être moqué des mystères, comparaît devant un tribunal. Et les sacri-

lèges et les blasphémateurs comme ceux-là ne sont pas rares. Mais où sont les citoyens accusés de divulgation du secret? Même aux époques de décadence religieuse, quand les Éleusiennes devinrent des fêtes panhelléniques, et, plus tard, durant la domination romaine, le mystère est gardé intact. Le vieux Plutarque qui parle de tout avec une franchise de chroniqueur sans scrupules, ne dit à ce sujet que des paroles vagues ou symboliques. « Au moment de l'initiation, l'épouvante atteint son paroxysme et le corps se couvre de sueur froide. De suite, une lueur merveilleuse illumine les lieux purs, et les prairies s'emplissent de chants et de danses. » Ces prairies suffisent à montrer qu'en parlant d'initiations, Plutarque ne décrit pas une cérémonie du Télestérion. Lucien lui-même, dans le seul passage de ses dialogues relatif à Éleusis, se contente de faire déclarer à un de ses personnages, qui revient de l'enfer : « Les choses de là-bas sont pareilles à celles que nous voyons dans les Mystères. » Apollodore, qui parle, lui aussi, des rites éleusiques, le fait avec un égal respect et une égale imprécision. Tous, enfin, tous les croyants et même tous les incrédules, s'arrêtent avec effroi au moment de faire connaître ce que, seule, l'initiation apprend.

*
* *

Un jour, cependant, le monde fut sur le point de connaître dans tous ses détails le secret

terrible des rites sacrés. Au deuxième siècle de notre ère, un Grec de Cappadoce voyage à travers l'Attique, et dans chaque ville, il note, avec une sincère simplicité, ses impressions personnelles. A Éleusis, comme il avait déjà fait en Athènes, il veut dire ce qu'il a vu. Il a assisté, étant initié, à la procession, aux cortèges, aux fêtes, aux sacrifices. Il a écouté la douloureuse Demeter se plaindre de la cruauté de Zeus ; il a contemplé Triptolème, le dompteur de dragons, offrant sa lance pour traverser la poitrine d'Hadès ; il a entendu les sanglots de Perséphone, dont l'âme paraît coupée en deux. Dans la nuit profonde de l'enfer, il a vu passer, à la lueur des éclairs, les ombres lamentables de ceux qui subissent des tortures éternelles. Comme tous les autres, il a tremblé de peur et d'enthousiasme dans l'antre divin. Puis, accomplissant sa mission de raconter au jour le jour sa propre existence, il va commencer à décrire le spectacle formidable des mystères. Mais à peine le titre de son chapitre est-il tracé, qu'une voix grave lui dit : « Si tu ajoutes un mot de plus, tu seras un parjure, car tu es un initié. » Et alors, plein d'angoisse, le bon Pausanias efface de ses tablettes les paroles fatales. Le secret des secrets est enseveli avec lui pour toujours.

*
* *

Pour toujours ! Les savants n'acceptent point

cette sentence ; ils ne se résignent pas à l'ignorance éternelle. Ne le découvrant pas dans les livres, c'est dans les pierres qu'ils cherchent le secret des secrets. Depuis que les ruines des temples anciens ont été étudiées, on dirait, effectivement, qu'une bouche millénaire a dit à l'oreille des archéologues tout ce que les initiés voulaient taire. Aucun détail ne manque aux descriptions récentes des cérémonies. Ce qui, dans le voyage d'Anarchasis, il y a cent vingt ans, paraissait hardi, n'est qu'un timide essai de divination si on le compare à ce qu'écrivent aujourd'hui les doctes éleusiens. La seule lecture des études de Foucar, de Diehl ou de Schuré suffit à apprendre ce qui se passait tous les ans dans l'enceinte sacrée. Pour ma part, quoique respectant ces reconstructeurs d'autels, j'ai préféré connaître le rituel ancien d'après les livres de Demetrios Philios qui, grec et habitant Éleusis depuis quatre lustres, m'inspire la plus grande confiance. Suivant cet initié qui croit encore aux mythes anciens, la grande cérémonie est un mystère comme les mystères français du moyen âge dans lesquels apparaissaient les personnages de la Passion pour pleurer les peines de Marie. Dans le paganisme, la Dolorosa, c'est Demeter qui endure les peines les plus intenses depuis que Perséphone, étant allée cueillir des fleurs, se laissa enlever par le terrible Hadès. « La jeune déesse coupe les tiges des narcisses — dit l'homme homérique ;

— alors la terre s'ouvre et le fils renommé de Saturne, le terrible Hadès, porté par ses coursiers, se précipite, prend dans ses bras la vierge, et, malgré ses gémissements, malgré ses grands cris, l'enlève dans un char brillant d'or. Aucun mortel, aucun homme ni même les nymphes, n'entendent ces cris. » Et c'est vrai. Le monde n'entend rien. Mais il y a dans l'espace une divinité qui voit. C'est le dieu-soleil dont les yeux de feu pénètrent jusqu'au fond des enfers. Et Demeter fait trembler la terre de ses clameurs. « Zeus cruel et implacable ! — gémit-elle — Zeus insensé, je voudrais tenir entre mes mains les rayons olympiens pour incendier les mondes et les obliger à me rendre ma fille, puisqu'étant la mère des dieux, je suis la plus infortunée des créatures. » Les initiés tremblent à ces paroles terribles. La déesse elle-même, vêtue de haillons, apparait devant eux, appuyée sur le bâton de la misère. « Le cœur plein d'angoisses — chante l'hymne — elle s'assied sur le bord du chemin, près du puits Parthénios où les Éleusiens apaisent leur soif ; elle s'assied sous un olivier touffu, et semble une vieille femme privée de la maternité et des faveurs d'Aphrodite comme le sont les nourrices des fils de roi. C'est là que la trouvent les filles de Céléos, pareilles à des divinités, brillantes de jeunesse : Calydice, Clysidice, l'aimable Demo et Calytoé, l'aînée. Aucune d'elles ne reconnaît Demeter, car il est difficile aux mor-

tels de reconnaître les dieux. » En outre, la mère de Perséphone ne conserve en son aspect rien de divin ; elle est la mère qui pleure, la pauvre *mater dolorosa* qui se lamente sans cesse en pensant à sa fille perdue. Ses yeux sont gonflés de larmes. Sa bouche se crispe en une perpétuelle grimace de désespoir. « Zeus sans pitié, me voici, gémissant et pleurant, sans qu'un seul de mes fils, les dieux puissants, se hasarde à m'aider dans ma lutte contre le roi des enfers ! » A ce moment, Triptolème, héritier de la couronne d'Éleusis, offre à la désespérée l'appui de son bras fort. Mais, hélas ! que pourrait ce pauvre dompteur de chevaux sauvages contre la force du formidable Hadès ? « Va — lui dit la déesse — et puisque ton âme est grande, tâche de mener à bien la grande entreprise. » Au même instant, les initiés se trouvent transportés dans les profondeurs de l'enfer. Une obscurité complète règne dans le Télestérion. Un voile magique que les mystagogues agitent savamment, emplit l'espace sombre de terribles fantômes. Voici ceux qui subissent les peines éternelles dans le noir Tartare. Voici les Kérès voraces, toujours altérés du sang de ceux qui succombent au combat. Voici le sinistre Eurynomos tel que les mortels le virent sur l'égide d'Héraklès, Eurynomos qui ressemble à une immense mouche phosphorescente, de celles qui vivent sur les champs de carnage ; Eurynomos, qui, de ses dents jaunes,

dévore les cadavres. Voici Tanathos, fille de la nuit et sœur du sommeil, qui emporte les corps des défunts et ignore ce qu'est la pitié. Voici les Gorgones, les Gorgones féroces... Et une voix grave, lente, caverneuse, monte de l'antre et déclame les vers d'Hésiode : « Derrière les guerriers qui combattent, les sombres divinités s'en disputent les dépouilles. Oh! Héiès infernales !... Leurs yeux brillent de fureur, terribles, sanglants, inabordables. Toutes veulent étancher leur soif de sang noir, et quelle que soit la victime, bien qu'elle respire encore, elles y plantent leurs ongles énormes. » Des éclairs aveuglants sillonnent de minute en minute l'espace obscur, afin de permettre aux initiés de contempler les horreurs du Tartare. Soudain une clarté bleue illumine une extrémité du sanctuaire. Perséphone sort de son sommeil nuptial et se trouve en face du brave Triptolème qui, au nom de sa mère, la conjure d'abandonner son ravisseur. « Quitte — lui dit-il — ce dieu tout de cruauté, quitte ce dur amant. » Mais la fille de Demeter sait déjà, par une douce expérience, qu'en l'infernal Hadès existe, sous la grossière enveloppe, une séduisante douceur. « Avouons — s'écrie un ami de Platon — qu'il n'est personne dans l'enfer, même parmi les sirènes, qui désire revenir en ce monde. Les discours d'Hadès sont si beaux que tous ceux qui les entendent, ne demandent qu'à continuer de les écouter. » Perséphone avec plus de rai-

son que tout autre, puisqu'elle est la proie amoureusement choisie par le charmeur diabolique. « Prends cette coupe — lui dit son ravisseur — et quand tu l'auras vidée, nul ne pourra jamais te séparer pour toujours de moi. » « Ne la prends pas, ne la prends pas! » — lui crie l'envoyé de sa mère. « Ne la prends pas » — lui dit Hécate. Et Hermès lui-même, messager de Zeus, s'écrie en s'adressant au divin rapteur : « O, Dieu à la noire chevelure, toi qui règnes dans les ombres, sache que Zeus m'ordonne de conduire la chaste Perséphone hors de l'Érèbe, au milieu de l'Olympe, afin que Demeter, en la voyant, mette un terme à son courroux, car cette déesse a conçu le projet terrible de détruire la race humaine et de priver ainsi d'honneurs les immortels : tel est le dessein de la déesse qui s'éloigne des dieux et reste seule dans son sanctuaire aromatique de l'âpre citadelle d'Éleusis. » Hadès répond : « Que Perséphone agisse à sa guise, et qu'après avoir vidé la coupe pleine de grains de grenade, elle retourne au sein de sa famille. » Mais Perséphone hésite en tremblant. Le conflit entre les deux grands amours déchire son pauvre cœur de déesse. « Vide la coupe, » — murmure à son oreille la voix insinuante de son ravisseur. « Arrête ! » — lui crie le magnanime Triptolème. Ses lèvres se crispent. Son visage pâlit comme celui des fantômes qui l'entourent. De ses yeux, peu à peu, le souvenir maternel va

s'effaçant. On dirait que Demeter, en sa douloureuse carrière, s'éloigne du monde des divinités et se perd dans une plaine aux vagues horizons. Hadès, par contre, devient à chaque instant plus clair et plus beau. Perséphone, anxieuse, le contemple d'un regard de peur et de désir. Il y a en son ravisseur quelque chose qui la domine, la séduit et l'attendrit. « Bois ! » murmure la voix impérieuse et douce. Et elle boit... A partir de cette minute, les noces sont consacrées. Les croyants assistent au suprême baiser de ceux qui s'aiment. Mais, soudain, le tableau change. L'enfer s'évanouit. Les ombres se dissipent. Au milieu d'une suave pénombre, Zeus et Demeter apparaissent dans l'Olympe. La mère des dieux supplie son illustre frère de soustraire Perséphone au joug de son ravisseur. « Impossible ! — déclare Zeus. — Le seul qui puisse la sauver, c'est un fils né de toi et de moi, un frère à elle. » Alors, les deux grands dieux unissent leurs lèvres et l'hiérophante prononce la célèbre phrase que tous les historiens répètent : « La Forte a enfanté le Fort. »

*
* *

En examinant l'immense Temple, devant les ruines duquel notre guide paraît toujours rêver un rêve religieux, on conçoit la complication de ces mystères avec leurs brusques changements de décors, leurs contrastes de lumières et d'ombres, leurs groupes de personnages qui

apparaissent et s'éclipsent comme par enchantement. Le centre du sanctuaire, en effet, est semé de bases de colonnes qui divisent le vaste espace en plusieurs compartiments. « Dans cette forêt de marbre — écrit l'auteur de la *Grèce Héroïque et Sacrée* — aucune représentation dramatique, aucune cérémonie religieuse ordinaire n'est possible; ceci est un lieu d'opérations magiques. » Sans magie, on ne s'explique pas le mécanisme qui fait trembler de sainte peur le peuple le plus intelligent du monde, pas plus que la lueur des éclairs au milieu des ténèbres, le va-et-vient des spectres ailés, le mouvement des personnages divins. — Dans un vieux livre intitulé *Fêtes de la Nature Veuve*, on trouve une description minutieuse de la machinerie éleusienne. Un épibome se plaint du désordre qui règne parmi le personnel du temple depuis quelques années. « Les autels — dit-il — étaient mieux servis autrefois, car tout était meilleur marché. Aujourd'hui tout coûte très cher. Nous nous ruinons en achats de costumes. Chaque année, il nous faut acquérir de nouvelles pattes de lions et de nouvelles têtes d'Anubis. La multiplication des accessoires s'impose. Nous avons besoin de masques, d'habits à longue traîne, de torches, de parfums, de miroirs magiques, de cordes sans fin, de bascules, de transparents, de fleurs, d'encens, de voiles aux ombres heureuses ; de tout le mécanisme de l'enfer : roues de torture, la roue d'Ixion, le tonneau des

Danaïdes, le rocher de Sisyphe, la barque de Caron ; nuages, rayons, tonnerres, éclairs, lumières, musiques mystérieuses. » Mais tout ce dont parle le petit livre ancien — encore que ce soit déjà beaucoup — ne serait rien sans l'art magique des prêtres : du hiérophante qui laisse tomber sa flottante chevelure sur sa tunique constellée d'étoiles ; du daduc dont le diadème resplendit comme un soleil purificateur, de l'hiérocérix qui empoigne le caducée fulgurant à lui confié par Hermès pour guider le troupeau fidèle ; de l'opibome qui tient la lune en la dextre ; de l'hyacogogue conducteur d'initiés ; de l'hydrane qui purifie les dévots avant de leur permettre l'entrée de l'antre divin ; du daérite qui ne sert que le culte spécial de Perséphone sur des autels parfumés et fleuris de narcisses ; du pirphore, enfin, chargé d'entretenir le feu du temple... Tous ces prêtres sont des savants accomplis en l'art de la fascination et de l'enchantement. A l'aide des voiles sacrés, des lumières mystiques, des combinaisons infernales, ils produisent de si éblouissants effets que les plus sceptiques fidèles, eux-mêmes, tremblent en les contemplant. Les secrets de la mise en scène sacrée sont formidables. « Malheur à l'hiérophante qui ne sait pas se taire ! » — dit une hymne.

⁂

La famille des Eumolpides, qui fournit au

temple tous ses hiérophantes durant mille années consécutives, est la dépositaire des mystères. Elle connaît la mise en scène du drame mystique. Le peuple croit que les fondateurs de cette dynastie sacerdotale sont fils de la lune. « Par leur origine et leurs fonctions — assure Creuzer — les Eumolpides se trouvent placés sur la limite du ciel et de la terre, comme médiateurs et initiateurs. » Ils possèdent en effet tous les divins arcanes. Ils reçoivent les confidences des dieux. Ce qu'ils disent, ils le disent parce que Zeus le pense. Demeter et Hadès parlent par leur bouche. Et quand ils disparaissent, le magique secret disparaît avec eux. Parmi les ruines, il ne reste rien autre qu'un souvenir perplexe, une interrogation admirative, une vague et confuse rumeur de prières...

XII

LES STÈLES DU CÉRAMIQUE

Par les clairs crépuscules d'Athènes, quand les cimes harmonieuses de l'Hymette commencent à se perdre dans l'azur profond du soir, il n'est pas d'endroit de pèlerinages passionnés qui attire avec autant de pouvoir que l'ancien cimetière du Céramique. Parmi les stèles de marbre conservées intactes par un miracle, toute la douce philosophie des païens attiques devient une leçon visible de consolante réalité.

*
* *

La mort — cette intruse qui dans d'autres camposantos nous emplit d'angoisse — la mort qui fut autrefois l'obsession douloureuse de l'Égypte ; la mort qui, plus tard, devait danser devant le Moyen Age peureux sa danse macabre ; la mort qui, partout, se présente décharnée, affreuse, gesticulante ; la mort épouvantable et implacable, ici, dans l'Athènes de Pallas, nous

inspire à peine, par son grave aspect de belle dame voilée, une respectueuse mélancolie. Les inscriptions que gravèrent les poètes, ne pleurent quasi jamais, et lorsqu'elles pleurent, c'est sans gémir, ni se désespérer. « Ci-gît un homme qui s'en va du monde comme il y vint, » — dit une épitaphe. Et mieux que les lettres, les figures des reliefs parlent au passant de résignation tranquille. « Arrête-toi, voyageur — murmure chaque stèle — et contemple la dernière journée de la vie. » Les morts, en effet, ne sont que les suprêmes voyageurs : les voyageurs qui partent et ne reviennent plus. A chaque moment, nous voyons apparaître Caron, impassible en son attitude quelque peu dédaigneuse et fatiguée. La proue de son esquif porte un œil ouvert sur l'infini. Ceux qui doivent traverser l'Achéron s'embarquent toujours sans répugnance, parfois sans douleur, et même avec joie. « Triste serviteur de Pluton — dit le Diogène de Léonidas de Tarente — reçois-moi dans ton esquif bien qu'il soit déjà chargé d'ombres : j'ai pour tous bagages ma lampe et ma burette d'huile. » Ceux qui s'embarquent attristés n'éprouvent pas de craintes ténébreuses d'un au-delà de mystère. La seule chose qui les peine, c'est d'avoir à renoncer à la vie et à ses plaisirs. Parmi les épigraphes funéraires de l'*Anthologie*, qui forment comme un cimetière idéal avec des tombes des cinq grands siècles grecs, il est des épitaphes qui rient et

des épitaphes qui pleurent, mais il n'en est point de désespérées. « L'attente de la mort — dit Paladio — est une douloureuse anxiété d'où la mort seule peut nous tirer. Ne pleurons donc pas celui qui perd la vie, puisqu'après la tombe il n'y a plus de souffrance. » La pire souffrance, c'est l'abandon de ce que l'on aime. Mais cela aussi a sa douceur. Dans le *Reproche à Mimnerme*, Solon dit : « Que la mort ne vienne pas sans faire verser quelques larmes, et que mes amis, en me voyant partir, s'attristent et se lamentent. » Seulement, cette suprême tristesse doit être majestueuse, tranquille, digne.

*
* *

En une stèle célèbre de ce cimetière athénien, on admire un citoyen adresser le dernier adieu à sa famille. D'un geste grave, il serre la main de sa femme. Son visage exprime une immense mélancolie. « C'est indispensable ! » semble-t-il murmurer. En une autre stèle, vers laquelle les guides conduisent toujours le voyageur, nous voyons Hegeso, la fille de Proxenos, contemplant avec amertume le coffret qui garde ses joyaux. Sur ses lèvres fleurit comme une anémone un sourire de grave résignation. Au moment de s'en aller pour toujours, elle est obligée, par cet écrin, à s'arrêter un moment et à contempler ce qu'elle perd. Une autre femme, la belle Korallion, prend congé de son époux et de son fils. De ses mains pâles,

elle caresse ces deux êtres qui représentent pour elle toute l'humaine félicité. Ses lèvres n'exhalent pas la moindre plainte. Parmi tous ceux qui composent le groupe, elle paraît la moins impressionnée par la fatalité de son propre destin. En une autre stèle, un bas-relief nous apprend que ceux qui meurent glorieusement méritent d'être admirés même au delà de la tombe. « Ci-gît Dexileos de Thorikos, fils de Lisanias, qui porte un nom de héros, » — dit l'épitaphe. Et la sculpture nous montre le jeune guerrier au moment où il terrasse un ennemi. C'est le seul moment que les amis aiment à rappeler. Quant à l'autre combat, celui où le sort lui fut défavorable, à quoi bon l'évoquer sur une pierre de gloire ? Le même artiste qui sculpta ce relief, repose quelques pas plus loin sous une stèle magnifique en laquelle un de ses compagnons l'a immortalisé, contemplant la Parque inexorable avec la plus froide curiosité. « Ah ! — semble-t-il dire — C'est toi ? » Et sa noble indifférence inspire au poète Agatias l'épitaphe que nous connaissons tous : « Pourquoi craindre la mort qui, loin de faire du mal, met un terme à toutes les douleurs et à toutes les misères ? Elle ne vient qu'une fois nous visiter, et jamais aucun mortel ne la reçut deux fois. » — A chacun de nos pas, dans la cité des ombres, la voix qui chante le dernier chant devient plus légère, sans cesser d'être mélancolique.

* * *

Dès que quelqu'un cesse d'exister, les organisateurs de la cérémonie funèbre accourent dans l'ordre où un anonyme potier, contemporain d'Alcibiade, les a représentés sur l'amphore d'Archémore. — Le cadavre est étendu sur un « kliné », sous un parasol que soutient une esclave. Une autre esclave couronne de roses la tête immobile, et parfume les lèvres inertes. Aux pieds du lit se tient le poète qui va composer l'épitaphe. Son visage jovial annonce que les doctes hexamètres ne seront ni fort tristes, ni trop nombreux. Il dira : « Arrête-toi, passant; ci-gît un jeune homme qui mourut à l'âge auquel d'autres naissent à la vie de plaisir, » et sa tâche lyrique sera terminée. Ce qu'il importe, c'est d'employer les formes d'Hésiode et les épithètes de Mimnerme. Après le pédagogue, voici le porteur de jarres pour les libations du défunt, et le porteur de la table des offrandes. L'argent que doit recevoir Caron pour prix du passage dans sa barque, quelque parent l'a déjà sûrement déposé dans la bouche morte. Quand l'esclave aura procédé à la toilette suprême, les femmes qui doivent chanter l'hymne au son de la lyre seront appelées. La famille entière accompagnera le défunt jusqu'au cimetière le plus proche, et, après avoir posé la stèle sur le sépulcre, retournera à Athènes pour offrir aux

amis le repas mortuaire pendant lequel on doit prononcer ces discours qui ont tant fait rire Lucien. Trois jours après, le premier sacrifice sur la tombe est de rigueur. Le second sacrifice se célèbre le neuvième jour. Parmi les stèles de ce cimetière athénien, où nous pouvons aujourd'hui évoquer toute la poésie des anciens rites mortuaires, plus d'une pierre perpétue le souvenir des ingénus sacrifices dans lesquels, suivant les propres paroles de Sophocle « les bonnes gens offrent à leurs morts le lait blanc d'une génisse vierge, le miel, transparente rosée de la reine des fleurs, et, l'eau d'une fontaine immaculée ». Dans la pensée populaire, ceux qui gisent sous la terre, jouissent grâce à ces offrandes d'un peu des plaisirs de la vie et se consolent par là de ne pouvoir respirer toutes les roses du monde. « Mange et bois, puisque tu ne peux pas faire autre chose », — disent les bonnes gens. Ceux qui prétendent que les sacrifices sont simplement des simulacres et qu'en réalité les vins généreux, les bons gâteaux et les morceaux délicieux finissent toujours par régaler des vivants, se trompent. Dans la *Cité antique*, Fustel de Coulanges prouve, avec l'appui de textes innombrables, que les aliments portés par la famille au cimetière sont pour les mânes, puisque les boissons sont versées dans la terre, et les viandes introduites au fond de la tombe par un conduit spécial. Ceci ne se rapporte pas uni-

quement à l'antiquité homérique, mais encore à tous les siècles païens. Lucien dans ses satires parle des mêmes coutumes et de rites pareils. La foi, dans ce culte comme dans tous les autres, est entretenu par la crainte. Ceux qui oublient de faire les offrandes sacrées, savent que les mânes s'échappent de leurs demeures souterraines et cherchent le moyen de se venger du dédain avec lequel on les a traités. Dans Hérodote, les âmes des Phocéens, qui se plaignent de faim et de soif, finissent par dévaster toute la région et regagnent leurs antres seulement lorsque leurs héritiers leur ont rendu les hommages établis. Euripide lui-même, encore qu'il ne croie pas aux dieux de l'Olympe, conserve au fond du cœur la croyance de la tombe.

*
* *

Pour qu'ils jouissent de ce que leur rappelle la terre, pour qu'ils soient heureux en se croyant encore vivants, il faut offrir aux trépassés des mets délicieux. Car parmi les habitants de la vaste plaine des asphodèles, il n'en est pas un seul qui manque de s'attrister quand il pense à la terre. Ceux qui enseignent le mépris ou la haine de l'existence sont regardés comme des fous dangereux. Les Grecs les appellent *pisithanates*, ou conseillers de mort. Et conseiller l'abandon de la vie, si belle, c'est une absurdité, c'est un crime. L'État qui ne peut tolérer semblable chose fait fermer l'école dans laquelle

Hégésias le taciturne prêche un évangile qui conduit au suicide. Car le suicide est une folie, la pire des folies. Ceux qui ont traversé l'Achéron le savent bien, puisqu'ils soupirent éternellement pour le monde perdu. Dans les domaines de Hadès, la nostalgie est un mal fréquent. Les héros eux-mêmes ont cette nostalgie. Quand Ulysse félicite Achille dans les Champs-Élysées, le vainqueur d'Hector s'écrie : « Généreux ami, tes paroles sont vaines, et je te jure sur mon esprit que j'aimerais mieux être mercenaire du laboureur qui peut à peine vivre du produit de son champ que de régner en tyran absolu sur ce peuple d'ombres. » La sérénité hellénique n'est qu'une forme de la résignation. Tant que les hommes peuvent combattre pour conserver la vie, ils le font désespérément. Et si, quand ils succombent, ils ne se révoltent point contre le sort, ni ne se dressent contre la fatalité, c'est parce qu'ils veulent mourir en beauté. Ne craignant pas un enfer plein de tourments, n'espérant pas un paradis plein de jouissances ineffables, ils ignorent les angoisses et les extases d'autres races. Après le dernier soupir, l'être tout entier disparaît. L'âme qui reste vivante, l'âme immortelle, n'est qu'un symbole à l'usage des poètes et des sculpteurs, un petit démon qui apparaît aussi bien enterré que menant une vie libre, une image ailée qui perpétue le défunt en conservant sa forme, son costume et ses armes, quelque chose comme une diminution légère de

la matière parfois, et parfois une ombre pure qui se dissipe dans l'espace infini. — Ce que doit devenir cette substance dans un vague au-delà ne préoccupe personne, sauf peut-être les rhétoriciens qui discutent interminablement sous les portiques et qui donnent au problème autant d'importance qu'à la propriété d'une épithète homérique. Dans sa lettre à Ménécée, Épicure dit : « Habitue-toi à penser que la mort n'est rien pour nous, car tout bien et tout mal nous viennent du pouvoir de sentir et la mort nous prive de ce pouvoir. Ainsi, cette droite connaissance que la mort n'est rien pour nous, fait que le caractère mortel de la vie ne nous empêche point de jouir d'elle, et cela non pas en plaçant devant nous la perspective d'un temps indéfini, mais en nous enlevant le désir de l'immortalité. » La conception de l'au-delà, telle qu'elle existe dans notre monde chrétien, si imbu de la vie éternelle de l'âme, ne fait perdre le sommeil à aucun Grec.

*
* *

Ce qui, par contre, préoccupe le peuple tout entier, c'est l'idée matérielle de la tombe et des obsèques. Depuis le temps fabuleux où Antigone expose sa vie pour donner un sépulcre à son frère, jusqu'à l'époque de la décadence, le peuple pense avec plus d'anxiété à la tombe qu'à l'enfer. L'une des dernières épigrammes de l'*Anthologie* dit : « Si, plein de compassion en

voyant mon cadavre, tu m'eusses enterré, les immortels t'auraient pardonné de m'avoir assassiné. » Et si, de ces pâles hémistiches, nous remontons jusqu'à Sophocle, l'accent de la même voix nous émeut en répétant la même idée. Qu'est-ce, en effet, qui fait sortir la divine fille d'Œdipe de sa douce réserve pour risquer sa vie en violant un décret de l'État ? La mort de son frère ? Non ! C'est l'impérieux besoin de l'ensevelir. Elle-même le déclare dans sa réponse au tyran. « Je sais — s'écrie-t-elle — qu'un jour ou l'autre je dois mourir alors même que tu ne le voudrais pas. Comment, donc, dans l'abîme où j'ai roulé, la peine capitale me paraîtrait-elle un mal terrible ? C'eût été plus grand mal pour moi de laisser sans sépulture le cadavre de mon frère. C'est cela qui m'aurait désespérée. Le reste, peu m'importe ! » Avant Antigone, c'est Hector, moribond, qui demande à son cruel adversaire la grâce suprême d'accorder une tombe à son corps. Et plus tard, beaucoup plus tard, dans le livre qui montre la persistance de la tradition hellénique dans le monde païen, et non seulement dans le grec, mais aussi dans le latin, c'est Palinure, le pilote, qui implore la clémence d'Énée pour que son corps ne soit pas abandonné à la mer.

*
* *

Tant d'importance a la tombe pour les Anciens, qu'un philosophe a pu dire qu'en cela seul con-

siste le salut religieux de l'âme antique. Sans sépulcre, les mânes manquent de foyer, manquent de patrie. L'ombre de Mélise, la femme de Périandre de Corinthe, se plaignant d'avoir froid à cause de son suaire mal choisi, est un symbole. D'autres morts ont soif, ont faim, ont des chagrins. Expliquant la conception hellénique de la sépulture, Lucrèce dit : « L'homme ne peut pas se séparer complètement de la vie, ni se dépouiller de soi-même, ni s'arracher du corps qui gît étendu dans la terre ; il s'imagine que cela est encore lui, et, debout à côté de son cadavre, il le ranime et le rouille encore de sa sensibilité. » Sous la terre, en effet, la vie poursuit son rythme. Celui qui est devenu un cadavre continue d'exister. Le culte des morts n'est pas un sentiment vague, comme chez les modernes, mais bien un rite strict et rigoureux. Chaque famille adore ses défunts, comme chaque cité ses héros. Est-ce que l'on ne dit pas les « dieux lares » ? Et ce sont bien des dieux, des dieux intimes auxquels on peut confier toutes ses peines sans craindre qu'ils s'en désintéressent, auxquels on doit demander aide et appui même dans les entreprises les moins justes. Ils sont les créateurs : nous leur devons la vie, et ils se perpétuent en nous. Ayant un pouvoir divin, comment ne s'en serviraient-ils pas pour favoriser leurs adorateurs ? Le lien unique entre les mânes et les êtres vivants, c'est le sang. En dehors de la parenté directe, point de religion

de la tombe. Dans les cérémonies commémoratrices, ceux qui ne font pas partie de la famille troublent la pureté du rite. La loi des Douze-Tables défend de s'approcher de la tombe, au lendemain des obsèques, à ceux qui ne sont pas parents du défunt. « Cet usage — dit Plutarque — est considéré comme pieux, car il est à craindre que les étrangers aillent violer la sainteté du lieu. » Les morts eux-mêmes se défendent contre ceux qui ne sont pas leurs descendants, en les couvrant de maux et de malédictions quand ils s'approchent de leurs souterraines demeures. Par ces croyances, la famille se fortifie, la race s'agrandit. L'homme sait qu'il sera plus tard un dieu pour ses enfants. Et peut-être cela seul pourrait expliquer la tranquillité des beaux Athéniens nus qui, dans les marbres du Céramique, au pied de la colline sacrée du Parthénon, prennent congé de l'existence avec une noblesse si grave et si sereine. Le voyage qu'ils entreprennent n'est peut-être pas le plus agréable de tous. C'est sûrement le plus admirable, le plus beau, le plus profond. C'est le voyage pour la divinisation, pour la déification.

*
* *

Ah ! et comme je comprends à présent, après avoir passé tout l'après-midi à me promener au milieu de ces pierres millénaires, la majestueuse simplicité avec laquelle le patricien de

la stèle de Tinos adresse un suprême adieu à tous les siens avant de s'embarquer dans l'esquif de Caron ! Sur son front il y a une douceur qu'auparavant, j'attribuais à la résignation. « Que faire, puisqu'on ne peut pas l'éviter ? » — semblaient me dire tout à l'heure ses lèvres. — Mais à présent, je crois distinguer sur son visage grave quelque chose de l'orgueilleuse impassibilité des dieux.

XIII

LE PALAIS D'ORESTE

— Ce sont les cris de Cassandre ! — s'écrie Maurice.

Et, réellement, dans la solitude et le silence du pays tragique, le vent semble, ce soir d'hiver, hurler à la mort. Les trois cimes de la montagne se détachent devant nous avec leurs nudités incendiées par le plus ancien soleil du monde, sous un ciel noir, d'un noir lumineux et métallique. A droite, s'étend la mer reflétant en son onde quiète l'obscurité ardente de l'espace. Tout en haut de la côte qui monte de Karvati à l'Acropole, notre guide nous fait pénétrer dans un palais souterrain qu'on appelle le Trésor d'Atrée. Un pâtre allume un petit tas de branches mortes, et la flamme illumine une immense voûte de pierre. « Ceci était un magnifique sanctuaire, couvert de marbres rares — nous dit le cicérone — et, suivant la croyance générale, il était consacré au culte des morts de la famille

royale. A côté des cadavres, on déposait les joyaux les plus précieux, les armes les plus belles, les coupes les plus rares, d'où son nom de Trésor. Les Mycéniens étaient plus somptueux que le reste des Grecs pour enterrer leurs morts. Sur un seul des suaires dernièrement découverts, on a trouvé jusqu'à soixante-dix plaques d'or précieusement ciselées. En se basant sur ce que l'or valait il y a trois mille ans, un savant a calculé que les seuls objets trouvés par Schlieman dans la tombe d'Agamemnon avaient une valeur de sept à huit millions de francs. Le cadavre d'Atrée ne peut pas avoir été entouré de moins de luxe, et le sépulcre dans lequel nous nous trouvons était réellement un trésor. »

La voix du guide monte, claire et monotone, dans la crypte froide, faisant revivre ainsi la pompe tragique de cette cité où tout était or et mort, mort et or...

Mais Maurice ne veut rien entendre en dehors des fantastiques cris de la fille de Priam, qui, à travers les siècles, disent mieux que tous les discours l'intensité effrayante de la tragédie.

— Écoute — murmure-t-il — écoute les hurlements qui emplissent l'espace... écoute ! C'est Cassandre, la Troyenne captive qui dénonce les crimes avant qu'ils soient commis... C'est Cassandre qui appelle à son aide Apollon et qui se plaint de ne pouvoir pas voler comme le rossignol nocturne... C'est la pauvre Cassandre

qui sent le fil de la hache lointaine, la pâle Cassandre dont la voix emplit l'univers de cris angoissés... Ne l'entends-tu pas ?

Et avec une sincère simplicité, je lui réponds :

— Si !

*
* *

Un sinistre hurlement emplit, en effet, ce champ de ruines qui, depuis vingt-cinq siècles, n'est qu'un désert habité par les spectres de la douleur, de la vengeance et de la luxure. L'antique et cruel Destin veut être maître de ce pays, et, sur l'Acropole, érige son palais de marbre noir. Le premier occupant de ce palais est Tantale, fondateur de la malheureuse dynastie, ancêtre lointain du lamentable Oreste. Afin de faire entrer le crime humain dans l'âme divine, Tantale, une nuit, invite les dieux à souper et leur sert, sur un plateau d'or, les membres encore palpitants de son fils Pélops. Hermès reconnaît à son immonde l'odeur la chair humaine et, ressuscite le prince écartelé. Plus tard, Pélops s'achemine vers Élide dans le but de séduire Hipodamie, fille d'Enomaos, le roi aux chevaux invincibles. Mais il arrive (et c'est fatal puisqu'il s'agit de mortels de la race maudite), que les oracles ont dit à Enomaos : « Celui qui épousera ta fille, deviendra ton assassin. » Aussi le dur monarque, qui possède les coursiers de Neptune et qui a pour les conduire un fils de Mercure, propose-t-il toujours aux prétendants

de sa fille une course de chars, d'Olympie à l'Isthme. « Le péril est grand — s'écrie Pélops, dans la première *Olympique* de Pindare — et l'affronter révèle un cœur vaillant. Mais puisqu'il faut mourir un jour ou l'autre, qui voudrait mener dans l'ombre et le repos une vieillesse inutile, privée de tout ce qui honore l'existence ?... J'affronterai la lutte... » Et les dieux lui font le précieux don d'un char d'or traîné par trois chevaux ailés, grâce auxquels il sort vainqueur de la course, ce qui lui vaut d'épouser l'héritière du trône de Pise. De cette union naissent Atrée et Thyeste, dont les destins sont ténébreux. Adolescents, ils tuent un de leurs frères naturels, nommé Crysipe, et s'enfuient de Phrygie. A Mycènes, ils reçoivent un magnifique accueil dans le palais du roi d'Argos, le vaillant Eurythrée. Peu après, celui-ci périt dans une bataille et Atrée se fait proclamer son successeur. Mais à peine a-t-il pris le sceptre maudit, son frère le lui dispute, d'accord avec sa propre femme. Atrée tue l'épouse adultère, puis exile le frère ambitieux, le forçant à laisser en otage ses deux fils. En exil, Thyeste fait la rencontre d'un fils perdu de son frère, et l'envoie en Argos avec une mission régicide. Atrée le surprend et le fait tuer sans savoir que c'est son propre fils. Le parricide et l'inceste sont les deux éléments de la longue tragédie mycénienne. Le dieu qui domine les âmes en action, c'est Até, le vengeur. Les vivants péris-

sent assassinés par les morts. Chaque crime entraîne toute une suite de crimes. Les fils tuent les pères, les pères violent leurs filles. Et dès le début, les hurlements des Euménides emplissent l'espace d'une affolante clameur d'enfer. Afin de se venger d'un involontaire parricide, Atrée rappelle son frère, lui offrant le pardon et l'oubli. Pour le recevoir, il faut préparer un royal festin. Quand Thyeste a fini de manger, une voix terrible lui crie : « La chair que l'on t'a servie est celle de tes propres enfants, oh, petit-fils de Tantale ! » Alors éclate la malédiction qui fait trembler le monde ancien, la formidable malédiction thyestéenne devant laquelle les constellations ferment leurs yeux d'étoiles et le soleil, épouvanté, se voile la face d'un épais voile de nuages. « Le blé cesse de mûrir, » — dit le poète. Et Tyeste s'enfuit, épouvanté, en vomissant parmi de terribles paroles les bouchées maudites. Dans l'exil la vengeance est sa seule compagne. Il ne mange pas, ne dort pas, ne se repose pas. Toute son âme est occupée à chercher un châtiment qui soit en rapport de grandeur avec le crime. Un oracle lui dit : « Un vengeur naîtra de ta propre fille. » Sur-le-champ, afin que ce vengeur ne tarde pas à naître, l'homme maudit fait halte et viole sa fille au milieu des ténèbres. Puis il va se réfugier à Delphe d'où on le conduit, chargé de chaînes, au palais du roi d'Argos. Dans sa geôle, un rayon de lumière illumine sa vie:

l'espérance du fils de sa fille, du vengeur qui est né déjà, d'Égisthe aux mains rouges. Atrée, cependant, se garde comme l'image de la défiance. Mais contre les prophéties sanglantes, aucune précaution n'est efficace et tout effort reste vain. Une nuit, Égisthe arrive et venge son père incestueux. Agamemnon hérite du sceptre et, avec le sceptre, de la malédiction. Sa fille, Iphigénie, mourra de ses mains. Pendant ce temps, le peuple enterre Atrée dans cette crypte qui devient un Trésor, le plus grand des trésors connus jusqu'alors. Car jamais auparavant, les hommes n'avaient vu pareil luxe. Le suaire disparait sous les ornements d'or. Le visage est couvert de plaques d'or. Le cercueil est incrusté d'or...

*
* *

Mieux qu'à Mycènes, où les évocations ne sont possibles que devant les pierres vétustes, on voit à Athènes la grandeur des Atrides. Tous les joyaux que Gabriel d'Annunzio place dans les vitrines de Léonard, le héros de la « Ville Morte », se trouvent réellement enfermés dans une vaste salle du Musée athénien. Là, on voit les masques funéraires d'Atrée et d'Agamemnon, masques d'or qui protégeaient le visage contre les esprits maléfiques, masques qui couvraient les bouches crispées et qui fermaient les yeux ouverts, masques magnifiques, masques macabres... Là, les diadèmes de feuilles d'or, qui

ceignaient les fronts, et les plaques d'or qui resplendissaient sur les manteaux, et les boutons d'or sur lesquels on voyait des chimères gravées, et les colliers d'or avec des figures de guerriers à chaque extrémité, et les spirales d'or qui servaient à orner la coiffure des morts, et les pectoraux d'or... Là, les coupes d'or, coupes sacrées et coupes royales, coupes avec lesquelles s'enivrèrent les Atrides, coupes dans lesquelles Égisthe et Clytemnestre trempèrent leurs lèvres passionnées, coupes aux anses d'or, énormes et délicates, coupes écrasées dont les flancs nous montrent les chasseurs de taureaux sauvages courant avec leurs rêts, parmi les arbres, et coupes ornées de colombes qui se meurent d'amour sur les bords... Là, les bagues de toute la famille royale : bagues de noce, bagues de cérémonie, bagues talismaniques, bagues pour sceller, avec leurs lions et leurs déesses, leurs sagittaires et leurs femmes nues, leurs griffons et leurs temples; bagues qui sentirent les caresses des lèvres incestueuses et furent souvent tachées de sang ; bagues d'Électre et de la lamentable Iphigénie ; bagues qu'Hélène envoya de Troie à sa sœur... Là, les armes, les belles armes oxydées qui semblent garder parmi le pourpre sombre de la rouille quelques gouttes de sang royal : armes somptuaires et cruelles ; armes incrustées d'or qui servirent à commettre les plus horribles crimes dont l'humanité ait conservé le souvenir ; armes

inutiles d'Agamemnon et des guerriers de son escorte ; armes sûres de Clytemnestre et d'Oreste ; armes de tout ce peuple de mort et de vengeance ; armes qui, après avoir assassiné, brillèrent un moment sous le franc soleil d'Ilion, à côté de la lance d'Achille, puis retournèrent dans l'ombre perpétuer leur criminel travail... Là, un miroir, un seul, pendu parmi tant de vestiges guerriers, joli miroir d'ivoire où Clytemnestre se mira peut-être avant d'aller rejoindre Égisthe dans la couche de l'adultère et de l'inceste... Là, enfin, les bracelets d'Électre, les lourds et splendides bracelets d'or... Et tout cela, confondu, entassé dans une seule pièce, produit une violente sensation de luxe cruel et raffiné... *Mycènes riche en or... Mycènes qui abonde en or...* — écrit Homère à chaque page. Mycènes d'or, pourrait-on dire. Car telle est la richesse de ces tragiques sépulcres que toute la civilisation mycénienne apparaît dans son lointain fabuleux comme un torrent d'or maculé de sang.

⁂

Ici même, dans la solitude de ces ruines, dans ce champ de pierres millénaires, la vision dorée nous obsède. Ne voyant rien de ce qui fut la cité royale, ni une colonne, ni un portique, ni une tour ; ne voyant que l'espace vide, avec ses tombes ouvertes et le mur cyclopéen avec sa porte gardée par deux lions décapités, nous

pouvons à notre fantaisie reconstituer tous les palais de la légende, en les couvrant d'or, d'or, d'or... Tout le pays d'Agamemnon est en or...

* * *

Pourquoi dire toujours le pays d'Agamemnon ? Le roi des rois, orgueilleux et grave, qui s'incline devant les oracles et discute avec les dieux n'est, à Mycènes, que le mort le plus somptueux de la grande hécatombe. La véritable souveraine de cette montagne d'épouvante, celle qui, à travers les âges, continue de faire hurler Cassandre, c'est l'abominable et sublime Clytemnestre, la femme aux yeux de chienne, le serpent bicéphale, la pourvoyeuse du Tartare... Elle-même, avec une cynique joie, se proclame la force active de la tragédie, l'incarnation de la cruauté éternelle. « Je suis — dit-elle — l'antique et inexorable Vengeance. » Elle est, en réalité, la seule qui n'hésite pas aux instants suprêmes, la seule qui ne se trouble point au milieu du sang. Tranquille comme la Mort et comme la Fatalité, elle attend pendant des années et des années le retour de l'époux haï, sans jamais éprouver dans son lit adultère, une ombre d'inquiétude. La hache que le Destin lui met entre les mains, elle la caresse avec une voluptueuse délectation. « Je venge Iphigénie ! » — s'écrie-t-elle. En réalité, elle supprime le mari pour continuer de vivre avec l'amant. Et quand arrive la minute terrible, au

lieu de pâlir, son visage s'anime d'une rougeur de joie. Les lumières qui volent de sommet en sommet, depuis l'Ida jusqu'à Araksiacos, pour lui porter la nouvelle du triomphe achéen, allument dans son âme féroce un terrible incendie de plaisir. Pour augmenter sa luxure, l'idée du crime est un philtre magique. « Je vais me préparer — s'écrie-t-elle sarcastiquement — à recevoir mon époux, vainqueur et vénérable, qui regagne son foyer. Cours, et dis-lui, oh, messager ! qu'il accoure de suite pour contenter ses sujets et pour retrouver sa fidèle épouse telle qu'il la laissa, chienne loyale de sa maison, bonne pour lui, mauvaise pour ses ennemis, et toujours pareille après tant d'années. Les plaisirs de l'infidélité me sont aussi inconnus que la trempe des métaux. » Ce ton de sinistre ironie sera désormais celui de ses propos les plus importants. Au moment même du crime, ses paroles auront encore une légèreté moqueuse et voluptueuse. « Me voici debout — s'écrie-t-elle. — La chose est faite... Je l'enveloppai dans un voile fort subtil, mais mortel... Je l'ai frappé deux fois et deux fois il poussa un cri... Puis quand il tomba, je lui portai un troisième coup, et Hadès, gardien des morts, se réjouit... En agonisant, il m'éclaboussa du sang de ses blessures, et cette rosée rouge est pour moi aussi douce que la pluie de Zeus pour les blés qui mûrissent... Et voilà tout, vieillards d'Argos... Maintenant, si vous voulez vous réjouir, ré-

jouissez-vous... Quant à moi, je me félicite de ce que j'ai fait. » Ce n'est pas en tuant seulement que cette femme est grande. Elle l'est aussi en mourant. Tandis que son meurtrier tremble et recherche l'aide de Pylade, tandis que la plaine entière frémit et que le ciel se voile, elle, hautaine et sereine, discute sans perdre courage. La première chose à laquelle elle pense, c'est à trouver une arme pour se défendre contre son propre fils. « Que l'on me donne une hache tueuse d'hommes ! » — crie-t-elle.

*
* *

Oreste ne paraît pas de la même race. Oreste est faible. Créé pour tuer, élevé dans l'idée constante de la vengeance, il n'arrive qu'avec peine, dans la minute définitive, à dominer sa sensibilité. Dès le début de son entreprise tragique, il lui faut invoquer la volonté de l'oracle sanguinaire, pour ne pas s'évanouir. « Le tout-puissant devin de Loxias — s'écrie-t-il — ne me trahira pas, puisqu'il m'a poussé à affronter cepéril par ses cris et ses menaces. » Mais ce n'est pas tout encore. Dans une autre de ses phrases, nous trouvons une raison moins noble pour excuser son crime. « D'innombrables causes me décident — dit-il — et ce sont les ordres d'un dieu, la mémoire de mon père, et, par-dessus tout, mon indigence. » Donnez, en effet, une principauté à ce livide

vengeur, et sa main sera moins inexorable. Car dans son âme l'amour de la mort n'est pas, comme dans l'âme de sa mère, un sentiment d'indomptable volupté. « Pylade ! — murmure-t-il au moment de frapper — Pylade !.. Qu'y puis-je ?... J'ai peur ! » Et il faut que son ami lui rappelle les menaces des dieux pour le décider à agir. Puis, en sentant un frisson qu'aucun de ses ancêtres n'avait soupçonné, il dit : « Je pleure la mort, et la vengeance, et ma race entière, et je gémis à cause de cette victoire qu'il faudra expier. » L'inquiétude nerveuse, qui chez les autres héros de la trilogie d'Eschyle n'existe même pas à l'état embryonnaire, hurle dans son âme comme Cassandre au milieu des vieillards. Ses sens angoissés le précipitent dans le tourbillon de tous les remords. Son cœur n'est pas trempé pour mener à bout, sereinement, l'entreprise énorme et sinistre. Sa sœur serait plus digne que lui de porter le poignard sous son manteau blanc, car elle a dans ses veines le sang maternel. Électre, en effet, est la sœur Anne de la vengeance. Debout sur la plus haute tour du château, elle ne quitte pas des yeux la route de Phocide par où doit arriver le chevalier furieux. « Je ne désire pas autre chose que l'apparition de notre vengeur et la mort des meurtriers, » soupire-t-elle jour et nuit durant de longues années. Et quand le vengeur apparaît, c'est elle qui allume dans son cœur le feu abominable, en lui montrant l'énormité des

crimes de Clytemnestre, et en agrandissant la vision de l'assassinat de son père, et en expliquant avec des détails l'adultère de sa mère, et en exagérant l'horreur des horreurs. « Il faut — dit-elle — que tu saches qu'après avoir tué notre père, elle le coupa en morceaux, puis l'enterra, voulant emplir ta vie d'une douleur intolérable. Moi j'ai vécu méprisée, rejetée de partout, traitée comme une vile chienne, aimant mieux les larmes que les rires, et cachant mes lamentations et mon deuil. Garde dans ton esprit ce que tu viens d'entendre et que, pénétrant par tes oreilles, cela emplisse ta pensée. Puisqu'ils agirent ainsi, demande à ta colère ce qu'il convient de faire. Pour accomplir ta mission, il faut la haine invincible. » A écouter ces paroles, Oreste s'enhardit. Son âme s'exalte. Mais sa volonté doute d'elle-même. Ses lèvres implorent l'aide du mort qu'il doit venger. Et le mort lui répond : « Tue, mon fils, tue ! » Et le chœur, le chœur, incarnation de la justice divine, lui dit : « Tue, tue, prince lamentable ! » Et la voix de l'oracle, au nom d'Apollon clame : « Tue, homme faible, tue ! » Alors, ivre de haine, le vengeur murmure : « Je vais tuer, en me changeant en dragon. » Mais au moment où sa mère lui présente la poitrine nue, un nouveau tremblement de peur, d'inquiétude, de doute, paralyse son bras abominable. Et il faut que Pylade lui crie : « Tue, tue ! » Puis les tortures du remords s'emparent de son pauvre être agité et tremblant. Il n'est, cepen-

dant, que l'exécuteur d'une sentence divine, le bourreau qui brandit la hache vengeresse. Il ne fait qu'obéir à la Fatalité inexorable et tyrannique. Il est, parmi tous les fils de Tantale, le seul digne de pitié et de sympathie. Et, pourtant, il endure des tourments que ni Pélops, ni Atrée, ni Thyeste, ni Clytemnestre, ni Égiste, ni Agamemnon, ne connurent jamais. Il voit, lui, les chiennes dévorantes de la conscience courir en hurlant sur son chemin, et le harceler jour et nuit. « Tant que je puis me dominer — avoue-t-il — je crie à mes amis que j'ai tué ma mère en toute justice. Mais ensuite mes sens épouvantés, comme des coursiers sans frein, m'entraînent et me font hurler de frayeur... » Sans qu'il l'ait mérité, sa réputation est plus abominable que celle de ses ancètres, les rois féroces qui se faisaient servir la chair de leurs fils et qui violaient leurs filles dans les ténèbres. Mais cette injustice a son explication : les hommes pardonnent moins aux hommes qu'aux monstres. Et dans la famille des Pelopydes et des Atrides, le premier qui révèle une âme d'homme, le premier qui éprouve des craintes et des frissons humains, le premier qui manque de la grandeur et de la cruauté d'un dieu vorace, le premier que nous puissions, en un mot, appeler frère, c'est Oreste...

*
* *

Lamentable frère ! Je viens de le voir errant

dans les sentiers déserts de la montagne. Son visage m'a paru livide. Ses lèvres remuaient doucement. Dans ses pauvres yeux fatigués, j'ai découvert une infinie tendresse, une humilité fébrile. Ne redoutant plus les chiennes d'Hadès et se sachant protégé par Pallas, il pourrait dans son royaume avoir une attitude plus hautaine. Car ce pays est le sien... Ces palais lui appartiennent... Cette mer obscure et phosphorescente, est son domaine... Et, cependant, il s'éloigne de l'Acropole où Clytemnestre règne toujours et s'en vient, triste et seul, méditer parmi les herbes sèches de la campagne incendiée. « Les dieux — semble-t-il dire — guérirent de leurs mains pieuses mes remords, en m'acquittant au jugement des Euménides... Mais qui guérira jamais l'indicible tristesse de mon âme ?... »

XIV

LES COURTISANES

« Sur le sommet de la montagne on voit les fondations du temple d'Aphrodite... La richesse du sanctuaire consistait en les offrandes de ses courtisanes, au nombre de plus de mille... » A mesure que nous nous approchons, ces lignes d'un guide quelconque nous obsèdent comme le refrain d'une chanson... « Ce doit être par ici, » — me dit Maurice. Et tandis que les autres voyageurs courent à la recherche de la fontaine Pirène et des traces du Pégase, nous nous arrêtons, hallucinés, devant quelques pierres informes. « Oui — continue mon ami — ce fut sûrement ici, en cet admirable endroit d'où l'on découvre toute la mer et tout l'isthme. »... Puis, réunissant ses vagues visions, il évoque les cortèges de magnifiques courtisanes qui venaient jusqu'à cette Acropole intercéder en faveur de la Grèce et demander à la divine Cypris sa protection. « Oh ! les courtisanes grec-

ques — s'écrie-t-il — les prêtresses admirables qui firent de l'amour un culte, de la volupté un rite et de la beauté une vertu ! » Les courtisanes grecques !... Il suffit de dire ces mots ici, à Corinthe, pour que tout un cortège de visions apparaisse parmi des vers de poètes et des prières d'amants... C'est Léonce, c'est Glysère, c'est Bacchis, c'est Gnathène, c'est Cléonyce, c'est Rodope, c'est Herpilis, c'est Hyparkie, c'est Laïs... Et Maurice prononce ces noms comme on prononce les syllabes qui désignent les belles îles inconnues des mers lointaines. « Car, en ceci, avoue-t-il, tout est mystère et tout est littérature »...

*
* *

Le document le plus humain et le moins littéraire, relatif à la mauvaise vie athénienne, c'est le tableau tracé par Démosthène de l'existence de Nééra et de son époux, l'extraordinaire Stéphanos. Nééra parcourut toute l'échelle de la galanterie. Esclave d'abord, et esclave d'amour, vendue à prix fixe à quiconque désirait goûter la saveur de ses lèvres adolescentes, elle réussit ensuite à s'affranchir et à exercer son métier en toute indépendance. Mais, hélas ! l'indépendance ne procure pas toujours le bonheur. A peine libre, la courtisane s'unit, devant l'autel de Cypris, à Phrynion qui la maltraita, l'obligeant à fuir du domicile commun. Elle emporta bien, au départ, quelques bijoux qui ne lui

appartenaient pas... Mais c'était là chose si courante chez les courtisanes, que Démosthène rapporte le fait sans manifester le moindre étonnement. Puis il ajoute : « Nééra vécut pendant deux ans à Mégare sous les archontats d'Astius et d'Alisthènes. L'exercice de sa profession ne lui rapportait pas suffisamment pour couvrir les frais de sa maison, car elle était fort dépensière. » Au bout de ces deux ans, un client se présenta une nuit, et ne repartit point le lendemain. Ce chaland, c'était Stéphanos, un Athénien voluptueux et fanfaron qui remplissait la charge de délateur public, et qui était, au dire d'Apollodore, « un sycophante de ceux qui hurlent, au pied de la tribune, et accusent en retour d'un salaire ». Le salaire, en tout cas, devait être mesquin, puisque, dans le but d'augmenter ses revenus, Stéphanos épousa Nééra et retourna avec elle à Athènes. « Ils s'installèrent ensemble — dit Démosthène — dans une maisonnette voisine de la statue d'Hermès entre la demeure de Dorothée d'Éleusis et celle de Diromachos. » — Une fois établie à Athènes, la belle courtisane continua d'exercer son métier, exigeant de ses adorateurs une meilleure rétribution, « car — explique Apollodore — son rang de femme mariée lui donnait un certain relief ». Et il ajoute, avec un cruel réalisme : « Alors, si quelque étranger riche et peu connu couchait avec elle, Stéphanos, en sa qualité de sycophante, le surprenait, fermait les

portes et l'obligeait à payer de fortes sommes. » Malheureusement pour la communauté, ce commerce ne put durer longtemps. Dénoncé à son tour par Theomnestos, le délateur public dut comparaître devant l'Aréopage pour y répondre du crime d'avoir, étant citoyen d'Athènes, épousé une étrangère.

* * *

Vous me direz peut-être que l'histoire de Nééra est moins poétique que celle de Laïs... Je l'avoue. Mais, par contre, combien plus significative par sa réalité humaine ! En la lisant, nous nous éloignons un peu du monde idéal des courtisanes divinisées par les poètes antiques, et nous nous rapprochons beaucoup de la tristesse de notre époque. La pauvre femme de Stéphanos, qu'est-elle sinon une poupée qui se vend ? « Il en est qui apportent du blé et font cesser la faim — dit Battaros dans un mime d'Hérondas — et moi aussi, j'amène de Tyr quelque chose pour le peuple ; en vérité, celui-là ne donne point gratis son blé, ni moi, ma marchandise. » Marchandise, c'est le mot. Et c'est peine perdue que de vouloir l'oublier ou l'ignorer. L'amour des courtisanes, dans la Grèce d'hier, comme dans le Paris d'aujourd'hui, est un article de commerce qui a, sans doute, une valeur sociale, voire une valeur morale, mais qui manque de poésie, étant un marché.

Battaros, déjà cité, exprime un peu crûment le fond éternel et universel de ce marché. « Approche-toi, Thalès — s'écrie-t-il — approche-toi et dis-moi : aimes-tu Myrtalé ?... Je ne m'en étonne... Moi aussi j'aime le blé... Donne-moi ceci, tu auras cela. » Et cela, c'est une chose si matérielle, si positive, qu'on la réclame devant les tribunaux, ni plus ni moins qu'un objet quelconque de pondérable valeur. La vie de la triste Néèra, résumé de toutes les misères de l'amour vénal, présente un épisode significatif. Après sa fugue de chez Phrynion, celui-ci se plaignit à la justice non seulement de la fugitive, mais encore d'un certain Étienne qui couchait avec elle. La justice commit des arbitres chargés de juger l'affaire ; et ces arbitres, réunis dans le temple de Cybèle, décidèrent que désormais la belle courtisane coucherait alternativement avec Étienne et Phrynion et que chacun des deux amants subviendrait à la moitié des besoins de la dame. — Quelques compagnes de Néèra gravaient sur les portes de leurs maisons le prix de leurs nuitées afin que tout client sût, avant d'entrer, combien allait lui coûter l'amour. Paw, dans ses *Investigations philosophiques*, cite le cas de la jeune Tharsie qui offrit publiquement sa virginité pour une demi-livre d'or. Un autre cas fort connu est celui de Philénie qui signa un contrat légal par lequel elle s'engageait à coucher pendant une année entière avec Diabolos,

fils de Glaucos, pour la somme de vingt mines d'argent. Les hétères les plus célèbres elles-mêmes, apparaissent, dans les anecdotes de l'Athénée et les épigrammes de l'*Anthologie*, comme de simples marchandes de caresses. « Les courtisanes corinthiennes — dit Chrénile — n'écoutent jamais les cris des pauvres ; mais dès qu'un riche leur adresse la parole, elles se couchent. » Les strophes amères ou malicieuses relatives à la vénalité des courtisanes abondent. « Homère a raison d'appeler Aphrodite la déesse d'or — écrit Antipater — car lorsque tu portes de l'or, il n'est point de portier qui t'arrête, tandis que si tu te présentes les mains vides, tu te heurtes à Cerbère. Oh ! êtres insatiables de richesses, que de mal vous faites aux pauvres hommes ! » Et Simonides : « Boidion, la jolie joueuse de flûte, de même que Pythias, hier encore courtisane, t'ont consacré, ô Aphrodite, leurs ceintures et leurs portraits ! Les voyageurs et les marchands savent bien ce que leur coûtent ces portraits, ces ceintures. » Et Asclepiades : « Euphro, Thaïs, Boïdion, dignes filles du Thrace Diodème, galères à vingt rameurs, qui attirent les riches armateurs à leur bord et puis laissent en terre leurs amants, Agis, Cléophon et Anthagore, plus misérables et plus dénués de tout que s'ils eussent fait naufrage. Ah ! mortels, fuyez ces corsaires de Cypris, car ils sont plus funestes encore que les sirènes. » Mais à quoi bon continuer à citer des épi-

grammes analogues ? Puisque la galanterie est une profession, il est tout naturel que celles qui s'y adonnent fassent payer cher leur science.

*
* *

Et le mot science ne doit pas choquer, appliqué aux prêtresses d'Aphrodite, aux subtiles et doctes marchandes de caresses. Quand quelqu'un parle d'elles, en effet, la première chose qu'il loue, c'est la patiente, l'ardente méthode avec laquelle elles étudient et exercent leur métier d'amoureuses. « Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe, » affirme un proverbe ancien. Cela, suivant les glossateurs, signifie qu'il en coûtait beaucoup d'or de connaître les plaisirs de la cité divine. Mais, peut-être, pour les prêtresses de l'amour vénal, cela avait-il un autre sens, à savoir : que, seules, les initiées dans tous les mystères charnels pouvaient aspirer à vivre parmi les compagnes de Laïs. Contrairement à ce qu'assure un de nos classiques, l'amour à Corinthe, Athènes, Mégare, Tanagra et dans toutes les autres cités grecques, avait besoin « d'aller à l'Université » pour être savant. Les textes d'enseignement y étaient nombreux. Les historiens parlent de traités érotiques écrits par Philenis, Eléphantis, Paximos, Sotadès Maronite et autres. « Tibère — dit Suétone — avait plusieurs pièces, diversement arrangées, pour ses plaisirs, ornées de tableaux et de sculptures lascives, et dans lesquelles il gardait les livres

d'Éléphantis, afin que ses femmes eussent dans l'action des modèles toujours présents pour les diverses postures qu'il leur ordonnait d'adopter ».

*
* *

Ces livres, les courtisanes corinthiennes les savaient par cœur. Mais en matière érotique, les caresses ne sont pas tout. Avant d'arriver au lit, il faut séduire ; et pour séduire il faut apprendre à être belle, à être irrésistible. Le travail de la toilette est, en Grèce, d'une complication infinie. Une érudit qui traduisit les écrits d'Aristophane de Byzance sur Laïs et ses compagnes, nous assure que lorsqu'une marchande de caresses voulaitêtre admirée, ce n'était pas trop de la journée entière pour se peigner, se farder, se parfumer. En se levant, la courtisane trouvait déjà tout préparé un bain tiède dans lequel elle restait quelques minutes pour adoucir sa peau. Au sortir du bain, deux ou trois esclaves frictionnaient avec des eaux aromatiques et des onguents mystérieux ses membres blancs et souples. Cette première friction ne servait qu'à laver le corps. Puis, venait l'épilation, travail long, minutieux et ennuyeux. Chaque poil était brûlé ou arraché, suivant le cas. La statue vivante devait apparaître comme une statue de marbre, sans le moindre soupçon de duvet. L'épilation terminée, il fallait un repos durant lequel les servantes brûlaient

devant la belle chair les plus riches parfums. Et tout de suite après, une nouvelle friction, avec des essences orientales, mettait fin à la toilette intime. La coiffure commençait alors.

Nos contemporaines auxquelles une couple d'heures suffit pour se friser et s'attiffer ne peuvent point se figurer ce qu'était la coiffure d'une dame grecque tant soit peu coquette. « Le travail de la tête — dit le traducteur d'Aristophane de Byzance qui me sert de guide à travers ces labyrinthes d'érudition — est des plus ardus. Il faut, d'abord, rendre propres les cheveux à l'aide de peignes et de brosses ; puis les frotter d'huiles essentielles et de fines pommades pour les assouplir ; enfin les onduler avec le fer pour commencer la coiffure. » Et si la tête exige tant de soins, que dire du visage dont chaque partie exige sa teinte spéciale?... Quant au costume, c'est chose grandement difficile, car les courtisanes, même tout habillées, tiennent à paraître nues.

*
* *

Beauté et élégance, ce n'est pas tout encore !... Les Grecs exigeaient de leurs courtisanes un esprit cultivé. En parcourant la liste des femmes galantes dressée dans le tome IV de *Fêtes et Courtisanes*, de Chaussard, le nombre vous étonne des poétesses et des *philosophesses* qui y figurent. Les lettres de Bacchis sont d'une grande beauté ; Cléonyce écrivit plusieurs livres

sur la nature des choses humaines; Korinne triompha dans un concours où elle luttait contre le divin Pindare; Gnathêne fonda une école d'études érotiques; Herpilis fut une docte naturaliste, et Hyparkia, une célèbre physicienne; Léonce fut la rivale d'Épicure; Nicarète donna des leçons de mathématiques à quelques-uns de ses amants; Philène étudia la philosophie; Aspasie enfin composa une oraison funèbre qui est restée célèbre. Et c'est pour pouvoir figurer dignement à côté de ces femmes de talent reconnu, que les courtisanes en général cultivaient avec ardeur leurs dons intellectuels. Puis, il ne leur manquait pour compléter leur éducation que d'apprendre, à l'école de quelque Gnathêne complaisante, les secrets de leur sexe. « Comme il n'est pas décent qu'une prêtresse de Vénus se laisse engrosser — dit Aristée — on doit leur apprendre les précautions qu'il faut prendre, et leur dire d'être prudentes. » Ceux-là et d'autres encore sont les enseignements qu'on écoutait aux classes d'hygiène érotique comme derniers éléments de sapience, pour pouvoir exercer la digne profession de vendeuse de caresses, de la façon honorable dont les autres travailleurs de l'État exerçaient les leurs. « Elles payaient patente — dit Pierre Louÿs, en parlant des courtisanes de Corinthe — et, en échange de cette contribution, la cité les protégeait non seulement contre leurs amants brutaux, mais contre ceux encore qui ne vou-

laient point payer. » Elles étaient si bien protégées, en effet, qu'elles pouvaient citer en justice leurs compagnons d'une nuit, et leur réclamer le prix de leurs peines.

*
* *

Mais — me direz-vous — cela est peu poétique et très loin de répondre à l'idée vague et magnifique que nous nous formons tous — sans savoir pourquoi — de la vie galante en Grèce...

Fort vrai !

Pour retrouver la femme entrevue dans nos rêves antiques, il faut recourir à l'hétère qui, en somme, constitue l'exception chez les courtisanes. Les érudits assurent que l'hétère est une femme libre qui aime à son gré, et non pas une courtisane supérieure. « Il faut distinguer — écrit Chaussard — ces êtres faciles et voluptueux que la nature, l'instinct, l'éducation, les circonstances poussent au culte du plaisir, de ces autres êtres vils qui, ne partageant même pas la jouissance qu'ils procurent, se livrent par calcul. » Mais ce système présente un inconvénient historique, et c'est qu'en général, les mêmes femmes qui, en certaines circonstances de leur vie, se montrèrent vénales et vulgaires, furent en d'autres occasions nobles, spirituelles, voire sublimes. Considérons, par exemple, Aspasie qui apparaît à travers les siècles comme le modèle de toutes les perfections, de toutes les grâces, de tous les charmes

et de toutes les vertus de l'hétère. — Vivant avec Périclès, elle semblait, sans doute, une muse adorable et admirable. Autour d'elle l'élite athénienne trouvait une atmosphère propice à la culture des idées les plus élevées. Socrate reçut de ses lèvres des leçons de poésie. Sa maison fut une académie de belles-lettres et un conservatoire d'élégances. La célèbre oraison funèbre que Périclès prononça en l'an II de la guerre du Péloponèse, elle la composa et l'écrivit. Grâce à elle, les Athéniens connurent le plaisir social en ce qu'il a de plus délicat. « Pour son illustre amant — dit un de ses biographes — elle fut à la fois la maîtresse et la compagne, le sourire de la vie, le charme du foyer, la confidente de tous les instants, l'être privilégié qui connaît les paroles réconfortantes, les gestes qui consolent, les caresses qui reposent. » Eh bien ! cette femme extraordinaire avait été, avant de connaître Périclès, non seulement courtisane, mais encore entremetteuse. Et puis, cette femme si parfaite, à la mort de Périclès, se vendit, comme maîtresse, à un riche marchand de chevaux...

A côté d'Aspasie apparaît Laïs dans l'Olympe de la galanterie hellénique. Laïs fut une divinité capricieuse, devant laquelle s'inclinèrent religieusement tous les grands esprits, depuis le misogine Euripide jusqu'au voluptueux Scopas. Ses jardins étaient une des merveilles de la Grèce, et la population de Corinthe s'en mon-

trait aussi orgueilleuse que les Athéniens du Parthénon. « Jamais — dit Aristophane de Byzance — aucune femme ne poussa le luxe plus loin dans l'ameublement, l'habillement et les fêtes. Elle était l'astre radieux qui illuminait le monde. Sans effort, elle disposait à son gré de tous les cœurs. Les jeunes gens des familles principales, les hauts personnages de la République et les riches étrangers s'enorgueillissaient de visiter sa maison où fréquentaient des orateurs, des poètes et des philosophes comme Platon, Antisthène, Eschine, Diogène et Aristippe, et beaucoup d'autres encore. Aristippe était le maître de Laïs, et avait grand plaisir à cultiver ses heureuses dispositions. » Si Laïs avait voulu, elle eût été reine de Lydie, car Arsambès ressentit pour elle une violente et durable passion. Mais elle préféra la liberté au trône. Plus tard, elle fut déesse à Éphèse où les prêtres du temple d'Artémise, la voyant si belle, la placèrent en grande pompe sur l'autel divin durant les fêtes tutélaires de la cité. Le peuple l'adora avec fanatisme. Quand elle revint d'un voyage triomphal, les gens de Corinthe coururent vers sa maison et ornèrent sa porte de guirlandes pareilles à celles que déposaient les prêtresses dans le temple d'Aphrodite. Puis cent mille bouches acclamèrent « l'incomparable », implorant la faveur d'un sourire. Et Laïs dut apparaître parmi le peuple qui, en la voyant, s'inclina devant elle comme devant une immor-

telle. Sa générosité égalait sa beauté. Son nom fut synonyme de magnificence amoureuse. Sur sa tombe, le poète Antipater grava les vers suivants : « Je contiens les restes de Laïs, la belle citoyenne de Corinthe, qui vécut dans l'or, la pourpre et l'amour et fut plus admirée que Vénus même, plus brillante que les blanches eaux de Pyrène, Cypris terrestre, dont les orgueilleux prétendants apparaissaient plus nombreux que ceux de la jeune Hélène et s'enivraient de ses grâces et de ses caresses achetées. Sa tombe même exhale une odeur de safran ; ses os sont encore imprégnés d'essences et de parfums, de ses cheveux s'échappe une brise embaumée. A sa mort, Aphrodite a déchiré ses belles joues et l'amour a hurlé. » Cette superbe hétère qui, à l'époque de son apogée, put se livrer sans calcul à un philosophe très pauvre d'Athènes et à un satrape asiatique fabuleusement riche, avait commencé par exercer, comme esclave, le métier d'amour. Mais là n'est pas le plus triste. Le plus triste est qu'en son âge mûr, abandonnée par ses poètes, ses généraux, ses potentats, elle dut de nouveau se prostituer misérablement pour gagner sa pauvre vie...

Quant à Phryné qui avec Laïs et Aspasie forme la trinité glorieuse de la galanterie, tous ses biographes se trouvent d'accord pour déclarer qu'elle fut toujours vénale, toujours âpre, toujours insensible. Les poètes l'appelaient Charybde pour montrer qu'elle était un gouffre

monstrueux dans lequelle s'échouait tout sentiment. Mais cette femme, qui n'eut ni âme ni intelligence, sa beauté la sauva. La Grèce ancienne la considéra comme sa plus belle statue vivante, et, sans exiger d'elle d'autres vertus, la divinisa, plaçant son image dans le temple de Delphes. Seulement, même déifiée, Phryné apparut comme une courtisane pareille à celles dont le cynique Battaros parle ainsi que d'une marchandise.

*
* *

Pour ma part, afin de conserver mes belles illusions sur les hétères antiques, plus qu'à Aspasie qui me paraît quelque peu pédante, plus qu'à Laïs qui est l'image de la vanité, plus qu'à Phryné qui ne fut qu'un beau corps sans âme, je pense à Bacchis la tendre fille de Samos, la souriante amoureuse esclave de son instinct, de sa beauté, de sa faiblesse. Car s'il est une courtisane grecque en laquelle on découvre, le charme de la galanterie rêvée, avec toute sa folie et toute sa tendresse, c'est bien en elle. Elle fut, non pas une marchande d'amour, mais une libre amoureuse. Elle vécut pour aimer, rien que pour aimer, et, naturellement, pour souffrir en aimant. Car l'amour, suivant l'expression de Méléagre, est « un enfant terrible qui se moque de nos invectives et s'alimente de nos larmes et de nos injures ». Modeste autant que

belle, Bacchis n'aspira jamais à être considérée comme une divinité. « Je suis une pauvre courtisane » — disait-elle. Et quand Phryné se vit acquittée, Bacchis fut la première à féliciter son avocat, comme défenseur des droits de la corporation, en les termes suivants : « Notre gratitude est générale. Chaque courtisane vous doit autant de reconnaissance que Phryné elle-même. L'accusation du misérable Euthias ne concerne que Phryné ; mais son acquittement nous intéresse toutes. En effet, si pour n'obtenir point d'un amant le prix de nos faveurs et si pour accorder celles-ci à ceux qui nous comblent de cadeaux, nous devions être accusées de sacrilège, il faudrait renoncer au trafic de nos charmes et rompre ainsi le plus agréable commerce qui soit. » Vous me direz : ces phrases sont légèrement cyniques. Eh ! je le reconnais. Mais, ne le remarquez-vous pas ? ce cynisme cache une exquise sensibilité. Par les trous de son masque de bacchante vénale, la douce Bacchis laisse voir deux jolis yeux humides de voluptueuses larmes. Certaine anecdote qu'Athénée rapporte dans le *Banquet*, la peint telle qu'elle fut réellement. Un de ses amants l'abandonna un jour pour courir derrière sa rivale Passiphile ; et, avant de partir, lui donna comme ultime souvenir un collier de grand prix. « Je préférerais le rude collier de tes étreintes » — lui répondit la belle Samienne. Et sans hypocrisie, elle commença à pleurer la perte de son ami adoré. Pas-

siphile, de son côté, désirant une preuve que son nouvel amant ne pensait plus à l'ancienne maîtresse, lui parla en ces termes :

— Je vais voir s'il est vrai que tu m'aimes et n'aimes que moi. Il y a peu de temps, tu fis cadeau à Bacchis d'un magnifique collier. Elle le porte partout, et semble fort orgueilleuse de le posséder, autant pour ce qu'il vaut qu'en souvenir de qui le lui donna. Eh bien ! je désire ce collier... je veux me parer des dépouilles de ma rivale... je veux qu'elle le voie à mon cou...

Indigné d'une telle exigence, Proclès sortit de chez la courtisane sans seulement lui répondre et se jurant de ne jamais la revoir. Dans la rue, par une fatale coïncidence, il croisa Bacchis, et, ne pouvant contenir sa colère, lui narra ce qui venait d'arriver.

— Comment ! — s'écria la délaissée — comment ! ce n'est que cela ?... Puisqu'elle me prit ton amour, la chose que je prisais le plus en ce monde, elle peut bien me prendre ce bijou... Porte-le lui toi-même... Tiens, le voilà...

Et, dégrafant le collier, elle obligea son ingrat amant à le prendre. Proclès, malgré sa résolution de ne plus revoir Passiphile, courut déposer le bijou à ses pieds.

Mais il faut lire la *Lamentation* d'Hypéride pour sentir toute la douce sympathie que la courtisane inspira à ses contemporains. Suivant son panégyriste, Bacchis vit, un matin, arriver

chez elle un personnage vêtu de pourpre et d'or. C'était un satrape perse qui venait lui offrir ses trésors, son cœur et son trône. La jolie Grecque, simple et sincère, lui répondit :

— Il me plairait beaucoup d'être riche, puissante, adulée... Mais il me plaît davantage de coucher avec mon amant, même sous un manteau râpé...

— Ton amant t'abandonnera — s'écria le monarque barbare.

— Je le pleurerai, puis en aimerai un autre...

Plus tard, ce fut un armateur puissant qui lui proposa sa fastueuse protection. Seulement, Bacchis, alors énamourée d'un pauvre poète, ne put l'accepter, à son grand regret.

— Je préfère la misère avec mon amant, à la richesse sans lui — répondit-elle.

... Et tout cela, sans doute, est délicieux, tout cela est attendrissant. Loin de nous faire penser à de froides processions de belles déesses vivantes gravissant la rude côte de l'Acro Corinthe pour aller se prosterner devant l'autel de Cypris, cela évoque le frais souvenir des innombrables héroïnes de la bohème galante qui ont préféré mourir dans les bras d'un amant aimé, à vivre somptueusement aux côtés d'un protecteur détestable...

Et, après tout, est-ce là, peut-être, le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une courtisane, qu'elle soit grecque, chinoise ou madrilène.....

XV

LA LÉGENDE D'HOMÈRE

« Je reçois, ce matin, une circulaire qui m'a comblé d'étonnement. D'étonnement et de satisfaction. Une jeune revue d'art et de littérature a formé le projet et pris l'initiative d'élever à Paris, en plein Paris moderne, automobiliste et cinématographique, un monument à — je vous le donne en mille — un monument à Homère. »

JULES CLARETIE.

Moi aussi, il y a quelques mois, l'idée m'eût fort étonné, de cette revue qui veut ériger en plein Paris un monument à un poète qui vécut il y a trente siècles, s'il a jamais vécu. Mais à présent, rien ne me semble plus naturel que ce projet. Les trois mille ans qui nous séparent de la date où les homérides parcouraient le monde hellénique en chantant les premières rapsodies de l'*Iliade*, ne nous paraissent pas, à nous qui voyageons en Grèce, autrement imposants que les trois siècles qui séparent

l'Espagne actuelle de l'Espagne de Cervantès. Que dis-je ! L'auteur de *Don Quicholte* est un mort dans sa propre patrie, un grand mort, sans doute, mais un mort tout de même, tandis qu'Homère, dans l'Hellade, est un être vivant, un poète qui incarne l'idéal de la race, un berger qui guide encore et toujours les âmes.

* * *

Je me souviens qu'un soir, chez le vieux poète Souris, l'idée me vint de demander quel personnage représentait le buste qui décore le vestibule. Quatre personnes étaient présentes et toutes quatre parurent effrayées de mon ignorance.

— Comment ! — s'écria l'une d'elles — vous ne reconnaissez pas Homère ?...

Ne l'ayant, auparavant, jamais vu qu'au plafond d'Ingres, je ne pouvais guère le reconnaître... Mais les Grecs, eux, le voient partout et à toute heure. Le visage grave aux yeux morts est, dans le pays entier, un visage familier.

Et inutile de dire :

— Peut-être, cet homme n'a-t-il jamais existé...

Pour son peuple, Homère n'est pas un symbole, ni un mythe, ni un idéal. Sa biographie, modifiée ou même annulée ailleurs suivant les découvertes de la science historique, continue d'être apprise ici tout comme le vieil Hérodote l'enseignait aux Athéniens d'il y a deux mille ans. Et par ma foi, si cette biographie n'est pas

la plus véridique, elle a au moins l'avantage d'être la plus belle. Elle ne repose que sur les vers de l'hymne à Phébus, qui disent : « Apollon et Diane, soyez-moi propices ; et si un jour quelque voyageur malheureux vous demande quel est le plus agréable chanteur de cette île, bénévoles envers moi, répondez-lui : c'est l'homme aveugle qui habite la montagneuse Chios. » Mais cela même, qui à nous, pauvres ignorants, nous paraît précis et péremptoire, n'arrive pas à convaincre les savants. Depuis Wolf jusqu'au dernier exégète de Berlin, tous les doctes Allemands qui étudient philologiquement la poésie homérique, commencent par nier Homère. Le joli conte du vieux mendiant qui parcourt le monde antique en chantant les chants de ses deux grands poèmes, n'est pour eux qu'une invention millénaire. Point de peines profondes, point de longues aventures !... Le voyage en Italie, en Espagne et en Égypte, s'évanouit devant la science. Samos, Smyrne, Chios et les autres villes qui se disputent l'honneur d'avoir vu naître le roi des poètes, peuvent renoncer à leurs prétentions. Les fantômes n'ont pas de patrie ; les mythes n'ont pas de berceau... Et Wolf le dit littéralement : « Homère, tout comme Orphée, n'est qu'un mythe intangible. »

*
* *

Le véritable auteur de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*,

des *Hymnes*, c'est le peuple, suivant la science allemande. « La grande épopée grecque — dit-elle — jaillit comme le romancero du Cid, des lèvres anonymes de la foule. » Les contradictions visibles et les apparentes incohérences des deux épopées sont les plus solides arguments de cette école. Un professeur écrit, après avoir patiemment calculé les années, les jours et les heures de l'action épique : « Le compte n'est pas exact : un seul homme ne se contredit pas de cette façon. » Un autre professeur, docte en topographie, demande comment Achille peut se trouver, dans un chant, au côté gauche de l'Escamandre, et dans le chant suivant, sans qu'il y ait eu de changement aucun, au côté droit. Un troisième *magister* s'écrie : « Nous voyons que, suivant une phrase, la colère d'Achille a coûté la vie à de nombreux guerriers dont les cadavres sont dévorés par les chiens voraces et les oiseaux de proie. Très bien, très bien ! Mais alors, pourquoi cet enterrement général et solennel au septième chant ? » Puis, voici encore un professeur qui nous fait remarquer combien absurde il est de nous présenter Héra et Pallas dans l'Olympe, quand on a déjà dit, quelques vers plus haut, que « tous les dieux » sont partis pour l'Egypte. Et ne croyez pas qu'on trouve ces observations dans des jugements de pauvres rhétoriciens pareils à ce fameux *Examen* où notre Don Joseph Gomez Hermosilla analyse vers par vers l'*Iliade*. Ceux qui font

aujourd'hui des observations minutieuses ne sont ni des grammairiens, ni des rhéteurs. Ce sont des philologues, de doctes philologues allemands.

*
* *

Avec une gravité académique, les savants nous jurent que toute cette question de la topographie de l'Escamandre, de la mesure du temps, du voyage des dieux et de l'enterrement des guerriers, a une importance capitale. « Cela prouve — s'écrient-ils — qu'Homère n'a pas existé. » Et si l'on ajoute à cela qu'au dire de force historiens, l'écriture n'avait pas encore été inventée mille ans avant notre ère, on arrive, avec Wolf, Lachmann et Herder, à cette conclusion que chacune des quarante-huit rapsodies qui forment les deux poèmes homériques est une œuvre isolée, et que le rapsode qui coordonna, à une époque relativement récente, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, n'eut besoin que de réunir ces récits épars que le peuple se transmettait oralement de génération en génération, en leur conservant toujours leur caractère primitif. Car la science estime que la poésie homérique est primitive. « Candeur des premiers âges — murmure-t-elle — aurore d'une civilisation où les hommes et les troupeaux fraternisaient... » « principe violent d'un monde qui ne connaît que les grandes passions. » ... Et cela, pour les Allemands, est parole d'évangile.

*
* *

Il fut un homme, cependant, allemand et helléniste, qui, loin d'employer son temps et sa science à détruire l'ancienne légende, se consacra corps et âme à la consolider. Ce fut Schleman. Mais celui-là n'était pas un philologue universitaire. C'était un commerçant. Son nom est aujourd'hui glorieux, grâce aux fouilles de Mycènes, d'Argos et de Tyrinthe. Nous ne devons pourtant pas oublier que si cet homme arriva à rendre de grands services à l'Archéologie, ce ne fut pas par amour de la Grèce en général, mais bien par l'exclusif amour d'Homère. Il le dit lui-même dans son *Autobiographie*. Dès l'enfance, l'*Iliade* fut son livre favori. Étant employé dans un magasin de denrées coloniales à Amsterdam, il économisait chaque mois quelques florins et les consacrait à payer des leçons de grec afin de pouvoir lire dans le texte son poète adoré. Plus tard, la fortune lui fut propice. Il réussit à fonder en Russie un établissement qui lui rapporta jusqu'à trois cent mille francs par an. « En 1854 — dit-il — je gagnai six cent mille marcs. » Au milieu de sa splendeur, il finit par oublier une fiancée qui l'attendait dans son Mecklembourg natal. Ce qu'il n'oublia jamais, ce fut son culte homérique. Chaque soir, en sortant de ses bureaux, il s'enfermait dans sa somptueuse demeure et

se faisait dire un chant des divins poèmes. Les personnages de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* lui semblaient les héros réels d'une aventure lointaine. En lisant pour la première fois la description de Troie, un soir de son enfance, en compagnie de sa fiancée, il avait pressenti qu'un jour ou l'autre le sort le conduirait à découvrir la ville de Priam. « Grâce à Dieu — écrit-il — ma ferme croyance en l'existence de Troie ne m'a jamais abandonné à travers les innombrables aventures de ma carrière. Cependant, je ne devais réaliser mon rêve que cinquante ans plus tard, et cela, hélas ! sans ma chère Minna. » Ce fut en 1868, en effet, que Schlieman liquida ses affaires pour consacrer sa fortune à servir le culte de son poète. Abandonnant son palais de Saint-Pétersbourg, il s'embarqua sur un bateau grec. Il visita Ithaque, Mycènes, Troie. A Troie commencèrent les fouilles qui devaient le rendre célèbre dans le monde entier. Sous les décombres superposés de cinq villes successives, il trouva, enfin, la cité de Priam. Puis il courut à Mycènes rechercher les traces d'Agamemnon, et il les trouva dans un champ de magnifiques ruines dont la seule découverte eût suffi à prouver que l'époque homérique n'est point primitive, si l'*Iliade* ne le disait pas clairement.

*
* *

Avec raison, en effet, quelqu'un a pu dire que

quand Madame Dacier, en traduisant l'*Iliade*, voyait en les guerriers grecs des ducs et des princes, elle se trompait moins que Victor Hugo lorsque, dans le livre des *Génies*, il s'écrie en parlant d'Homère : « C'est l'énorme poète enfant. Le monde naît, Homère chante. » — Bien des siècles, devait compter le monde au moment où cette humanité magnifique luttait, aimait, souffrait et se parait... La profusion des bijoux, le luxe des étoffes, le goût des coiffures, tout parle d'exquise culture dans les deux épopées.

Car il suffit de lire les poèmes homériques pour se convaincre que cette époque, appelée primitive par les philologues, est, au contraire, une époque de haute civilisation, et que le chantre, considéré par les érudits comme le père des poètes, est un poète successeur d'autres poètes. Homère lui-même parle de poèmes écrits par des ancêtres à lui, en l'honneur de quelques héros. Et ces poèmes doivent être populaires, car le peuple est cultivé et adore les belles histoires d'aventures de dieux et de guerriers (1).

Un savant français qui est un grand artiste,

(1) De M. Michel Bréal : « Tout porte à penser que l'*Iliade* a été précédée d'une longue série de poèmes semblables. Certains de ces poèmes concernaient précisément les mêmes personnages. Une lecture attentive suffit pour le prouver. Le poète suppose connues les positions prises par les dieux dans cette querelle qui divise le ciel comme la terre : la haine de Junon pour Troie, la faveur d'Aphrodite pour Pâris, Thétis mariée, quoique déesse, avec un

l'auteur de *Pour mieux connaître Homère*, dit en parlant des Assemblées où étaient entendus les rapsodes : « C'est un auditoire d'esprit libre qui se délecte aux récits de l'Olympe sans y croire beaucoup, et qui permet au poète d'y mettre du sien et même de se divertir avec une discrète irrévérence aux dépens des dieux, comme lorsqu'il raconte les querelles de Zeus et de Héro, ou quand il révèle l'invention qui fit surpendre ensemble la divine Aphrodite et son amant Arès au milieu des rires olympiens. » Le même savant fait remarquer que si le ton homérique est toujours libre, il ne tombe cependant jamais dans la vulgarité. Une grande élégance domine toute l'action. Les cours de Ménélas, de Télémaque et d'Alcinous sont des réunions choisies, dans lesquelles le luxe des discours va de pair avec celui des ornements. Le bon Hermosilla, qui vêtait les poètes grecs avec des costumes dix-huitième siècle, en arriva à sentir si subjectivement la culture de l'époque d'Agamemnon, qu'il parait Homère d'une perruque doctorale. « L'auteur de l'*Iliade* — dit-il — eut pour maître un célèbre écrivain et poète appelé Phémius dont l'élève reconnaissant immortalisa le nom dans l'*Odyssée* ; ce Phémius était professeur dans une très ancienne et célèbre école de littérature, à Smyrne ; et,

mortel, tout cela n'a plus besoin d'être dit. Agamemnon, Achille, Ulysse, Priam se présentent comme de vieilles connaissances. Il suffit au poète de les nommer. »

à sa mort, sa chaire fut occupée par Homère. Et ce seul fait, non contesté, confirmé plutôt par de nombreux témoignages, prouve qu'il y avait déjà en ces temps-là des écoles publiques de littérature ; qu'Homère les fréquenta; que s'il arriva à être le premier des poètes et le plus correct des écrivains, il le dut, non pas à l'aveugle instinct, au pur hasard et à une espèce d'impossible inspiration, mais à l'étude, au travail, à l'observation des règles, quel que soit le génie dont la Nature l'avait doué. Mais si l'on s'entêtait encore à nier une vérité si évidente, l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont là pour confondre les contradicteurs. » Cette page du terrible rhétoricien vous fait hausser les épaules ? Moi, également, j'en ris... Et pourtant, de cet Homère qui se plie aux règles, qui est professeur, qui travaille les vers avec patience, qui étudie la grammaire, qui est, en somme, un Moratin ou un Boileau, et de l'autre, l'Homère primitif des Allemands, l'Homère, incarnation mythique d'un peuple sans arts, sans culture, sans luxe, presque sans civilisation, ma foi, je ne sais point lequel choisir.

*
* *

En lisant les deux poèmes illustres, je suis tenté de croire que c'est Hermosilla qui a raison, surtout depuis que les historiens grecs — et avec eux Bréal — ont découvert que l'*Iliade* aussi bien que l'*Odyssée* ne sont pas de

beaucoup antérieures à l'époque de Thalès et de Mimnerme, c'est-à-dire au septième siècle d'avant Jésus-Christ, qui fut le siècle qui marqua l'aurore de la brillante civilisation hellénique de l'Asie-Mineure. La langue même le prouve. « Cette langue — dit un helléniste — est celle que nous trouvons beaucoup plus tard dans Apollonius de Rhodes et dans Quinte de Smyrne, et si nous l'appelons langue d'Homère, c'est qu'Homère est le premier poète chez qui nous la trouvons. » Des institutions que l'épopée nous révèle, on en peut quasi dire autant. Les héros achéens parlent du Sénat, de leurs villages et des Assemblées où se discutent les intérêts des Cités, de même que des partis politiques qui divisent l'opinion à Troie et desquels le brave Hector se plaint avec amertume. Le mot État se trouve dans le texte. Le vocabulaire est riche en toute sorte de termes (1). Énée dit à un adversaire : « Avec les injures que je sais, on pourrait emplir une galère à cent rames, car longue est la langue et le champ des discours est infini. » En plus d'un passage, on

(1) En parlant de ceci, M. Michel Bréal dit : « L'*Iliade* et l'*Odyssée* nous présentent le plus riche trésor verbal qui ait jamais été au service de la poésie. Non seulement le vocabulaire est d'une incomparable abondance, fournissant pour une même idée une quantité de synonymes, mais la grammaire elle-même est d'une variété extraordinaire, singulièrement favorable à l'art de l'improvisateur.

« Pour un même substantif le choix s'offre de deux ou trois déclinaisons différentes, pour un seul verbe de trois ou quatre conjugaisons. »

remarque certain scepticisme religieux qui fait déjà penser aux Athéniens contemporains d'Alcibiade. « Que m'importent les augures ! — s'écrie Hector — le meilleur présage est de lutter pour la patrie ! » La courtoisie, enfin, la chevaleresque courtoisie des guerriers d'élite, fleurit à chaque page. Après une journée entière de combat singulier, quand les hérauts leur disent : « Voici la nuit », Achille et Hector s'éloignent, en se faisant mutuellement des cadeaux, et s'écrient : « On saura quelque jour, chez les Achéens et les Troïens, qu'à la fin du combat de la dévorante discorde, nous nous séparons amis. » Plus tard, quand Hélène voit le héros d'Ilion mort, la première chose dont elle fasse l'éloge, c'est sa courtoisie et sa douceur. Sur les lèvres sèches du vieil Hermosilla, ces paroles de la belle épouse de Ménélas prennent une saveur si moderne qu'on les croirait prononcées par une dame de nos jours :

« Hector !, de todos mis cuñados eras — tú el que yo más amaba. Son corridos — Veinte años ya desde que à Troya vine — ojalá que antes perecido hubiera !, — mi patria abandonando, y con ducida — por el hermoso Paris ; pero nunca — de tu boca escuché malas razones — que ofenderme pudieram ; y si alguno — de mis otros cuñados ó cuñadas — ó mi suegra talvez (porque mi suegro — siempre cual padre me trató benigno), — con injuriosas voces me insultaba, — tu, con dulces palabras el

enojo — calmando, à contener la lengua — le obligabas, en fin... »

*
* *

Mais pour prouver que les poèmes homériques ne peuvent pas être, comme le romancero espagnol, une série de chants populaires oralement conservés à travers les siècles jusqu'au jour qu'une académie ou un rhéteur les coordonna, les meilleurs arguments, à mon avis, sont ceux de Michel Bréal : « L'adversaire le plus redoutable dans ses idées — dit le docte hélléniste — s'est trouvé être précisément le progrès du folklore, qui a montré combien les productions immédiatement sorties du peuple et restées à l'état de nature, sont peu propres à former une épopée. L'*Iliade*, à tous égards, nous éloigne grandement de la poésie spontanée. Si l'on nous parlait d'une épopée composée par des poètes de métier, selon un modèle consacré et dans un mètre uniforme, pour l'éclat de fêtes à la fois populaires et princières, nous reconnaîtrions tous les caractères du Kunst-Epos : mais il se trouve que ces caractères sont ceux de l'*Iliade* ». D'autre part, le même écrivain nous fait remarquer que, nés du peuple, les poèmes homériques eussent été forcément plus patriotiques, et d'impartialité moindre. Entre Grecs et Troyens, l'*Iliade* ne manifeste

aucune préférence. Les héros de l'une et l'autre armées reçoivent de la muse d'égales louanges. Eh bien ! quand a-t-on vu une impartialité aussi généreuse dans les romanceros anonymes ? Les chantres kleptes qui célébrèrent, au début du dix-neuvième siècle, l'héroïsme des luttes d'indépendance, n'attribuèrent des vertus et des magnificences qu'aux Grecs. Quant aux ennemis, ils les présentèrent toujours sous les plus noires couleurs. Ali, pacha de Janina, qui fut l'Hector moderne, c'est-à-dire, le chef des combattants anti-helléniques, n'a part qu'aux injures dans les chants populaires. Combien différente l'épopée homérique ! Les héros troïens sont, au dire du poète, « généreux », « braves » et « prudents », autant au moins que les Achéens. Les plus grands éloges vont à un Troïen, à Hector, le grand Hector, au casque palpitant, le paladin juste, doux, somptueux et calme, qu'Achille lui-même appelle divin. Parmi les femmes, la plus admirable est aussi une fille d'Ilion, Andromaque.

***

Le malheur, en tout ceci, c'est que si le philologue français dénie à la muse populaire la gloire d'avoir composé l'épopée, ce n'est pas pour l'attribuer à mon légendaire aveugle, mais à une sorte d'académie littéraire. Lisez : « Les chants homériques ont été composés pour faire partie du programme des jeux et des fêtes en

ce pays de Lydie où les fêtes et les jeux n'ont jamais manqué. Comme il est évident, qu'une pensée directrice a présidé tant à la conception qu'à l'exécution, j'ai supposé qu'un collège, une corporation, était chargé de la célébration de ces fêtes, comme on a vu au moyen âge des ordres religieux se vouer à la glorification d'un saint ou à l'accomplissement d'une œuvre. L'auteur de toute cette ample littérature épique ne peut être un individu : l'œuvre est trop grande ; en ceci Wolf a raison. Mais l'auteur ne peut être non plus une foule : sur ce point, la vraisemblance a toujours protesté. Mais l'auteur peut fort bien être un groupe organisé, une confrérie ayant sa règle, ses traditions, et — ce qui n'importe pas moins — poursuivant un but d'utilité immédiate et ayant sa fonction reconnue. On s'explique ainsi la production successive et la conservation de l'œuvre : on s'explique l'unité de la langue et du mètre, de même qu'on entrevoit la cause de certaines inégalités. » Sans doute, l'hypothèse est ingénieuse; mais puisque tout se réduit à des suppositions, je préfère garder ma foi en l'aveugle à la barbe fleurie.

*
* *

Ici surtout, dans cette Grèce encore agitée de son souffle, dans ce pays qui conserve sa trace avec un religieux amour, dans cette atmosphère toujours sonore de sa voix millénaire,

la meilleure version me paraît être la plus simple, la plus poétique, celle qui nous le présente toujours vivant. Depuis le jour où je le connus chez le vieux Souris, je le revois partout, me souriant avec son bon visage de patriarche. Sa parole, aussi, me poursuit. Point de conversation où il n'intervienne. Pas une strophe nouvelle qui ne lui emprunte des images.

— C'est lui — me dit un patriote — qui vainquit les Turcs et nous donna l'indépendance.

Par lui, en effet, s'unirent, le jour de la dernière épopée, les volontés nationales. Et auparavant, pendant les longs jours de captivité, quand la nation n'existait pas, il était la patrie, le berger du troupeau débandé, le vieux père grec des âmes grecques...

XVI

L'IMAGINATION POPULAIRE

Réfugié dans le fameux khan de Gravie, un voyageur français voulut, il y a près d'un siècle, que les pâtres grecs lui contassent quelques histoires de leurs montagnes. « Et comme l'un des narrateurs était de Lesbos — nous dit-il — qu'un autre arrivait d'Élasonne et que quelques-uns descendaient des hauts sommets du Parnasse, la mythologie se trouva mêlée aux croyances nouvelles. »

Tous ceux qui, dans la verte campagne de l'Argolide, dans les plaines mélancoliques de l'Arcadie, ou dans les villages des Iles, ont entendu, ne fût-ce qu'un seul conte populaire, éprouvèrent la même impression. Car dans les imaginations du peuple grec, les dieux anciens interviennent parfois, sans que les saints chrétiens s'indignent.

Voici, par exemple, les deux sœurs envieuses. Au lieu de s'adresser à un miroir, comme dans

un conte analogue de l'Occident, elles interrogent le Soleil et lui disent : « O ! toi, Phébus brillant qui parcours tout l'espace, dis-nous franchement quelle est la plus belle femme du monde. » Et le Soleil leur répond : « Je suis beau ; vous êtes belles aussi ; mais votre plus jeune sœur l'est davantage encore. » Alors, folles d'envie, les deux princesses décident de perdre la pauvre Rodia dans un bois infesté de bêtes féroces. Sous un prétexte quelconque, elles l'emmènent cueillir des fleurs et l'abandonnent sous un arbre au moment précis où l'ombre nocturne commence à noyer les sentiers. « Malheureuse que je suis ! — s'écrie Rodia — je n'arriverai jamais à retrouver mes sœurs, ni à rencontrer une personne charitable. » Alors apparaît, suivie d'une escorte magnifique, la somptueuse Nicteris, déesse de la nuit ; et en voyant la belle enfant égarée, elle l'adopte pour fille et la conduit dans son palais. Une année entière se passe, durant laquelle les deux sœurs envieuses se croient les plus belles filles du monde. Mais un matin, elles eurent l'idée d'interroger de nouveau le Soleil : « O ! toi qui vois tout, as-tu découvert au monde une femme plus belle que nous ? » Phébus, toujours franc, leur répond : « J'en ai découvert une. Elle s'appelle Rodia. Elle habite le palais de Nicteris. » Sur-le-champ, les terribles princesses prennent un voile magique qui fait mourir quiconque s'en revêt, et vont visiter leur sœur. « Heureuse toi

— lui disent-elles — qui est fille d'une déesse ! » Puis elles lui mettent le voile et se retirent. Quand Nicteris revient, à l'aube, après sa course dans les cieux, elle se désespère de trouver morte sa Rodia. « Enlevez-lui ce voile — ordonne-t-elle à ses nymphes — afin que nous puissions contempler son beau visage. » Le voile enlevé, la morte ressuscite et conte ce qui lui est advenu. « Dorénavant, — lui recommande sa mère — ne reçois plus celles qui furent tes sœurs. » Et une autre année s'écoule dans une sainte paix. Au bout de cette année, les deux envieuses, s'adressant au soleil, s'écrient : « Oh ! Phébus, existe-t-il quelque créature plus belle que nous ? » « Il existe Rodia ! » répond le Soleil. Sans perdre une minute, les méchantes princesses courent au palais de Nicteris et frappent à la porte. « Je ne puis vous laisser entrer, — leur crie Rodia — d'une fenêtre. » « Nous venions seulement pour t'offrir une pastille parfumée. » « Donnez-la moi par la grille. » Et elles lui donnent une pastille magique pour l'empoisonner, de sorte qu'à sa rentrée, la déesse de la nuit trouve sa fille morte. Pour l'ensevelir, elle fait construire une arche d'or et met l'arche sur le dos d'un cheval qu'elle ordonne de lâcher à travers la campagne. Un roi qui retourne de la chasse, trouve le brillant cercueil et ordonne à ses pages de l'ouvrir. En l'ouvrant, ils font tomber la pastille de la bouche de Rodia. La jolie princesse se lève, et le roi l'épouse sans lui demander seulement son nom.

*
* *

Les rois des contes grecs ont la simplicité charmante des monarques homériques. Les campagnards leur parlent sans la moindre cérémonie. Les jolies filles qui passent, les affolent. Les présages les plus insignifiants les décident à prendre les plus importantes déterminations. L'un d'eux, le héros du conte de *L'Homme sans barbe* se déguise en laboureur, afin de séduire une paysanne, et quand il l'abandonne, il lui laisse un talisman, qui permettra au fils qui va naître de reconnaître son père. Un autre roi, celui du *Langage figuré*, se perd dans un chemin et pénètre dans une chaumière, où il s'amourache de la fille d'une pauvre femme, rien que pour l'avoir entendue s'exprimer en termes choisis et fleuris. Le souverain des *Portes des Grands*, plein de reconnaissance parce qu'un pâtre lui offre une fleur, l'invite à le visiter dans son palais et le comble de richesses. Mais aucun roi n'est aussi extraordinaire que le bon héros de la Tzitzinanée qui, en entendant, un jour, une enfant du peuple s'écrier : « Si j'étais reine ! » l'appelle et l'épouse. Il est vrai que mieux eût valu à cette enfant n'avoir jamais des désirs immodérés. Aussitôt après le mariage, sa perverse bellemère se jure de la perdre et prépare une diabolique machination. « La reine va me donner

un fils; va la soigner. » — dit le monarque à sa mère. La méchante femme obéit, cache le nouveau-né et présente au roi un petit chien, en s'écriant : « Voilà ton héritier. » Un an après, elle fait de même. « C'est étrange — murmure le roi, — mais attendons le troisième. » Le troisième prince est aussi un chien. La pauvre reine est alors condamnée à passer dans un cachot le restant de ses jours. Heureusement la belle-mère n'a pas tué les nouveau-nés : elle les a seulement fait mettre dans des caisses de bois qu'une fidèle duègne alla jeter à la mer et qu'un bon ermite a recueillies... Et il arrive, un jour, que les trois enfants, désireux de connaître la ville, abandonnent le saint homme qui les a élevés. « Que Dieu vous accompagne — leur dit-il — et emportez quelques poils de ma barbe : c'est tout ce que je puis vous donner. » L'aîné des enfants répond : « Merci ! » Le second répète : « Merci ! » Et le troisième, qui est une fillette, s'incline en souriant. Dans la cité, la reine douairière finit par les reconnaître et ne songe qu'à les faire disparaître ; mais comme elle ne veut pas les tuer, elle emploie un autre moyen. Un jour que les garçonnets sortent en promenade, la fillette se met à la fenêtre et voit une femme qui s'approche et lui dit : « En vérité, ma fille, tu es fort jolie ; mais ta joliesse n'est rien, et mieux te vaudrait posséder la pomme d'or que gardent quarante dragons, dans un jardin. » Le grand frère, qui vient d'acheter

un cheval ailé, s'écrie : « De meilleure monture pour aller cueillir une telle pomme, on n'en saurait rêver, par ma foi ! » Le cheval l'emporte jusqu'au jardin enchanté. Les dragons sont endormis. Il s'empare de la pomme et s'en retourne l'offrir à sa sœur. Au jour suivant, la même femme s'approche de la fenêtre et dit à la princesse : « Tu as bien la pomme d'or ; mais il te manque la branche où viennent se poser pour chanter tous les oiseaux du monde ». « C'est vrai ! » soupire la pauvre enfant. Et quand son frère revient de ses occupations, elle lui explique son nouveau désir. « Je vais te chercher la branche ». — lui dit avec simplicité le bon prince. Et il monte sur son cheval ailé et se précipite dans l'espace bleu. Quand il retourne vainqueur avec la branche la femme reparaît : « Ah! — dit-elle — ton bonheur est grand. Pour qu'il soit complet, il ne te manque plus que la Tzitzinanée, pour savoir ce que disent les oiseaux quand ils chantent sur la branche d'or. » Le prince s'écrie, en montant sur son cheval : « Allons la chercher ! » Mais le cheval lui explique pourquoi l'aventure est impossible : la Tzitzinanée, pétrifie quiconque pénètre dans ses domaines. « Il n'importe ! » — réplique le prince. En s'approchant du jardin des pierres, monture et cavalier se sentent pétrifiés de la ceinture aux pieds. « Je te l'avais prédit, » — gémit le coursier. Le jeune homme prend une paille et brûle un poil de ceux que lui avait donnés l'ermite au moment de la

séparation. Sur-le-champ l'ermite apparaît et ordonne à Tzitzinanée de désenchanter le prince et de l'accompagner jusqu'à la ville où elle peut l'aider à vaincre ses ennemis. « J'entends et j'obéis, » — répond la fée des oiseaux. Le lendemain, en se promenant par les rues, les trois enfants font la rencontre du roi qui les reconnaît. — Immédiatement, il remet la reine en liberté et fait écarteler sa propre mère.

*
* *

Car dans les contes de Grèce, comme dans ceux du reste du monde, tout finit par le triomphe des bons et le châtiment des méchants. Les ogres qui veulent manger les enfants, et les sorcières qui persécutent les princesses ; les belles-mères cruelles et les maris déloyaux ; les sœurs envieuses et les rois injustes, meurent souvent précipités du haut d'une tour. Quelques-uns des êtres qui finissent tragiquement dans ces histoires sont d'anciennes connaissances pour nous. Voici, par exemple, Barbe-Bleue, avec son grand palais, ses chambres pleines de trésors et ses clefs d'or et d'argent. Tout en lui est comme chez son frère, le terrible seigneur breton. « Ouvre toutes les portes que tu voudras, sauf celle-ci, » — dit-il à sa femme. Et naturellement, sa femme ouvre la porte qu'elle ne doit pas ouvrir... Mais, à la fin, le conte grec ne ressemble plus au français : l'épouse du Barbe-Bleue hellénique n'a pas

besoin d'avoir recours à ses frères pour tuer celui qui veut être son bourreau. Elle-même, avec ruse et hardiesse, le précipite dans une fosse où un tigre le dévore.

De vieilles connaissances, nous en trouvons également parmi ceux qui ne succombent pas. Un renard qui court les chemins, en précédant le carosse où se trouve son maître en compagnie d'une princesse, et qui dit à tous les campagnards : « Ces champs appartiennent à Triowhogas », — c'est tout simplement le chat de Perrault qui, à chaque minute, s'écrie : « Ceci est au Marquis de Carabas. » Cendrillon, la voici telle que nous l'avons laissée dans notre livre d'enfance illustré par Gustave Doré. Avec une robe mystérieuse qui surgit d'une marmite enchantée, la sœur pauvre s'habille comme une reine quand ses sœurs la laissent seule, et pour aller au bal elle demande à la fée qui la protège un carrosse invisible. Au bal sa beauté et son luxe font une grande impression. Le prince la voyant, court après elle pour lui déclarer son amour. Elle fuit et, dans sa course, perd un petit soulier de satin, que le prince ramasse et remet à son majordome en disant : « Je n'épouserai que la demoiselle qui pourra mettre ce soulier. » — Peut-on rien trouver qui ressemble davantage au vieux conte français? — Et, cependant, ni de celui-ci ni des autres, on ne doit dire que les Grecs les aient entendus au cours de leurs voyages dans l'Occident européen.

Pour connaître toutes les histoires du monde, les compatriotes d'Homère n'ont besoin que de prêter l'oreille à la voix de leurs ancêtres. Avant que Gil de Retz épouvantât les campagnards bretons par ses cruautés sensuelles, bien des seigneurs grecs se maculèrent les mains du sang de leurs épouses. Le Trimatos, dévorateur de femmes, est un monstre païen. Quant au petit soulier de Cendrillon, comment n'y pas reconnaître la sandale qui permit à un Roi d'Égypte de retrouver la courtisane Rhodope ?...

* * *

La Grèce ancienne est d'une richesse imaginative inépuisable. Sans le vouloir, les nouveaux Grecs vont vers l'antiquité comme vers la fontaine qui ne tarit jamais. A l'Asie voisine, à la magnifique Asie des *Mille et Une Nuits*, ils empruntent c'est vrai le luxe extérieur. Les manteaux des rois, les colliers des fées, les tapis des palais, les plumages des oiseaux, la végétation des jardins, la monstruosité des esclaves noirs, sont souvent d'un luxe barbare. Mais même dans les histoires où l'on sent l'origine orientale, on remarque une mesure de goûts entièrement attique. Voici, entre autres, la femme du Seigneur du Monde Souterrain. Chaque soir, un nègre vêtu de pourpre va la chercher et lui offre une coupe de narcotique. La nuit où, dominée par la curiosité, elle ne prend pas la coupe et découvre les secrets

de son époux, le Roi du Monde Souterrain l'appelle « chienne ingrate » et l'exile de ses États. Si ce roi eût été un kalife, aucun tourment ne lui eût paru assez fort pour châtier la trahison de son esclave. Les monarques de Grèce ne sont pas cruels par instinct. Quand ils sacrifient un être qu'ils aiment, ils le font, comme Agamemnon pour Iphigénie, pleins de honte et de douleur. A leurs plus féroces ennemis, ils pardonnent pour quelque mot d'esprit, pour quelque aventure hardie ou quelque acte généreux. Sensibles à tout ce qui est subtilité et beauté, ils ne savent pas garder rancune à qui les trompe avec maîtrise. A chaque instant on voit de pauvres pages séduire des filles de rois, et des chevaliers errants enlever des sœurs de reines et recevoir, au lieu d'un châtiment, des félicitations.

*
* *

Un des plus beaux contes grecs, et des plus significatifs parmi tous ceux que l'on a publiés, c'est celui qui porte ce titre : *Dracophage*. Le héros est un Hellène de pure race, un Ulysse fantastique, modèle de hardiesse, de force, d'héroïsme et de sagesse. En priant, une nuit, sur la tombe de son père, il sent un souffle mystérieux éteindre ses cierges. Au loin, une lumière brille. « Je les rallumerai là-bas, » — se dit-il. Et il se met en route. En arrivant, il aperçoit une chaudière de poix bouillante gardée par quarante dragons. Il prend la chaudière, la soulève,

rallume ses cierges et va repartir, quand un des monstres le retient : « Toi qui peux, tout seul, lever cette chaudière qu'à nous tous nous réussissons à peine à mouvoir, tu dois être le seul capable d'enlever une princesse que nous cherchons depuis longtemps à capturer, et qui malheureusement habite une tour trop haute. » La première impulsion du voyageur est de s'éloigner de cet endroit; mais, se sentant cerné par les dragons, il juge téméraire toute résistance. « Allons chercher la princesse, » — répond-il. — En arrivant au pied de la tour, il improvise, avec des grands clous, une échelle, par laquelle il monte jusqu'à la plus haute terrasse du château. Une fois là, il dit aux dragons : « Montez, mes amis ; mais ne montez pas tous ensemble, afin que les clous ne cèdent point ; montez un par un, et je vous ferai pénétrer dans la chambre qui vous intéresse. » Les dragons montent l'un après l'autre, et avec une adresse digne d'Ulysse, le chevalier les précipite, au fur et à mesure, dans le fossé du château, où ils tombent morts. Délivré de ses dangereux compagnons, il songe à redescendre pour aller continuer ses oraisons sur la tombe de son père. Cependant il veut voir, avant, la fameuse princesse. Il entre dans la chambre et, ô ! pouvoir de la Beauté ! en contemplant seulement la jeune femme qui dort sur un lit d'argent, il se sent blessé par l'invincible Eros. Sans l'éveiller, il lui pose un baiser sur le front, puis échange sa bague contre celle

qu'elle porte au doigt. Ensuite, il sort par la fenêtre et s'en va accomplir son pieux devoir devant la pierre qui couvre les restes familiaux. La princesse, en s'éveillant, sent le baiser et voit l'anneau. Sur-le-champ, elle appelle son père et ordonne à ses vassaux de se mettre à la recherche du hardi mortel qui a si insolemment pénétré dans son alcôve. Au lieu d'un homme, les serviteurs trouvent les quarante dragons morts ; et, comme ces monstres étaient les ennemis de la princesse, tout le château célèbre la magnifique hécatombe. Mais le roi reste perplexe, se demandant qui peut bien avoir donné ce baiser à sa fille. Pour le savoir, il réunit tous les nobles des environs. En une scène qui fait penser à la réunion de la Cour du Roi Alcinous, chacun d'eux raconte sa vie. En entendant le récit du vainqueur des dragons, la princesse et son père reconnaissent celui qu'ils cherchent. Sur-le-champ, le roi le marie à sa fille et lui donne la moitié de ses domaines, pour qu'ils vivent heureux dans l'amour et dans la paix. Mais, hélas ! la paix n'accompagne pas ceux qui sont nés sous le signe d'Ulysse. Le nouveau prince trouve un jour dans l'appartement privé de sa femme une arche magnifique. Il s'approche. Il l'examine. Soudain, il entend un gémissement dans le fond. « C'est un amant qu'elle cache, » — pense-t-il. En pleine colère, il ouvre le meuble, duquel s'échappe un énorme nègre montant un che-

val ailé. Le nègre court vers la princesse, la fait monter sur son coursier, et s'élance avec elle dans les espaces infinis. « Ce diable — dit le roi au pauvre mari consterné — est le plus puissant magicien du monde, et, sûrement, tu ne reverras plus ton épouse. » Le prince réplique : « En tout cas, je vais me mettre à sa recherche. » Et sans demander seulement un écu à son beau-père, il s'en va courir les chemins, en méditant tristement. A la nuit tombante, il se trouve devant la porte d'un château où il sollicite qu'on le laisse coucher. La châtelaine lui ouvre et reconnaît en lui son frère. « Mon mari — s'écrie-t-elle — peut t'aider dans ton entreprise, car il est un des êtres les plus puissants de l'univers : le monarque des animaux. » Peu après, le mari arrive, écoute le récit de son beau-frère et lui conseille de renoncer à son projet. Folie que d'essayer de lutter contre le magicien au cheval ailé ! Mais dans l'impossibilité de le convaincre, il lui indique l'endroit où la princesse est retenue captive, et ajoute : « Pour y arriver, un cheval ailé est indispensable ; et pour se le procurer, il faut un courage sans bornes, une subtilité à toute épreuve et une patience extraordinaire. » En bon fils d'Ulysse, le prince possède ces trois vertus. Il s'en va, donc, dans la montagne où il lui faudra attendre que pouline la jument magique. Des années durant, il lutte contre tous les fauves. Il surmonte mille et mille difficultés. A la fin il triomphe et retrouve sa femme avec

laquelle il revient, monté sur son coursier ailé, dans l'Ithaque idéale de ses désirs.

*
* *

Si ce conte délicieux nous fait penser à l'*Odyssée*, il en est d'autres, sombres et féroces, qu'on dirait inspirés par les muses qui dictèrent les terribles légendes d'Œdipe et des Atrides. L'histoire du *Seigneur et ses trois filles* est un lamentable poème de fatalité. La nuit même où le voyageur épouse la belle Rose, un magicien apparaît et lui dit : « Abandonne cette femme, car la destinée veut qu'elle se marie à son père, et que de ce criminel hymen naisse un fils qui épousera sa propre mère ». La malheureuse Rose, mise au courant de ce funeste présage, lutte contre son sort, et rien ne l'arrête, même pas le crime. Hélas ! en vain ! Le présage s'accomplit dans toute son horreur. Car dans cette terre hellénique où les hommes ne sont pas cruels, le Destin a des férocités inconcevables. Quand un signe mystérieux stigmatise un front, aucune bonté, aucun effort, aucun sacrifice, ne peut soustraire à sa fin désastreuse celui qui a été marqué par le sort aveugle.

*
* *

Mais quelle que soit l'admiration des Grecs pour la tragédie, ce qui les charme le plus dans les contes populaires, c'est l'imagination subtile et aventurière. Les chevaliers qui parcou-

rent des pays lointains et y trouvent des choses rares, et y échappent à des périls compliqués, sont les héros nationaux par excellence. Dans l'histoire du *Poisson ensorceleur*, on voit un roi appeler un homme qui passe et lui offrir la main de sa fille. « Mais — dit le conteur — celui-ci la refuse nettement, en alléguant son désir de voyager pendant longtemps encore. » Et devant cette raison, le roi lui-même s'incline. Les rois savent qu'en voyageant on apprend à vivre, à tenir son esprit en éveil et à duper tout le monde. La duperie, quand elle est habile, devient un acte plausible. Dans le conte des *Deux Voleurs*, on voit jusqu'où arrive ce sentiment d'admiration pour la subtilité maline.

Voulez-vous que, pour finir, je vous le conte, ce conte délicieux?... Il y avait une fois un neveu qui dit à son oncle : « Nous allons voler tout l'or que le roi a dans son arche. » Et l'oncle de s'écrier : « C'est facile à dire, non pas à faire! » Mais comme le neveu est fort rusé, il arrive à gagner la salle où se trouve l'arche ; il l'ouvre et emporte l'argent. Le lendemain, Sa Majesté va pour prendre quelques écus, et ne trouve rien. Alors, il appelle ses conseillers, avec lesquels il décide de tirer de prison un voleur-savant, afin que celui-ci leur explique comment on a pu dérober le royal trésor. « Pour le savoir — répond le voleur — il n'y a qu'à mettre une trappe au-dessus de l'arche. » Le

roi fait immédiatement placer la trappe ; et, dans la nuit, l'oncle y tombe. Le neveu, en le voyant perdu, lui coupe la tête, et court à la maison pour dire à sa tante : « Par Dieu ! qu'il ne t'arrive pas de pleurer ton mari mort; sinon nous sommes perdus, et, si tu veux le pleurer, je t'indiquerai comment il faudra le faire. » Le lendemain, le roi demande au voleur qu'est-ce qu'on pourrait imaginer pour découvrir le nom du décapité. « Exposez son corps sur la place — répond le voleur — et celui qui pleurera sera un parent du mort. » En même temps, le neveu dit à sa tante : « Pour pouvoir pleurer impunément, porte une terrine de lait, laisse-la tomber près du cadavre et mets-toi alors à gémir comme si c'était pour la terrine. » Dans la nuit, les gardes rendent compte au roi qu'aucun citoyen n'a pleuré le mort. « Seule, une femme a pleuré, mais pour une terrine de lait. » Le voleur assure que cette femme est une parente du décapité et que les gardes ont eu tort de ne point l'arrêter. Puis, il conseille qu'on mette quelques pièces d'or sous le cadavre et qu'on surveille qui les volera. Le neveu s'enduit de cire les semelles, et, en passant, emporte les pièces. Le voleur indique alors trois ou quatre autres moyens de découvrir le complice du mort. Comme aucun ne donne de résultat satisfaisant, il se déclare vaincu. Alors le roi fait annoncer qu'il offre la main de sa fille à qui, étant le complice du

décapité, avouera son délit à la princesse. Le neveu va au cimetière, coupe la main droite à un cadavre, et court à la rencontre de l'infante à qui il narre ses aventures. L'Infante qui le tient par la main, crie : « Voilà le voleur ! » Mais le neveu lâche la main du mort, laquelle reste entre celles de Son Altesse, et sort en courant. « Sa Majesté — termine en disant le conteur — jure formellement de céder son trône à qui lui déroba son trésor. » Le neveu se présente, et se marie à la fille de son souverain.

Les érudits nous diront :

— Eh ! ce conte n'a rien de nouveau. Dans l'Histoire d'Hérodote on en trouve un pareil qui n'est pas inventé et qui relate l'aventure de l'admirable voleur qui épousa la fille du roi Rampsinitius.

C'est vrai ! — Mais par cela même qu'il n'est pas nouveau, ce conte me paraît plus significatif. Si le peuple le conserve et le transforme, c'est qu'il le trouve éternellement actuel. Gardons-le, donc, comme un perpétuel document ; et, sans nous montrer plus sévère que Sa Majesté, pardonnons ses expédients à ce malandrin, en raison de son élégante subtilité et de sa hardiesse admirable.

XVII

LE ROMANCERO

— Ce sont des chansons d'aveugle — me dit un Athénien.

Et cette phrase qui paraîtrait dédaigneuse chez nous, prend dans la patrie d'Homère une importance poétique très grande. Suivant l'exemple du père des aèdes, en effet, les pauvres aveugles grecs ont continué, portant de village en village, de hameau en hameau, de vallée en vallée, les chansons qui célèbrent l'amour et l'héroïsme. Depuis l'apogée de l'ère antique jusqu'à nos jours, chaque lustre a fourni sa chanson. Au temps d'Hésiode comme au temps de Pindare, sous la domination romaine comme à l'époque des cavalcades franques, sous le joug catalan comme dans l'ère chrétienne, sous la tyrannie turque comme dans le calme de l'indépendance, depuis le jour où naquirent les dieux, enfin, jusqu'à

aujourd'hui, la muse populaire n'a pas eu un moment de mutisme.

*
* *

Lorsqu'aux jours sombres de la guerre libératrice, le monde commença à lire les chansons réunies par Fauriel, on attribua cette magnifique floraison à la fièvre d'une période d'enthousiasme populaire. Mais plus tard, d'autres érudits prouvèrent, par la publication de nouvelles anthologies, qu'à toutes les époques de leur histoire, les Grecs avaient chanté leurs prouesses, leurs peines et leurs amours, en strophes anonymes. Le manuscrit de la Bibliothèque de Vienne, traduit et publié par Legrand, ne contient, en effet, que des chansons antérieures au seizième siècle. D'ailleurs, point n'est même besoin d'avoir recours à d'anciennes transcriptions pour se rendre compte de la perpétuelle vivacité poétique du peuple hellénique. Parmi les chansons chevaleresques, recueillies par Moréas des lèvres mêmes de ses compatriotes, il s'en trouve une qui remonte à l'époque des Croisades. Elle s'intitule : *la Gageure du roi*. Les aveugles d'Athènes la chantent encore, au son de la lyre tricorde, dans les fêtes populaires. Un chevalier parle de la vertu de sa dame. Le roi, qui boit, écoute et répond : « Chevalier, je gage que je triompherai de la vertu de votre amie. » « Seigneur ! — s'écrie Mavrian — si vous gagnez votre pari,

vous pourrez me faire trancher le cou ; si vous perdez, vous me donnerez ce qu'il vous plaira. » Le roi se lève. Il ordonne qu'on charge de pierreries vingt mules. Cinq partent dans la matinée, cinq à midi, cinq le soir. La belle Aurea dit en recevant les présents : « Que Dieu garde celui qui me les envoie, et que mon bien-aimé vive cent ans pour lui en témoigner plus longue reconnaissance. » Le lendemain, le roi envoie les cinq autres mules chargées de trésors, et encore cinq autres portant des brocarts et des dentelles, des baumes et des essences. Il envoie aussi un page avec ordre de dire à la belle de se préparer à la royale visite. « — Le roi, notre seigneur, vous aime et viendra cette nuit vous le prouver » — dit le page insolent. La belle fait venir sa plus jeune soubrette, qui lui ressemble tant, et lui dit : « Prends mon costume, et donne-moi le tien. » Puis elle la coiffe et la pare. Le roi arrive à la chute du soir. Le lendemain il dit à sa compagne de lit : « Belle, donnez-moi une boucle de vos cheveux comme gage d'amour. » « Seigneur, lui répond-elle, coupez-la de vos royales mains. » « Belle, donnez-moi votre anneau comme tendre souvenir. » « Seigneur, prenez-le vous-même. » Le roi monte à cheval fort content. Et il arrive, et il appelle ses courtisans témoins de la gageure, et Mavrian qui a perdu, et le bourreau qui doit lui trancher le cou. « Voici les preuves de ma victoire » — s'écrie-t-il en montrant l'anneau et la

boucle — « Seigneur — murmure Mavrian — ces cheveux ne sont pas de ma dame, et cet anneau n'est point le sien. Tout cela est de sa soubrette. » Le roi se met à rire. Il rit, et marie Mavrian et sa dame sans rancune, sans blessure d'amour-propre comme l'eût fait en un jour de bonne humeur Charlemagne, empereur, à l'âme, comme la barbe, fleurie.

Le rire et l'héroïsme, la galanterie et l'orgueil, sont des éléments qui persistent chez cette race par-dessus toutes les peines. « Nous ne restons jamais inactifs, ni du sabre ni de la voix », dit une chanson publiée par Henri Houssaye.

*
* *

Guerroyer et chanter, voyager et parler : voilà l'histoire du peuple hellénique durant les siècles de sa captivité aussi bien qu'aux temps de sa grandeur. Archiloque ne fut-il point, selon Nietzsche, le premier chansonnier grec ?... Eh bien ! sur la lyre de ses fils sans nom, le même esprit fougueux, la même force expressive, la même claire simplicité, continue de résonner à mesure que l'air en caresse les cordes, monotonement délicieuses. En traduisant quelques poèmes classiques, l'auteur de l'*Histoire d'Alcibiade* a montré combien l'inspiration populaire d'il y a deux mille ans ressemble à celle de nos jours. « La poésie populaire moderne — dit-il — est une continuation de

l'ancienne poésie populaire hellénique. Mais les temps changent, et nous changeons avec eux ». En dehors de cette métamorphose inhérente à l'évolution, tout, dans les âmes, est identique. Les générations se passent de main en main le flambeau éternel de la race. Ce qu'on chantait au temps d'Alexandre, des prouesses de Grecs contre Perses, se répète plus tard en strophes contre les Arabes, contre les Goths, contre les Francs, contre les Turcs. A Byzance, ou, mieux dans les provinces asiatiques de l'empire byzantin, tout un romancero se forme autour de la renommée de Digenis Akritas. La poésie finit alors par se libérer du joug des formes pédantesques de l'hymne et des proses ecclésiastiques. Le peuple reparle d'aèdes populaires qui récitent par les chemins leurs propres œuvres. La latinité est vaincue par l'hellénisme. La muse légère commence à inspirer les chantres d'épisodes. Et peu à peu fleurit l'épopée du chevalier magnifique, sage comme le héros de l'*Odyssée* et hardi comme un guerrier de l'*Iliade*. Le nom d'Achille de la décadence est celui qui lui sied le mieux. « Il portait une tunique rouge — dit un chant — avec parements d'or et de perles. A son cou brillait un collier d'ambre. Ses boutons étaient d'or pur; ses brodequins, de soie, et ses éperons, de pierres fines. Il montait un cheval blanc comme une colombe, dont la crinière était ornée de turquoises et de grelots dorés.

Un manteau de damas couvrait la selle, et protégeait contre la poussière le poil luisant du coursier. Les rênes étaient d'émaux. En la dextre, le cavalier tenait une lance verte, à lettres d'or, de fabrication arabe. C'était un jeune homme charmant de visage, de tournure élégante et qui brillait comme un soleil au milieu de ses écuyers. » En ce cavalier, le peuple se plaît à réunir toutes les vertus et tous les héroïsmes des preux antiques. Fort, il l'est comme Hercule ; habile, comme Ulysse ; hardi, comme Achille ; beau, comme Jason ; juste, comme Nestor. Après avoir vaincu les Apélates enlevé Eudoxie, humilié Ducas, il lutte contre un dragon à trois têtes et le tue. L'empereur lui confie le gouvernement de la frontière de l'Euphrate. Sur-le-champ, la paix renaît dans les contrées autrefois agitées par les Arabes. Et quand meurt le héros, à trente-trois ans, l'Orient tout entier le pleure. — De cette épopée, il ne reste qu'une version savante du quinzième siècle. Mais il est certain que sa primitive forme fut celle d'un romancero. « Les chansons qui donnèrent naissance à ce poème — dit Hesseling — appartiennent à la littérature de la noblesse rurale. » Une fois découvert ce chaînon au moment le plus obscur de l'histoire poétique grecque, la chaîne apparaît, complète.

*
* *

Ceux qui ont nié à la muse Klephte la pureté

hellénique, ne connaissent pas l'âme de la race. Si quelque chose existe, en effet, qui ait conservé toujours sa saveur, son accent, sa beauté, c'est bien la voix harmonieuse et fière du peuple. La chanson de Diakos, probablement une des plus modernes, semble une rapsodie, récemment découverte, de quelque poème en l'honneur d'Achille. « Une grande nuée de combattants s'avance, noire comme une nuée de corbeaux. — Est-ce Kalivas qui arrive ? Ou bien Leventoivanis ?... Ce n'est point Kalivas qui arrive, ni Leventoivanis. C'est Omer Vrionis qui s'avance contre les Grecs, à la tête de dix-huit mille Turcs ». Dès qu'il l'apprend, Diakos dit à son lieutenant, d'une voix forte : « Réunis mes braves, donne-leur de la poudre en abondance et des balles à poignées ». Le lieutenant obéit ; mais les soldats, voyant l'ennemi très supérieur en nombre, préfèrent renoncer à l'inégal combat. En vain, Diakos leur crie : « Soyez dignes de vos aînés !... » Sa troupe se disperse. Autour de lui, il reste seulement dix-huit héros. Dix-huit contre dix-huit mille, c'est peu pour vaincre, c'est assez pour combattre. « Diakos se met à leur tête ; son fusil éclate en cent morceaux ; il tire son sabre et se lance dans la mêlée ; il tue des Turcs sans compter, et sept bouloukbachis ; et son sabre se rompt à la poignée — et le héros tombe au pouvoir de ses ennemis, vivant et sans blessures. » — Ainsi prisonnier, le Grec voit arriver

le général turc qui lui demande s'il veut se convertir au mahométisme, à quoi il répond, plein de colère, qu'ayant été vaincu, il ne veut que mourir. Les Turcs décident alors de le soumettre aux pires tortures. Diakos sourit. Au moment d'expirer, il s'écrie : « Vous m'avez tué : peu importe ! Cela signifie simplement : un Grec de moins. — Mais que le capitaine Odysséus et le capitaine Nikitas se sauvent, — et c'en est fait de votre pouvoir, ô, Turcs ! »

*
* *

Les chansons qui célèbrent la chute des guerriers klephtes sont, dans les anthologies connues, les plus belles et les plus nombreuses. L'histoire de ces braves, qui savent mourir comme les assiégeants de Troie, produit une impression profonde dans l'imagination populaire. Le guerrier est, pour la muse du peuple, comme un beau cyprès blessé par la foudre divine. Depuis Christos Millonis, le premier des montagnards qui au dix-septième siècle poussent le cri d'indépendance, jusqu'à l'épique Botzaris qui voit briller l'aurore libératrice, tous les lutteurs savent mourir en beauté. Griptakis, en se voyant perdu, crie à son frère : « Coupe-moi la tête pour qu'on ne puisse pas savoir qui les Turcs ont tué. » Dimos demande qu'on lui creuse une tombe profonde, afin qu'il puisse dormir debout son éternel sommeil. Yotis, agonisant, prie ses amis, comme les

philosophes antiques, de lui faire respirer des roses et de lui servir un dernier verre de vin.

Un jeune montagnard qui tombe mort sur le mont Olympe, loin de ses compagnons, sans espérance d'être enterré, s'adresse aux corbeaux qui doivent dévorer son cadavre et leur dit fièrement : « Vos serres deviendront fortes comme celles de l'aigle quand vous aurez mangé ma chair. » Millonis vaincu refuse d'accepter sa grâce. Le grand Botzaris, enfin, au moment de clore pour toujours ses beaux yeux noirs, n'a que des phrases de douce tranquillité pour les compagnons qui l'entourent. « Ne pensez pas à des choses tristes, mes amis », — leur dit-il. Et ces paroles sont comme un écho des voix héroïques qui, il y a deux mille cinq cents ans, s'éteignaient sans se voiler. Il est vrai qu'en partant pour le définitif voyage, ces braves emportent la conviction d'avoir dignement rempli leurs missions. Leurs prouesses sont magnifiques, leurs gestes sont épiques. En accompagnant les chansons qui les immortalisent, les lyres des aveugles doivent résonner avec une sublime émotion. « Quel est ce bruit ? — dit la chanson de Bukovallas — Quel est ce fracas... Tue-t-on des taureaux ? Ou les fauves s'entre-dévorent-ils ? Il n'y a point de tuerie de taureaux, ni luttes de fauves ; mais Bukovallas combat ; il combat contre quinze cents Turcs, entre Kenuria et Kerasovon. » Les coups de feu éclatent avec un bruit de tonnerre. Soudain, une jolie fille dit,

du haut de sa fenêtre : « Fais cesser le combat, oh ! Bukovallas ! fais cesser le feu ; ainsi quand la fumée sera dissipée, nous pourrons compter combien de soldats te restent. » Les Grecs se comptent : il en manque trois, l'un a été chercher de l'eau ; un autre, du pain, et le troisième, le plus brave, gît mort, à côté de son fusil. — Je ne crois pas qu'il y ait dans tout le romancero espagnol une chanson comparable à celle-là, car celles qui chez nous disent : « Je luttai contre cent à Zamora ; et, tous les cent, je les vainquis, » n'ont point cette légèreté élégante, cette grâce familière qui, dans les chansons helléniques, adoucissent parfois les grosses fanfaronnades. Avec cette grâce indéniable qu'ils héritèrent d'Ulysse, les Grecs, à travers les siècles, savent presque toujours sourire.

*
* *

Aux moments les plus graves, en effet, une rafale de bonne humeur vient parfois calmer les angoisses. Parmi les chants du quinzième siècle, qui relatent la prise de Constantinople, après les accents déchirants du peuple qui gémit : « Prise la cité ; prise Thessalonique !... Prise Sainte-Sophie, le grand monastère ! » ; après les lamentations des cloches qui pleurent, « avec les voix du ciel », la muse populaire retrouve le ton des épigrammes antiques pour dire : « Une femme faisait frire des poissons dans la poêle, et une voix, voix subtile, lui dit

d'en haut : — cesse, vieille, de cuisiner ; la cité va être turque. — Turque ? répondit la vieille. Quand ces poissons frétilleront vivants hors de l'huile ! — Les poissons sautèrent vivants hors de la poèle — et l'Émir en personne entra dans la ville. » Le joug turc, en tout cas, n'arriva pas à tuer dans les âmes les grandes qualités ni les nobles passions. Même dépouillés de leur empire, les subtils Hellènes conservèrent des cœurs impériaux. Sur le continent, comme dans les îles de l'archipel, et dans les îles comme dans les pays d'émigration, la muse populaire continua d'être la muse des enthousiasmes, des illusions, des douleurs et de l'amour. L'amour fit ici, comme partout, vibrer les cordes de la lyre autant que le patriotisme, autant que l'héroïsme. N'a-t-on pas prétendu qu'en dehors du sentiment de la race et de la jalousie, les Grecs, habiles par nature, n'ont aucune passion ? En lisant les antiques tragédies, aussi bien qu'en écoutant les chants nouveaux, on remarque la fausseté relative de cette affirmation. Quand les instincts parlent, l'habileté n'a que faire. Ulysse, lui-même, en quittant l'île de Polyphème, sut exposer sa vie et celle de ses compagnons, uniquement pour montrer au monstre, que rien ne le pouvait intimider. L'orgueil, uni au courage, peut produire les mêmes phénomènes moraux que l'amour combiné avec l'amour-propre. Dans le romancero grec, les drames abondent au milieu des sourires. L'une des plus

belles histoires recueillies par Moréas, est celle de Xanta la trompeuse. Cette belle Athénienne, qui a des yeux de désir et d'espérance, éveille son mari en lui disant que l'heure a sonné d'aller à la recherche des amis qui l'attendent. « Belle — répond le mari — belle, laisse-moi dormir, car il est à peine jour. — Seigneur — lui dit-elle — les barques préparent leurs voiles. — Ah ! ce désir de me voir partir m'inquiète ! N'aimeriez-vous pas un autre homme ? — Seigneur, si vous supposez une pareille chose, coupez-moi la tête avec votre épée, afin que ma chemise soit tachée de sang. » Le doute se dissipe. Le mari sort de chez lui, et vole vers le port où les barques se balancent. Mais au moment de s'embarquer, il est repris d'inquiétude. Il retourne en courant vers son foyer. Toutes les portes sont closes. Quand il les a ouvertes, il trouve sa femme dans les bras d'un rival. Et la chanson termine ainsi : « Ah ! belle, levez-vous et dites-moi si cet homme m'est supérieur et en beauté et en courage. » La belle lui répond : « Seigneur, comme beau, comme courageux, vous êtes le premier. Mais je préfère les baisers de cet homme. » — « Oh ! belle, je vais vous couper la tête, afin que votre chemise soit tachée de sang. » Le drame est rapide, dans les chansons d'amour, comme l'épopée. Et rapides aussi sont l'élégie, l'épithalame et l'idylle. La première qualité de la poésie d'aveugle, est de ne pas fatiguer.

*
* *

Il faut que les auditeurs du fabliau ne s'éloignent pas avant de savoir si le héros meurt ou si l'héroïne s'échappe. Sans aventures ni sang, les amours ne méritent pas d'être contées par ceux qui ne voient jamais le joyeux soleil. Pour parler de passions tranquilles, il y a les amoureux de la cité qui donnent à tout ce qu'ils espèrent, à tout ce qu'ils désirent, à tout ce qu'ils redoutent, une extraordinaire importance. Ah! et en ceci, la Grèce éternelle est éternellement parfaite. Il y a, dans ses sentiments exceptionnels de cruautés et de tendresses, une admirable intensité. En écoutant les lamentations des pauvres dames abandonnées et les rugissements des sinistres seigneurs trompés, on croirait entendre la voix peureuse des anciens chantres d'Éros, le terrible Éros de Théocrite qui, « se nourrit du lait d'une lionne », l'Éros d'Anacréon qui frappe comme un bûcheron avec sa hache » ; l'indomptable dieu, qui, lorsqu'il enfonce ses ongles roses dans une poitrine, ne les retire que teints de sang. Car l'amour hellénique — depuis la tragédie de Thésée jusqu'au dernier fait divers d'Athènes — est violent et cruel. Dans l'*Anthologie*, presque toutes les belles épigrammes érotiques sont douloureuses. « Amer est l'amour — dit Mé-

léagre — et le souffle de sa jalousie fait perdre le sommeil. Quand nous naviguons en sa compagnie, la Raison abandonne la barre, et nous ne savons plus si nous voguons vers Scilla ou vers Charybde. » Dans le romancero populaire, où l'on trouve, au lieu de philosophiques imprécisions, des anecdotes scrupuleuses, les malédictions des poètes deviennent de sinistres confidences ou d'ardentes révélations. Les femmes qui se sentent aimées et n'aiment pas, rient non seulement de la peine qu'elles causent, mais aussi de la mort qu'elles provoquent. La chanson de Kyra Mariora, que Moréas traduisit sous le titre de *La Danseuse* et que Tommaseo appelle plus familièrement *la Signora Marietta*, est l'une des plus caractéristiques. La voici d'après la version de Tommaseo :

« Ah, signora Marietta,
Tuo marito ha fame e aspetta. »
« E se ha fame che mi fa ?
A Ballare ben si sta :
Le scarpette etraccero,
Non la danza lascero.
Nella madia pane s'é
Vada á prenderla da sé. »
« Ah signora Marietta,
Tuo marito ha sete e aspetta. »
« E se ha sete che mi fa ?
A ballare ben si sta.
Nella brocca l'acqua c'é
Vada á prenderla da sé. »
« Senti, sentimi Maria :
Tuo marito é in agonia. »

« E sia pure ché mi fa ?
A ballare ben si sta.
S'é l'incensu, é da un chiodino
Pende acceso un lumicino, »
« Ah, signora Marietta,
Egli e morto, poveretta, »
« E s'é morto, che mi fa ?
A ballare ben si sta.
Ci son donne á lamentare
Ci son preti á sotterrare. »

*
* *

Rien, en effet, n'attendrit celle qui n'aime pas. Rien ne console celui qui n'est pas aimé. Au jeu des passions, chacun joue sa vie, son bonheur, sa liberté. L'honneur lui-même ne se garde bien qu'en risquant l'existence. Les belles qui désirent échapper aux griffes de leurs adorateurs n'ont parfois d'autre moyen que le suicide — le sublime suicide des Suliotes qui se précipitent dans un abîme en chantant une ancienne ballade — le suicide de la belle châtelaine de *la Tour imprenable* qui cherche dans la mer un lit pur pour dormir éternellement. Dans la tour imprenable, on le sait, il y a de l'or et de l'argent en abondance, et les guerriers du sultan l'assiègent, poussés par la cupidité. Mais ses murs résistent à tous les assauts. Soudain, un Turc crie au grand vizir : « Si tu me donnes pour esclave la belle châtelaine, je prendrai seul la tour. » — « Si tu prends la tour, je te donne la dame, et, en outre, tout l'or que la

dame possède. » Le Turc se déguise en moine, et se fait suivre de deux mille soldats qu'il poste en embuscade dans les fossés. Il frappe seul à la formidable porte en disant : « Oh ! porte hospitalière, ouvre-toi, pour que je ne meure pas au milieu de la route, sans pain ni vêtements. » La châtelaine hésite longtemps avant de donner l'ordre d'introduire le pèlerin. Une voix mystérieuse l'avertit que sous ce froc ne bat pas un cœur loyal. Mais il est si triste d'entendre une lamentation de chrétien, que sa volonté fléchit. La chanson termine ainsi : « La dame ouvre la porte. Toute la troupe des Turcs pénètre dans la demeure et en passe les défenseurs au fil de l'épée. Les uns courent vers les pièces pleines d'or ; d'autres, vers les pièces pleines d'argent. Seul, le moine ne pense qu'à la belle, à la belle dame. De ses bras traîtres il tente de l'embrasser. Elle lui dit : Tu as su avec perfidie prendre le château ; mais je saurai garder mon honneur. — Et du haut de la plus haute terrasse, elle se précipite dans la mer. »

*
* *

La race grecque semble s'écrier : « Ou l'amour qui tue, ou le plaisir facile ! » Et de cette double conception naît l'apparent contraste entre l'âme de Sapho et celle de Laïs, entre l'âme de sacrifice fougueux et l'âme de frivolité lascive. Dans le romancero, composé par d'humbles campagnards qui se font à peine

une idée de ce qu'est la vie des grandes courtisanes et l'orgie somptueuse, l'épicuréisme sentimental, la note galante qui nous séduit souvent dans l'*Anthologie*, résonne moins fréquemment que la note intense. Le peuple, en Grèce comme partout, ne met en couplets, avec un sincère enthousiasme, que ses profondes mélancolies, ses nobles fanfaronnades et ses passions fortes. Quand un Grec se livre à quelque rude labeur, il est bien rare qu'il ne chante point sa triste romance. « En montant à cheval — dit Chateaubriand — mon postillon hellénique commence une chanson qui dure tout le chemin. C'est presque toujours une longue histoire rimée qui endort les ennuis de l'homme. Les couplets sont nombreux ; l'air triste. » Triste, en effet, toujours triste est le véritable chant du peuple, celui qui pousse dans les champs comme un coquelicot sauvage. Les couplets qui disent la jalousie féroce de l'amant; les couplets qui décrivent avec tendresse les grâces de la fiancée morte; les couplets qui pleurent les absences de l'époux qui parcourt les montagnes où sa vie est en danger ; les couplets d'exaltation, de douleur et de fièvre, enfin, sont la véritable expression du génie du peuple.

XVIII

DEUX POÈTES

Denis Solomos avait écrit en italien quelques poèmes, quand, un jour, se promenant aux environs de Corfou, il aperçut, au milieu d'un groupe de campagnards, un aveugle qui récitait les strophes d'une romance populaire.

— C'est ainsi que je voudrais m'exprimer, — s'écria-t-il en l'entendant.

— Tu devrais essayer — lui répliqua son ami Spiridon Tricoupis.

Et dès lors, le poète, qui eût pu comme son compatriote Hugo Foscolo briller en un parnasse illustre, se consacra à cultiver une langue à peine polie, en laquelle le travail littéraire devait forcément lui être ardu. Car le grec vulgaire, qu'emploient aujourd'hui quelques-uns des plus grands lettrés athéniens, était alors un instrument grossier, inutilisable pour l'écriture. Dans la vie quotidienne chacun l'em-

ployait : mais en littérature, il ne servait que pour les anonymes chanteurs Klephtes. Les poètes cultivés usaient de ce qu'on appelait l'idiome « épuré », qui est, aujourd'hui encore, celui des universitaires, des historiens, des hommes politiques. « Solomos — dit Psichari — tâchait de faire bénéficier le grec naissant de tout l'art, de toute la délicatesse, de toute la finesse d'une langue fort antique : l'italienne. » Des efforts auxquels il dut se livrer, ses papiers que l'on conserve en Athènes, donnent une idée à peu près exacte. Il n'est point, en effet, parmi tous les artistes parisiens, un seul écrivain qui ait autant limé et corrigé que cet Hellène. Comparés aux siens, les manuscrits de Flaubert, de Renan, de Goncourt, sont des pages spontanées. Chacun de ses vers est fait et refait de dix ou douze façons. Chacun de ses mots est changé quatre, cinq ou six fois. Son labeur apparaît comme une véritable lutte. Mais en cette lutte, une idée admirable de patriotisme le guidait et le soutenait : l'idée hellénique. Pour lui, en effet, la première chose dont eût besoin le peuple, c'était un instrument pur, capable d'exprimer ses idéaux de liberté. Et cet instrument, il voulait contribuer à le lui fournir, et l'on peut dire qu'il le lui procura quand il composa l'hymne magnifique qui sert aujourd'hui de chant national aux Hellènes.

« J'entends le bruit sourd des fusils — dit

cet hymne : — j'entends les cliquetis des épées ; j'entends les coups des massues et des haches ; j'entends les dents grincer. — Ah ! quelle nuit ! — Le souvenir m'en fait frémir. — Oh ! nuit sans autre sommeil que celui des morts horribles !..... Autrefois, ils étaient nombreux ; maintenant la balle ne sifflera plus à leurs oreilles, — ils sont tous étendus sur le sol, tous. — Le sang forme un ruisseau qui serpente dans la vallée et dans l'herbe pure, tout se mouille de cette rouge rosée, fraîche brise de l'aurore, — tu ne souffleras plus sous les étoiles des tyrans ; — souffle, souffle de la croix !... — Voici maintenant les plaines de Corinthe, le soleil ne brille pas seul au-dessus des arbres, des vignes et des eaux. — Dans l'air ne résonnent plus les chants pastoraux ni les bêlements des brebis : — les ennemis par milliers envahissent la côte ; — mais les braves ne s'effrayent pas devant le nombre. — Oh, héros des Thermopyles, levez-vous, accourrez, et vous verrez que vos fils sont bien dignes de vous ! »

Quand les Grecs récitent ces strophes, un grand orgueil illumine leurs visages. Le poète en cette occasion est le véritable verbe du peuple. Dans sa voix palpite l'âme de la race. Tout ce qui existe de généreux, de fort, de sublime dans le patriotisme, est enfermé en le beau chant guerrier.

*
* *

Il ne faut cependant pas considérer Solomos comme un poète exclusivement patriotique. Sa lyre, ainsi que celle de presque tous les grands poètes, est omnicorde. Suivant d'où le vent souffle, telle corde vibre. Et c'est, parfois le madrigal avec toutes ses douceurs insinuantes et ses aimables frivolités; et c'est l'épigramme attique qui rit ou pleure de la plus délicate façon ; et c'est l'élégie, la profonde élégie, qui gémit harmonieusement, « en longs habits de deuil » ; et c'est le récit, enfin, d'étranges aventures qui font trembler les hommes. Personnellement, j'ai pour le narrateur de légendes une grande prédilection. Son poème de Lambros me semble une œuvre digne de tout enthousiasme. Mais je dois avouer que, sur ce point, les plus doctes admirateurs du poète ne partagent pas mon avis. « Ce poème — disent-ils — présente quelque chose de tourmenté, de monstrueux, de barbare. Ce n'est pas une œuvre grecque, mais un produit de caractère romantique. » Romantique, ce poème l'est, sans doute ; et il ne pouvait guère ne point l'être, puisque Solomos vécut à l'époque où Lord Byron sacrifiait noblement sa vie pour la grande idée hellénique. Seulement, on sent dans ce romantisme comme un souffle de la formidable bouche d'Eschyle. Lambros est un

Grec ardent pour lequel la patrie passe avant la famille. Ayant abandonné ses trois fils et sa fille, il accourt à l'appel des Suliotes pour combattre la tyrannie des Turcs. La lutte est longue. Le cruel Ali, pacha de Janina, assiège les rebelles dans leur montagne. Un jour, après plusieurs années de guerre, au moment où la poignée d'héroïques patriotes va tomber entre les griffes du tyran ottoman, une jeune fille, déguisée en Turc, se présente au camp grec et sauve les guerilleros. Lambros s'éprend de sa jolie protectrice. Elle aime le rude montagnard. Et l'idylle se déroule dans la campagne, au bord d'un lac. Mais soudain, grâce à une croix, Lambros reconnaît, en sa maîtresse, sa propre fille.

∴

Quoique né en plein romantisme, Solomos conserva toujours, comme les grands poètes, ses ancêtres, une parfaite conscience de sa mentalité. Parmi ceux qui eurent le bonheur de vivre à ses côtés en Grèce et en Italie, nul qui le confondit avec les échevelés de l'époque, ennemis de toute mesure et de toute raison. « Comme Gœthe — dit un de ses biographes — il possédait le don d'analyser les sensations au moment même où il les éprouvait avec violence. » Ces mots expliquent son œuvre, dans laquelle la violence existe, et aussi la fièvre, et aussi la frénésie ; mais tout cela, modéré, ou pour mieux dire harmonisé par la raison et par la

mesure. Dans l'hymne national. comme dans le poème de Lambros, cette double essence de son génie se remarque moins que dans ses compositions courtes. Il faut lire, en effet, ses élégies, ses madrigaux, ses épigrammes, pour voir jusqu'où peuvent aller ensemble chez un Hellène de pure race, la fougue et la sérénité,

« Mes chants, tu les chantais tous ; — mais celui-ci, tu ne le chanteras pas — ; tu ne pourras même pas l'entendre, — car dans la tombe on n'entend plus rien... — Oh ! belle amie, ton corps — qui eût dû revêtir la robe nuptiale — est enseveli dans un suaire. »

Ne dirait-on pas une strophe de l'*Anthologie ?* — demandent ceux qui lisent ces vers. — Oui, peut-être. Mais on dirait aussi un fragment de Chénier, cet autre Grec qui eut, comme tous ceux qui naissent avec du génie dans l'Hellade, depuis Homère jusqu'à Moréas, le sentiment mystérieux de l'harmonie infinie, qui ne réside pas seulement en les mots, et qui est d'essence divine et inexplicable.

*
* *

Aristote Valaoritis, l'autre grand poète grec du dix-neuvième siècle, dut, comme Solomos, commencer par s'attaquer aux grandes difficultés de la langue. Décidé à écrire en l'idiome du peuple et non pas en celui des livres, il voulut, dès le début de sa carrière artistique, étudier à fond les expressions populaires. Dans ce but, il

vécut parmi les mariniers et parmi les laboureurs, et amassa un considérable trésor de mots et de tours qui sont devenus ensuite d'un usage courant chez les écrivains. Dans une page qui sert de prologue à son *Athanase Diakos*, il dit à ce sujet : « Je ferai toujours le possible en entrant dans les cabanes des bergers, en parcourant les montagnes, en traversant les mers, en allant partout où la douleur et la joie puissent faire éclater, d'une façon spontanée, les manifestations des sentiments, pour recueillir et conserver à la postérité ces précieuses reliques de la langue usuelle, car je suis convaincu qu'il y a en elle, non seulement matière à de curieuses études philologiques, mais aussi le lien sacré qui démontre et établit la légitimité de nos origines, en marquant bien que la domination étrangère ne réussit jamais à détruire l'unité de notre race. » Mais dans la Grèce actuelle, la question de l'idiome national est si compliquée, que même lorsqu'un poète parle de cette façon on doit se demander si la langue qu'il écrit est bien celle que le peuple emploie. Dans le cas présent, un érudit, qui connaît à fond le problème, nous répond sans hésiter : Non ! En effet, dans la préface de sa traduction française des *Poésies patriotiques de Valaoritis*, le marquis de Queux de Saint-Hilaire écrit la phrase suivante qui me paraît tristement significative : « En somme, si la prétendue langue littéraire du début du siècle paraît pédante et ridicule, les poésies popu-

laires de Valaoritis ne sont déjà plus comprises que d'une minime partie du peuple. » Pour éviter cet écueil de la langue populaire qui se transforme sans cesse, quelques amis conseillaient à Valaoritis, que, s'éloignant de Solomos, il se consacrât à cultiver l'idiome universitaire et classique. Mais le poète avait la conviction qu'on ne pouvait faire revivre l'âme antique qu'en employant le langage du peuple. Et cependant, à côté de lui, il avait un admirable exemple, qui eût pu le faire changer d'idée : l'exemple de Kalvos dont les odes sont d'une telle pureté qu'elles paraissent des fragments d'une œuvre poétique de la Grèce ancienne. « Kalvos, dit Mme Adam dans les notes qui accompagnent la traduction des hymnes patriotiques de ce poète — est un Pindare adouci, un chantre des Jeux olympiques, mais qui a vécu loin de sa patrie. » Cet éloignement obligea Kalvos à étudier sa langue, non pas chez le peuple, mais dans les livres. Il évita par là qu'on dît de lui ce qu'on avait dit de Solomos et de Valaoritis qu' « ils ne savaient pas le grec »... Valaoritis, dédaignant les livres, emprunta tout son vocabulaire au peuple. Il voulut faire parler aux mariniers le dialecte des plages, aux montagnards le patois de la forêt. Son effort, en ce sens, fut considérable, quoique vain, puisque — nous l'avons vu par l'étude de Saint-Hilaire — quarante ans après l'apparition des *Poèmes*, les gens du peuple ne les comprennent plus. En tout cas,

mise à part cette ennuyeuse dispute de la langue, l'auteur de *Vlakhavas* fut un grand, un ardent, un admirable poète.

*
* *

Né dans les premières années de la guerre, Valaoritis apprit à aimer sa patrie en écoutant les chants anonymes qui célébraient l'héroïsme des guerriers Palikares. Au lieu de lui dire des contes bleus, sa nourrice le berçait de chansons rouges. Et bien que lorsqu'il commença d'écrire, sa Grèce fut déjà un pays libre, qui pensait à l'avenir plus qu'au passé, sa voix ne put point ne pas répéter l'écho de sanglantes légendes entendues dans l'enfance. « C'était dit — Mme Adam — un Klephte des temps antiques égaré parmi les nouvelles générations. » En effet, c'était un homme qui ne voulait rien voir en dehors de ce qu'avaient vu ses ancêtres. C'était un conteur de contes épiques, un conseilleur de somptueux héroïsmes, un panégyriste des passions rudes. Parmi ses poèmes, ceux qui méritent le plus d'admiration, sont ceux qui ressemblent le plus aux chansons populaires. Lui-même l'avoue avec orgueil dans une lettre qui termine ainsi : « La poésie populaire fut notre compagne durant notre longue captivité et le seul conseil de l'âme affligée de notre nation. Nous ayant accompagné dans la peine, rien de plus naturel qu'elle nous accompagne encore en ces jours de fête. » Lui, elle l'accom-

pagna toujours. Même loin d'Athènes, même à Paris, où les romantiques lui firent un enthousiasme accueil, il eut toujours présente à l'esprit la muse du peuple. Mais à vrai dire, entre ses poèmes patriotiques et les chansons recueillies par Fauriel, il existe une différence fort grande. Avec sa culture et son esprit, Valaoritis convertit les romances en épopées et les chansons en hymnes. Son *Athanase Diakos*, par exemple, est un poème en six chants que quelqu'un a qualifié, non sans raison, de « plus byronien que klephte ». D'autres poèmes, moins longs et moins romantiques, comme *Dimos et son fusil*, *Samuel*, *Katsantonis*, *Eutimios Vlakhavas* et *Astrapojanos* conservent un fond plus pur de simplicité populaire, mais manquent toujours de la saveur aigrelette et délicieuse de ces vers anonymes que les aveugles chantent en Grèce depuis trois mille ans.

*
* *

Les critiques se plaignent de cette différence entre les œuvres du grand poète qui s'appela Aristote Valaoritis et de l'autre grand poète qui n'eut pas de nom et qui célébra aussi les nobles prouesses de Lampetis, de Léocadio, de Kronis, d'Astrapojanos, de Vaglina, de Dinos, de Kitzos et des innombrables héros de la nouvelle Iliade. — « La voix du peuple a plus d'ingénuité », disent-ils. Et c'est certain. Mais ils ajoutent ; « Elle a plus de charme. » Ce qui

est faux. Comme beauté poétique, en effet, il n'y a pas dans tout le romancero de Fauriel un seul poème aussi admirable que *Eutimios Vlakhavas*. S'inspirant de l'histoire merveilleuse du rude montagnard qui combattit contre Ali Pacha et qui mourut comme un martyr après avoir lutté comme un lion, le poète raconte la vie du paladin grec, fils du Mont Olympe. Puis, il nous le montre dans un cachot, fatigué par les tortures, chargé de chaînes et de cordes. Soudain, un spectre s'approche de sa geôle et lui demande s'il n'a point peur. « Mon cœur — répond Vlakhavas — est de pierre et mes entrailles sont de fer. La peur ne peut arriver jusqu'à moi. Je ne crains pas la mort. Mais, toi, qui es-tu ? J'ai les yeux ouverts et je ne te vois pas, car, hier, on me brûla les pupilles et on m'arracha les paupières. En outre, je t'entends à peine, car ce matin on m'a versé du plomb fondu dans les oreilles. » Le fantôme se fait reconnaître en posant sa main paternelle sur le front du martyr. « Dimitros ! — crie Vlakhavas — Dimitros, mon père, que tu es bon, d'être venu jusqu'ici ! Oh ! Dieu saint, merci de m'avoir envoyé ton ministre ! Pleure à ma place, Dimitros, car, moi, on m'a tari les larmes. Mais, qui t'accompagne ? » Le prêtre bénit le guerrier qui meurt. « Durant trois jours — continue le poème — le tyran fait traîner dans les rues de Janina le cadavre outragé. Les gens entendent résonner sur le pavé cette tête redoutable, et voient cette belle che-

velure qui se tache de boue. » Les habitants se taisent par peur. Le bras du tyran est formidable. Seule, la montagne se soulève, indignée, jusqu'aux nues. « L'Olympe — poursuit le poème — se sent plein d'angoisse et cache sa tête dans l'obscurité, au milieu des éclairs. Le battement du cœur de la montagne est terrible. » A la fin, Ali-Pacha ordonne que la tête du héros soit jetée dans un ravin... Un chien court derrière la tête, la prend entre ses dents et disparaît, avec elle, dans la montagne... « Partout où il passe — termine le poème — les arbres, effrayés se demandent, l'un à l'autre, le pin au platane, le cyprès au saule, l'oranger au laurier : Qui est-ce qui vient de passer ? N'est-ce pas Vlakhavas ? Et ils tournent leurs branches pour voir, tandis que le chien court, court, court. A l'aube, il atteint le sommet de la montagne, là-haut où sont les neiges, et, avec ses pattes, il creuse un trou profond où il enterre la tête ; puis, il aboie et meurt. » Cette chanson donne une idée de la manière poétique de Valaoritis. Le charme subsiste à travers les traductions, car sa force poétique ne réside pas dans les mots, mais en l'ardente sincérité du récit, en l'intensité attendrissante du souffle.

XIX

LITTÉRATURE NOUVELLE

Traduite en français par Jean Dargos, une œuvre de Palamas commence à faire le tour du monde. Elle s'intitule *la Mort du Palikare* et elle est, sans exagération, l'œuvre d'un poète admirable. Moréas, lui-même, qui jura un jour de ne jamais traduire que ses divins aïeux, a fait une exception en faveur de ce contemporain qui mérite, lui aussi, d'être appelé divin, et mit en français, il y a plusieurs années, quelques-unes de ses ballades populaires, d'une inspiration délicieusement simple.

Le fils du roi vint à minuit
Se poster sur la route ;
Son épée brille à sa main ;
Il tend l'oreille, il écoute.
Et voici celle qu'il attend,
C'est la Strygie homicide ;
Elle porte des boyaux d'enfants
Et suce leur sang humide.

O douleur! Ce monstre de l'enfer
C'est la fille qu'il aime...
Son épée lui tombe des mains,
Puis il tombe lui-même.

*
* *

La Mort du Palikare, que son auteur appelle *conte néo-grec*, est également une ballade — une ballade en prose écrite par un poète philosophe, ou, comme disent ses admirateurs, par un *gœthien pur*. Et, à dire vrai, cette fois le nom de Gœthe n'est pas invoqué en vain. Avec sa sérénité, son ampleur idéaliste, son amour des symboles et son paganisme lyrique, le jeune auteur grec fait penser au grand écrivain allemand. Dans ce conte même du Palikare, il y a, par-dessus l'action et l'émotion, quelque chose qui est une grande idée, au profit de laquelle l'auteur sacrifierait avec enthousiasme tout l'intérêt romanesque de son récit. « La seule chose qui importe en ce monde — semble-t-il dire — c'est la beauté, la perfection, l'harmonie. » Et, en effet, des deux morts qu'il y a en ce livre, celle qui le plus nous émeut, ce n'est point celle de l'homme même qui succombe assassiné par la fatalité absurde, mais celle de sa beauté qui s'évanouit dans la douleur. Sur son lit d'agonie, le noble Mitros pense moins à ses tourments physiques, qu'à son pauvre visage qui se décharne, à ses tristes yeux qui s'enfoncent. Aussi, à ses derniers moments, a-t-il encore la force de réclamer un

miroir. Sa mère le lui donne. Et quand il contemple la ruine de sa propre beauté, il se croit mort, et, sans attendre que son cœur ait fini de palpiter, il ordonne à ceux qui l'entourent d'entonner l'hymne des défunts. « Il faut me pleurer, ma mère ! » Alors dans le village se produit une chose que les plus vieux eux-mêmes ne se souvenaient d'avoir jamais vue. La famille entière attaque les *thrènes* des défunts. Les gens accourent présenter leurs condoléances et trouvent le mort encore en vie. Mais cette vie qui lui reste, Mitros n'en veut pas. Ce qui l'intéressait de son être, c'était la beauté. Sans beauté, il se sent mort, et se fait pleurer comme tel. L'œuvre termine par une description de la désolation funèbre, qui est à mon sens une des plus jolies strophes en prose qu'on ait jamais écrite : « C'était — dit-il — un chant lent, rauque, plaintif, si plaintif qu'il emplissait l'âme d'effroi ; c'était un chant qui faisait plutôt penser aux cris d'une bête féroce qu'à la voix humaine ; un chant tantôt grave, très grave, et tantôt fort aigu ; un chant d'une désolation tragique ; un chant composé de paroles et de sanglots ; un chant pareil à un hurlement, à un cri désespéré, comme un hoquet où il y aurait du rire dément et de la romance, la romance d'une âme angoissée, d'une âme délirante. » Et notez que ces phrases, traduites en notre langue, ont dû, forcément, perdre beaucoup de leur accent national.

*
* *

La mort du Palikare est, certes, une œuvre admirable ; mais ce n'est pas — et il s'en faut — ce que Palamas a écrit de mieux. Poète d'instinct, il garde pour les exprimer en vers, ses plus nobles sentiments, ses idées les plus profondes, et ne livre à la prose que les anecdotes sans importance, les images secondaires, les visions sans lumière. Dans la Grèce actuelle, tous les porte-lyres le reconnaissent pour le maître incontestable. Il y a dans son attitude quelque chose d'apostolique. L'habitude de méditer donne à son front une expression de perpétuelle mélancolie. Et quand on l'entend parler de son art, on remarque tout de suite que la poésie n'est pas pour lui une source frivole de jouissances verbales, un rosier de fraîches roses parfumées, une cythare aux cordes consolantes, mais une véritable religion. D'une voix d'officiant, il dit à qui veut l'entendre : « Le poète est le mage de l'univers. Tous les mystères, il les possède. Il garde le trésor de la pensée et de l'âme. Le monde entier est son royaume. » Mais comme chacun choisit son monde, Palamas a réduit le sien à ce qu'on peut appeler l'Hellénisme, non pas dans le sens que les grammairiens donnent à ce mot, mais dans son ample signification

légendaire. L'Hellénisme, en effet, est pour lui l'idée éternelle de la race élue, de la race magnifique qui, après un sommeil de dix siècles, va s'éveiller aujourd'hui avec l'énergie nécessaire pour mener à bout un nouveau cycle d'épopées. La petitesse de son pays natal ne l'humilie point. Avec orgueil d'Hellène il voit sa race se répandre par le monde entier, et, la considérant comme une bohémienne, capable de vivre n'importe où sans perdre aucune de ses vertus, il la salue comme une mère et lui demande d'animer ses strophes. « O, magicienne ! dit-il — ô, magicienne ! qui parles la langue en laquelle on donne les ordres aux astres nocturnes — enseigne-moi à connaître les destins des mortels et des peuples — le mystère des cycles et des cieux — enseigne-moi à ressusciter en miroirs mystiques la beauté du monde. » Cette voix grave est la voix de toujours. Même quand, recueillant les images campagnardes, il s'amuse à composer d'éphémères chansonnettes, son verbe a une gravité profonde, une grâce austère. Ses sourires sont majestueux. — Des deux éléments du génie hellénique, tel que Paul de Saint-Victor et Nietzsche le comprirent, on dirait que seul, l'apollonien existe dans son âme. Quant au dyonisiaque, jamais il n'apparaît dans ses œuvres. « Artiste avant tout, dit un de ses biographes — mais artiste d'esprit critique, il ne s'adresse qu'à l'intelligence et prête à peine d'attention

au sentiment. » Cela, pour quelques-uns, est un signe d'exotisme dans sa race. « Ce n'est pas un Grec — s'écrient-ils — c'est un fils de Sully-Prudhomme, un petit-fils de Gœthe. » Mais, en réalité, il est Grec autant qu'on peut l'être. Même dans ses strophes purement philosophiques, le souffle national fait palpiter les mots d'un tremblement antique. « Parmi les ténèbres — dit-il — il n'est pas de ténèbres plus épaisses que l'homme. — L'homme est l'énigme de l'humanité, et la femme est l'énigme de l'homme. — O, cœur gonflé de soupirs! la nuit a étendu sur toi son voile sombre. — Gémis, car personne ne t'entend ; gémis car personne ne te voit ! » N'y a-t-il pas dans ces accents comme un écho de la voix d'Eschyle ?

*
* *

La seule chose en laquelle les adversaires de Palamas pourraient peut-être trouver un argument contre son nationalisme absolu, c'est sa langue. « Des façons de nous exprimer que nous possédons — pourraient-ils, en effet, lui dire — il en est une, la classique, que vous paraissez dédaigner, encore que ce soit celle qui représente la tradition de Sophocle et de Pindare. » Mais, sur ce point, le poète répond qu'en préférant au langage des classiques le langage du peuple, il ne fait que se plier à l'idée antique et suivre l'exemple de ses glorieux ancêtres qui employèrent toujours la langue populaire.

Les Grecs qui, suivant About, n'avaient, il y a un demi-siècle, aucune passion violente, en ont au moins une aujourd'hui et c'est celle de l'idiome. Quelle ardeur, en effet, dès qu'on parle de koraïstes et de romaïques ! Quel feu, quand on compare le système « démotique » au système « épuré ». Et ne croyez pas que cela soit simple incendie de cafés littéraires et de cénacles juvéniles. Non ! Au Parlement même, quand il s'agit du grand problème, tous les esprits perdent leur sérénité. Il y a quelques jours, au milieu d'un débat politique, il suffit que quelqu'un parlât de l'influence hellénique à l'étranger, pour qu'un ex-ministre de l'Instruction Publique, le député Mavromichalis, prononçât les paroles suivantes : « Il existe à Paris une chaire de grec moderne à l'École des langues orientales, et cela est flatteur pour nous. Mais pour qu'un tel enseignement donnât les fruits qu'on en espère, il faudrait qu'on y enseignât réellement la langue hellénique ; tandis qu'on enseigne une chose fort distincte : un patois horrible et trivial, une monstrueuse invention du professeur. Cette invention n'a rien de commun avec l'idiome grec. Ce n'est point la langue de nos journaux ; ce n'est point la langue que nous parlons ici ; ce n'est point la langue de la bonne société, la langue de nos salons ; ce n'est pas davantage celle de nos tribunaux ni de notre Université. » Eh bien ! savez-vous à quel professeur fait allusion Mavromichalis ? Je vous le

donne en mille... A M. Jean Psichari, c'est-à-dire à un des écrivains grecs les plus respectés et les plus aimés des jeunes poètes. « C'est le véritable maître, » dit Philéas Lebesgue. Et il l'est, réellement, sinon de tous, au moins de beaucoup. C'est lui qui, convertissant en méthode les idées flottantes et contradictoires des vulgaristes, a donné aux innovateurs, non seulement des armes pour le combat, mais encore des modèles pour le travail. Ses livres en prose ont été écrits en langue populaire et, quoique cela paraisse impossible, ont semblé une révélation à Athènes même, car si beaucoup y proclament, depuis plus d'un siècle, la nécessité d'écrire, non comme les vieux livres, mais comme le peuple nouveau, fort peu se sont hasardés, avant Psichari, à mettre en pratique le conseil dans leurs œuvres en prose. Je dis en prose, car en poésie, la langue vulgariste est déjà d'un usage ancien. Le plus grand poète moderne grec, Solomos, écrivit de façon « que les mariniers du Pyrée peuvent comprendre ses strophes ». En outre, presque tous ceux qui, s'inspirant des anciens chants klephtes, ont cultivé la romance nationale et la ballade légendaire, ont employé le langage vulgariste. Mais il n'en est pas de même pour les prosateurs, les historiens, les philosophes qui, même partisans en théorie du démotisme, employaient, l'idiome épuré, jusqu'à ce qu'en 1888 parut le *Taxidi*, de M. Jean Psichari, qui, suivant l'ex-

pression d'un critique, fut « comme une héroïque révélation ». Fort paye cher maintenant son héroïsme, le pauvre rénovateur ! Les partisans du classicisme l'appellent l'ennemi de l'antiquité. Et, cependant, s'il existe quelqu'un qui ait su exprimer d'une façon ardente et somptueuse son admiration pour la littérature ancienne, c'est bien ce révolutionnaire. Dans une de ses conférences d'Athènes, répondant à ses détracteurs, il dit : « Oh ! la Grèce ancienne ! Comme il me plairait vous parler d'elle longuement, comme il me serait agréable de vous faire comprendre l'amour qu'elle m'inspire ! Nos ancêtres créèrent, non pas la poésie et la pensée qui sont éternelles, mais la valeur de la pensée et de la poésie. Et cette création fut définitive, car elle fut éternelle. Dante se trouve déjà en Eschyle, et la méthode de Claude Bernard en Hippocrate. » Tout cela est, sans doute fort beau : et les professeurs de l'Université, comme les députés au Parlement se fussent empressés d'applaudir ces paroles si un autre les eût prononcées. Mais des lèvres de Psichari ou d'un vulgariste quelconque, l'Évangile lui-même paraîtrait détestable.

L'Évangile lui-même, oui...

Il suffit de se rappeler les scandales scolaires d'il y a quelques années pour s'en convaincre. Les étudiants et les professeurs athéniens protestèrent avec tant de violence contre le « labeur néfaste » de Pallis, que le Gouver-

nement finit par craindre que les puristes troublassent l'ordre public. Le seul crime qu'eût commis le compagnon de Psichari, cependant, c'était un travail de restauration ou de rajeunissement philosophique. Sans changer le sens d'un seul verset, il avait mis les Évangiles en grec vulgaire. Mais cela, qui nous laisse si indifférents, ne pouvait point ne pas paraître aux sujets du roi Georges un acte d'importance formidable. Toucher à un livre ancien, le plus populaire de tous les livres, le livre de la foi chrétienne ! Les maîtres d'école sentirent confusément que si une telle chose était acceptée sans protestation, c'en était fait pour toujours de la science philologique universitaire. Et la science universitaire est, pour les Grecs studieux, un des plus beaux piliers de l'hellénisme.

*
* *

Interrogez un puriste.

— Notre langue — vous dira-t-il — ne peut pas s'éloigner de la langue ancienne sans courir le risque de s'égarer. Ceux qui essayent de la rajeunir, n'arrivent qu'à l'enlaidir. Pour chercher des mots de saveur populaire, ils remuent la boue des ruisseaux, et recueillent les termes les plus grossiers, et les plus sots barbarismes. Un quelconque mot levantin ou turc, dès qu'il court sur les lèvres de nos mariniers, paraît digne à ces profanateurs de remplacer un autre mot de noble origine. En leurs ab-

surdes désirs de modernisme, les romaïstes ne tiennent point compte que le grec possède une longue ascendance qu'il ne peut point renier et que cette ascendance se conserve dans les poèmes, les histoires, les tragédies, et non pas dans la bouche de la plèbe. Nous autres, les cultivateurs de la langue pure, nous devons lutter contre l'invasion des barbarismes. Notre tâche est ardue, mais noble. L'idole que nous servons est une des plus belles qui existent, c'est l'idole devant laquelle s'inclinèrent Platon et Euripide, Thucydide et Pindare, Théocrite et Épicure, Méléagre et Isocrate, Lucien et Plutarque. Et il n'existe aucune raison de croire qu'il y ait la moindre rupture dans la tradition hellénique de l'idiome. Notre langue qui commence à Homère, suit son cours jusqu'à aujourd'hui, par le même lit. Ses variations sont les variations logiques que subit toute langue. Comparez, par exemple, un sonnet d'Hérédia à la *Chanson de Roland*, puis comparez une strophe de Koraï, à quelques hexamètres de Pindare, et vous remarquerez qu'il n'y a pas plus grande différence entre le français d'aujourd'hui et celui d'il y a quelques siècles, qu'entre notre grec et le grec d'il y a deux mille cinq cents ans. Mais cela, les vulgaristes, les « poilus », le jugent détestable. Ils préfèrent parler un affreux jargon, moitié turc et moitié italien, à conserver notre idiome. Ils répondent à nos arguments par des facéties de mauvais goût.

Ils nous disent que nous voulons donner aux inventions modernes des noms homériques, que nous appellons le tramway : « hipposiderodromos », le revolver : « policroton », le mouchoir : « rhinomaktron »... Tout cela est ridicule. Ce que nous voulons, c'est conserver au grec son caractère et son harmonie, et lui rendre un peu de la pureté qu'il a perdue.

*
* *

Interrogez ensuite un romaïste, et vous l'entendrez s'écrier :

— Notre langue populaire est la seule véritable langue hellénique, la seule langue qui mérite d'être appelée le grec moderne. Quant au langage pédant des puristes, il n'est qu'une imitation de l'idiome mort. Partout, la première chose dont on a besoin, c'est que les livres écrits par les littérateurs puissent être compris par le peuple ; et pour cela il faut, non pas que le peuple apprenne une langue artificielle et savante, mais plutôt que l'écrivain se serve de l'idiome populaire, de l'idiome national, pour mieux dire. Chez nous, cet idiome existe et a servi. Non seulement il a permis à la muse anonyme de chanter ses magnifiques et ingénues idées de liberté, mais encore aux plus doctes poètes d'exprimer leurs visions subtiles et somptueuses. Un personnage de Karkavitsas dit : « Le grec des puristes et celui des vulgaristes sont frères ; le premier eut pour héritage

les livres de nos ancêtres ; le second, leur âme. Gardons les livres pour les étudier car ils sont immortels : mais n'allons pas pour cela détruire l'âme ». Ces paroles sont notre devise. Ce que nous voulons, c'est nous inspirer de l'exemple ancien en nous servant du langage des gens qui passent dans la rue et non pas de celui des morts. S'expliquerait-on que Démosthènes eût tenté de s'exprimer en une langue qui n'aurait pas été celle des Athéniens qui l'écoutaient et l'applaudissaient ? Nous prétendons faire de même, et nous sommes sûrs qu'en agissant ainsi, nous servons mieux que les puristes notre tradition, notre génie et notre idéal national.

*
* *

Quelques esprits libres et pondérés, comme Spiridon Pappas, ont essayé de conclure un pacte entre les deux camps ; mais, loin d'obtenir de mutuelles concessions, ils n'ont fait qu'exaspérer les adversaires. « Nous sommes irréductibles » — ont dit les uns. Et les autres ont répondu : « Nous sommes irréductibles. » Mais, il n'importe ! Ce qui en théorie semble impossible, commence à être dans la pratique une réalité. Les poètes nouveaux de plus grand talent et prestige forment déjà, sans le dire — peut-être sans le savoir — ce qui s'appelle l'école mixte, soit le groupe de ceux qui, sans préjugés stériles, qu'ils soient puristes

ou qu'ils soient popularistes, ne pensent qu'à être harmonieux et clairs.

*
* *

Harmonieux et clair, tel est Pappadiamanti le poète auquel les Athéniens rendirent, il y a peu de temps, un magnifique hommage. Dans son tableau de la littérature hellénique, Philéas Lebesgue le place entre Roidis, le subtil et ironique évocateur d'aventures médiévales, et Paulos Nirvanas, le poète auteur de l'*Architecte Marthas*. Comme je ne suis pas initié aux arcanes du purisme grec, j'ignore si la langue de *Un rêve sur les vagues* est comparable, philologiquement, à la langue, si pondérée, de la *Papesse Jeanne*. Mais je sais bien que Pappadiamanti est plus tendre, plus profond et plus simple que les deux littérateurs entre lesquels il figure. Son art n'a point de précédent. C'est un art de rêveur solitaire qui voit passer les chimères avec un peu d'épouvante. Le plus naturel, le plus simple, lui semble parfois étrange comme une monstruosité. Dans son nationalisme ingénu, il arrive jusqu'à confondre les hommes avec les animaux, les plantes avec les pierres. Parlant d'une jolie jeune fille, il dit : « Je la trouvais fort pareille à une chèvre de mes troupeaux, petite de taille, brillante de poil. » Et cela, dans ses poèmes, dans ses contes, ne choque point. La vie entière se confond dans l'âme du poète.

Son panthéisme est d'une antique simplicité. L'eau est sa sœur, et les oiseaux lui content d'extraordinaires histoires. Mais quand je dis extraordinaires, je ne veux point dire stupéfiantes, ni singulières, ni étranges seulement. Rien d'aussi dénué d'importance que ses inventions. Dans un port bleu, une enfant se baigne parmi les vagues écumeuses; soudain, un berger croit la voir qui se noie, et se précipite à son secours : c'est le *Rêve sur les vagues*... Un marinier vieilli qui s'enivre en se remémorant des intrigues de jeunesse et qui, dans sa dernière aventure, s'endort sur la neige : c'est le *Rêve neigeux*... Mais si le sujet n'est rien, ainsi décharné, il devient d'une intensité infinie quand c'est le poète qui nous l'expose. Les moindres choses, les plus petits détails, les bruits les plus légers, les silhouettes les plus vagues — et les ciels mêmes — et la campagne — et les mers — tout ce qui forme l'univers de ses fantaisies, en un mot, palpite et tremble, et souffre, et sent. Demander à un poète plus grande sensibilité, serait folie. — Ce Grec voit au delà du perceptible. Les fantômes animent ses paysages. Seulement, ce mot de fantômes est peut-être trop grossier, quand on parle d'un fils lumineux de l'Hellade. Plutôt que fantômes, il faut dire : esprits. Derrière un voile fort ténu, parmi des suaves et crépusculaires transparences, les rêves défilent, agitant leurs blanches ailes. Et parfois, les réalités passent

aussi comme des rêves. Il faut lire, dans un de ses contes les plus fameux, la description de la jeune fille qui se baigne, pour se faire une idée du style de Pappadiamanti : « Dans les intervalles d'ombre et de lumière, dit-il, je distinguais son corps frêle, ses hanches quasi-enfantines, sa poitrine couverte de perles marines, que l'eau caressait. C'était un souffle de beauté, une forme à peine existante, un rêve parmi les vagues, une néréide voguant derrière le vaisseau magnifique de l'irréel ». Presque toutes ses héroïnes, paraît-il, sont aussi belles. Impossible de les confondre, quand on les a vues, ne serait-ce qu'une fois. « Elles sont à moi — semble-t-il dire — à moi seulement, et malheur à qui me les voudrait disputer. » Personne ne le tente d'ailleurs. De tels êtres éveillent l'admiration, non l'envie. Aussi, Pappadiamanti, seul, isolé, est-il comme un artiste qui n'aurait pas eu de parents et ne songerait pas à laisser de fils.

Il est tout simple, dit-on. Et c'est vrai. Mais sa simplicité est terriblement compliquée. Dans une de ses œuvres les plus populaires, *la Tueuse*, on aperçoit un peu cette façon étrange d'être simple. L'héroïne est une vieille campagnarde qui veille près du berceau de sa petite fille. Par la fenêtre de sa chaumière on voit rentrer les ombres de la nuit chargées de fantômes. Au loin on entend la plainte infinie de la mer, de la noire mer dévoratrice d'hommes.

Et la vieille pense à sa fille qui a un enfant et qui n'a pas de mari. Et l'avenir, avec ses misères, remplit son âme fruste d'épouvante. « La femme — pense-t-elle — est bien malheureuse quand elle n'a pas d'homme. » Sa fille qui n'a pas d'homme n'a pas de pain... Et c'est elle la pauvre vieille qui est forcée de la nourrir, elle qui a tant travaillé, elle qui a amassé centime par centime son petit magot... Et maintenant il faudra aussi nourrir la petite, la nourrir pendant des années et des années... puis lui chercher un fiancé, lui chercher un homme, telle une entremetteuse... puis lui acheter des meubles... puis la marier... Et cela pour quoi après tout ?... Pour la voir souffrir, pour l'entendre pleurer... La vieille sent l'angoisse terrible du mystère futur. Et peu à peu une idée rentre dans son cerveau primitif, une idée toute simple, une idée sinistre. Elle pense à tuer sa petite-fille. Car en la tuant elle lui éviterait toutes les peines, elle lui donnerait le ciel. En tremblant, elle la tue. Mais son idée devient une obsession et après, chaque fois qu'elle trouve un enfant dans un berceau, elle l'étouffe doucement par pitié, par suprême et terrible pitié...

Cette histoire, je la considère comme un symbole. La simplicité de la tueuse est comme la simplicité de son poète. Et si vous me demandez : « Mais est-ce qu'il n'y a pas un peu de folie dans tout cela ? » je vous répondrai que

oui. Dans les rêves d'un homme qui vit, comme Pappadiamanti, éternellement dans un monde d'images étranges et de mystérieuses rêveries, ce que l'on appelle l'équilibre ne peut pas exister. En ouvrant les yeux il voit des choses extraordinaires. Et cependant il est tout simple...

Comme cet homme m'intéresse beaucoup, j'ai demandé à mon ami Spiridon Pappas quelques renseignements sur sa vie.

— Il a soixante ans — me dit-il — et il est originaire de l'île de Skyathes. Son père était prêtre et le forçait à assister tous les matins à la messe. A présent même, peut-être sans avoir gardé la foi, il conserve cette pieuse habitude. En se levant il s'en va vers l'église de son quartier et il se met à genoux pour rêver, Dieu sait à qui! pendant vingt minutes. Puis il se met à marcher par les rues, silencieux, doux, tranquille. En marchant il médite, et en méditant il oublie la réalité. Parfois il se rend compte, néanmoins, que l'homme ne vit pas que d'images et alors il rentre dans un restaurant très modeste. Mais ceci ne lui arrive pas tous les jours. Un soir, en me parlant de sa pauvreté, il me disait que le carême est une des plus belles inventions du christianisme puisqu'il permet aux poètes d'avoir faim avec dignité. Mais vraiment il n'a jamais eu faim. Le monde matériel n'existe presque pas pour lui. Depuis sa jeunesse, il oublie souvent de manger. Après avoir été étudiant, il se mit à travailler. Il apprit le

français, l'anglais, l'italien et l'allemand, je ne sais où, ni comment. Il fut traducteur. Il fut journaliste. Il parcourut toutes les rédactions et toutes les librairies. Il vécut. Et quand, tout dernièrement, on initia l'hommage national en son honneur, il se mit à pleurer d'émotion,

— Et le jour de l'apothéose ? — demandé-je à mon ami.

— Ce jour-là — finit-il — le poète avait oublié qu'on l'attendait pour le couronner, et il fut nécessaire d'aller le chercher dans sa petite église où on le trouva en train de chanter une hymne païenne devant le Christ...

*
* *

Un poète dont le nom est souvent prononcé en Europe, c'est Pallis. Ses amis le considèrent comme un apôtre, comme un précurseur. C'est lui qui a donné une vie nouvelle aux *Évangiles* et à l'*Iliade*, en mettant les deux œuvres en langue vulgaire. Combien la première de ses tentatives fit crier les puristes, tout le monde s'en souvient... Toucher aux livres sacrés avec des mains plébéiennes !... Il n'en a pas moins continué son labeur, tranquille et brave. « Mon but — dit-il — c'est de mettre à la portée du peuple les œuvres qui composent le trésor de notre patrie. » En principe, rien de plus noble. Mais ceux qui connaissent à fond le problème se demandent si, en rajeunissant ainsi les textes, on n'en détruit pas la beauté. D'autres ajoutent :

« Peuple, peuple, que de crimes littéraires on commet en ton nom ! »

Un critique distingué, M. Astériotis, dit en parlant des poèmes de Pallis qu'ils pourraient être empruntés à quelque recueil de folklore. « Langue et style, choses et sentiments, tout est essentiellement grec, ajoute-t-il, comme si la lumière qui baigne les montagnes d'Hellas s'était transmuée à travers ces rimes légères, proférées par la gorge de quelque rossignol du Pinde. Par miracle, les pièces qui sont empruntées à quelque texte étranger prennent le tour grec, et pourront demain être retenues par cœur, comme des productions autochtones. »

*
* *

Et Pol Arcas ?

Pol Arcas est à la mode. Le patriarche Mistral a salué son effort en les strophes suivantes :

Dins toun gran d'azur, dins toun pantai divin
　　Fas bén d'ama toun *Increado*,
Que tu pos l'embrassa, poutoune ja sens fins
　　Tenso que fugue desflourado.
Nautre à la mort courrén, entre que sian nascu :
　　Sout ço qu'avén, fau que se laisse !
Soulet tenon la Vido, aqueli du au viscu
　　Em'aqueli que dévon naisse.

Et comme Pol Arcas se traduit lui-même en français et en italien, il est probable que, peu à peu, sa poésie arrivera à être celle qui, plus gé-

néralement, représentera dans le monde le génie hellénique. Cependant Pol Areas est à peine un poète grec. De même que Stendhal disait : « J'écris en langue française, mais non en littérature française », il pourrait s'écrier : « J'écris en langue grecque, mais non en littérature grecque. » Plutôt qu'un fils de l'Attique claire, il semble, en effet, un habitant de la froide Norvège. Sa poésie est pompeuse et nébuleuse. Il y a dans ses poèmes une imprécision symbolique qui fait penser au génie des symbolistes septentrionaux. Comme il a mis lui-même ses odes en français, aucun moyen ne me paraît meilleur de faire connaître son caractère que de citer une de ces versions :

O muse des Muses ! ô grand esprit des siècles
Immortel et divin, qui porte sur tes ailes
Les germes inépuisables et fécondateurs
Dont on pétrit les flambeaux de la vie !
O toi dont le regard refoule les ténèbres massives,
Toi qui gardes en tes yeux
L'essence vive de toutes les lumières,
L'essence fulgurante d'où partit
La première étincelle de vie inextinguible !
O Muse des Muses, porte avec ton haleine printanière
La parole inouïe, l'étonnante parole,
Le foudroyant « Je veux » qui remplit les abîmes
D'une clarté sans crépuscule et d'une force impérissable,
Pour qu'il me soit donné de chanter dignement
L'agonie de l'Idée
Dans le dernier soupir d'un Dieu martyr,
Pour qu'il me soit donné de chanter dignement
La puissance de ce dernier Soupir.

Est-il rien de plus différent de l'inspiration de Palamas, de Pappadiamanti, de Nivanas ?

Si quelque jour les jeunes modernistes athéniens s'obstinent à vouloir prouver que l'âme antique a disparu et que les poètes nouveaux de la Grèce sont, comme les Belges et les Scandinaves, des cultivateurs de rêves cosmopolites, le poète qui pourra leur servir de meilleur exemple, c'est Pol Arcas (1)..

* *
*

Souris est considéré comme le poète du peuple. Dans un hebdomadaire, écrit en vers depuis la date jusqu'à la signature du gérant, il donne chaque semaine son opinion sur les événements politiques, littéraires et sociaux de sa patrie. Cela revient à dire que son art n'est ni impeccable, ni élevé. Mais ceux qui connaissent son œuvre complète, assurent que parmi les millions de strophes qu'il a écrites on en pourrait assez cueillir pour former un petit livre délicieusement parfait. Grand cultivateur de la poésie classique, il a traduit Aristophane en grec moderne. Puis, il l'a imité. D'aucuns l'appellent : « le nouvel

(1) Le *Mercure de France* parle de M. Pol Arcas dans les termes suivants : « J'admire infiniment le superbe hymne mystique que M. Dimitracopoulos (Paul Arcas) adresse à l'Ame-Sœur. Ce poème de l'*Increé*, d'un envol surprenant, n'a guère d'équivalent dans les autres langues, et l'on ne peut le comparer, nous l'avons dit, qu'à l'*Epipsychidion* de Shelley. Cela résume toutes les aspirations idéales de l'Homme. Pareille inspiration de Dante n'était venue visiter un poète méridional ».

Aristophane ». Lui-même, dans l'intimité, se compare sans fausse pudeur aux poètes anciens et dit, se mêlant aux chœurs des divins : « nous autres ». Une nuit, après m'avoir lu une longue poésie intitulée : *le Jour de l'an*, il s'écria :

— Rien que pour ce poème, on pense à m'offrir le prix Nobel.

Mon ami Jean Dargos, qui me servait d'interprète, lui répondit avec sincérité :

— Vous le méritez bien !

Puis essayant de m'expliquer la technique du vieux poète, il ajouta :

— Sa langue, très personnelle, a un accent d'un charme étrange. Comme se jouant avec les plus grandes difficultés, il combine l'idiome universitaire avec le parler du peuple ; il invente des « mots images », modifie la forme des expressions courantes, et, en somme, dispose d'un vocabulaire d'une richesse et d'une variété telles, que tous les autres poètes grecs peuvent le lui envier et le lui envient.

L'envie, en tout cas, n'aveugle point les compagnons de Souris. Avec une unanimité inconnue partout ailleurs, en effet, tous les éléments littéraires de l'Orient hellénique se sont unis pour appuyer la candidature du bon chantre des aventures de Romios. Une correspondance d'Athènes, publiée dans le *Gaulois* dit, à ce sujet :

« Pour appuyer la candidature du poète, les hommages de la plus haute admiration ont

afflué de toutes parts. C'est d'abord une grande partie du Parlement grec le proclamant le plus digne, parmi les nôtres, d'obtenir le prix Nobel ; ce sont les professeurs à l'Université d'Athènes, la Société littéraire de Constantinople, la plus importante en Orient, l'union des artistes dramatiques, une multitude de groupes d'art et de lettres. »

Toute la Grèce s'unit donc pour acclamer le grand poète athénien.

Comment nous rendre compte, cependant, de la beauté de son œuvre, à travers les traductions ?

Dans le célèbre poème qu'il me lut et qui, suivant Jean Dargos, mérite le prix Nobel, il est question d'un homme qui joue, et qui exprime ses joies de gagnant et ses peines de perdant. « Je vais au cercle — dit-il — j'y rencontre un colonel, et le colonel joue gros, gros. — Tous les joueurs me saluent — et m'offrent une tasse de chocolat — ; je mets à l'as et je gagne — je remets et je gagne —, je remets encore et je gagne toujours. — Ah, qu'il est agréable de gagner ! qu'il est bon de s'asseoir sur un sofa — et de fumer — en prenant du chocolat ! — Je gagne mille drachmes et l'on me félicite. — Le colonel me regarde et rit —, puis il m'offre une tasse de chocolat. Ah, quelle excellente année ! » Tandis qu'il absorbe sa bonne tasse de chocolat, le poète refait en sa tête les comptes de la laitière. Avec son gain,

il achètera..., spéculera..., fondera un journal..., deviendra ministre... Soudain la réalité vient le tirer de ces doux rêves. « Adieu ! mon gain ! — Adieu ma fortune ! Et moi qui espérais acheter un important journal ! — Que faire à présent ? Tous mes projets s'écroulent... Il n'y a pas de chance pour moi. — Qui m'a forcé à prendre au cercle ce mauvais chocolat ? »

Et tout cela, paraît-il, est, en grec et en vers, très aimable, très ingénieux, très savoureux. Comme caricaturiste, le vieux poète aristophanesque jouit d'une réputation solide chez ses compatriotes. Même ceux qui critiquent sa verbosité négligée, lui reconnaissent le don de créer des types grotesques et de déformer les types réels. Aussi sa popularité est-elle immense.

*
* *

Passer de Souris à Paulos Nirvanas, c'est rechercher un contraste violent. Nirvanas est tout mesure, tout pondération, tout élégance, tout art. Quelques « jeunes » comparent son œuvre à celles des poètes symbolistes français. Je crois qu'il serait plus naturel de penser, en parlant de lui, aux compagnons de Méléagre, de Philippe et d'Agathias. Comme ce dernier, en effet, il pourrait écrire dans la préface de ses poésies : « Les colonnes, les statues, les inscriptions, sont des motifs de grande satisfaction pour ceux qui les aiment. » Le poète

jeune adore les vestiges anciens. Sa patrie idéale l'enthousiasme autant qu'à Palamas. Dans son désir, quelque peu sensuel, de posséder ce qui n'existe plus, il lui arrive d'éprouver des plaisirs exquis qui lui démontrent la possibilité de tout effort. « Fatigué par le vol aride en plein soleil — dit-il — moi, pèlerin du temple antique, je tombe jusqu'au sol, soudain ; — je tombe et je m'endors, et je rêve que je suis un étranger à Corinthe, et que Laïs repose dans mes bras — et qu'elle me baise sur la bouche. » En certaines occasions, ces plaisirs ne suffisent pas au poète. Pour calmer ses désirs, il veut quelque chose de rude, et il s'élève alors jusqu'aux sublimes conceptions de la tragédie. Son *Architecte Marthas* est l'épopée de la Beauté comme religion. J'en admire profondément le sens magnifique. Mais les critiques préfèrent que Nirvanas cultive, plutôt que les images grandioses, les élégantes rêveries ; et ainsi ils le conseillent. Car, en Grèce, comme partout, la critique s'obstine à vouloir maintenir les poètes dans les voies connues. Celui qui réussit, un jour, à se faire applaudir comme tourneur de madrigaux, se voit la satire interdite et à celui qui chante l'amour en strophes de feu, on lui ferme les portes de la philosophique poésie objective. A Nirvanas, heureusement, les Aristarques lui ont laissé un large champ d'inspiration. En outre, il sait se moquer de ceux qui le conseillent. Il se connaît admirablement lui-même. Il

ne se trompe pas, ne trompe pas les amis, ne trompe pas les muses. Il est lui. Je connais quelques lignes qu'il écrivit un jour en pensant à un autre poète, et qui sont comme un portrait idéal de son être poétique. Les voici : « En la perfection plastique de l'expression, comme en l'onde limpide d'un ruisseau, se voit une âme profondément sensible, magnifique et grave, maîtresse de soi-même et qu'on peut qualifier de souveraine. »

Souveraine, en effet, est l'âme de Nirvanas, souveraine d'un royaume clair, riant, beau, non pas très vaste, mais fort joli.

*
* *

Dans son *Voyage en Grèce*, Moréas nous présente Miltos Palakasis dont la poésie est faite « de flamme et de charme » ; Stéphanos, le poète plein de malice, et Piétros Zitourniatis, le chantre mélancolique de Linos. Mais cette trinité ne suffit pas à donner une idée complète du nouvel Olympe hellénique.

L'âme grecque nouvelle — me dit un confrère d'Athènes — c'est Karkavitsas qui l'incarne... Vous ne le connaissez pas ?

Et comme je lui réponds franchement que non, il me force à lire une longue étude parue dans le feuilleton du *Monde Hellénique* et qui finit avec les lignes pleines d'enthousiasme que voici :

« Karhavitsas ne se trouve à l'aise que dans des milieux grecs, qu'il évoque d'une façon

admirable de vitalité et avec une simplicité de moyens qui est la meilleure preuve de spontanéité, il connaît tous les reflets de la langue, celle des paysans de l'Élide comme celle des débardeurs du Pirée, des Karagouni de la Thessalie, des vieux loups de mer de Spetzai et d'Hydra, il sait lui donner à cette langue, les intonations rauques de la voix du capitaine à l'heure de la tempête, comme il sait aussi l'infléchir délicieusement pour la mélopée de la paysanne qui revient de la fontaine liyeri — l'onduleuse à la taille flexible sous la cruche de terre qui a conservé la forme de l'amphore classique. Chez Karkavitsas, même les élans d'imagination, le rêve s'épanchant en dehors de toute réalité ont leur point de départ dans la glèbe de cette Grèce à laquelle il demeure toujours attaché. »

Un autre auteur dont on me parle avec admiration, est Episcopopoulos, l'auteur des *Ames solitaires*. Et n'allez pas penser à Suderman... L'œuvre grecque est toute autre, et si j'en crois l'analyse faite par M. Phileas Lebesgue elle est fort belle. — Il s'agit d'un roi et d'une mendiante. Le roi se promène sur une route. Tout d'un coup il heurte avec le pied une forme qui est par terre. Le roi baisse les yeux et il voit une mendiante. Mais quand je dis une mendiante, je m'exprime mal. Pour lui la pauvre femme est l'être qu'il cherche, l'élue, l'espérée... L'analyse dont je me sers, finit ainsi : « Le

monarque, entraîné par la fascination de cette vision, sent sa destinée indissolublement s'unir à celle de cette femme, et en signe de dévotion et d'esclavage il pose à ses pieds son épée et sa couronne. Mais la mendiante n'en fait point cas, car elle rêve de la mort, comme d'un but suprême et d'une suprême force. Un mage lui avait prédit qu'en elle seulement elle trouverait le bonheur en vain désiré dans la vie. Le roi se souvient qu'à lui aussi pareille chose fut prédite par un mage, et qu'une femme le guiderait vers l'accomplissement de sa mission. Irrésistiblement aveuglés par la vision de la mort, tous deux ils entendent dans le lointain la voix impérieuse de la mer qui les appelle. La mer, la grande et primitive génératrice de la vie sera peut-être le port le plus prochain de l'idéal auquel ils aspirent. Ils se dirigent vers le rivage, et tandis que la nature autour d'eux solennelle semble s'associer à l'acte triomphal, là, dans le sein de la vaste mer, unis et possédés par une infinie volupté vers la mort, les deux tragiques héros disparaissent, tandis que, du fond de la forêt, surgit très calme la lune grande et terrifiante. »

Ces lignes, vous l'avez peut-être deviné, sont de M. Phileas Lebesgue, le critique qu'il faut toujours citer quant on parle de la jeunesse littéraire hellénique.

Grâce à lui, en effet, nous avons appris à admirer Jean Polémis, le poète amoureux et

tendre des idylles humbles ; Jean Kambysis, auteur de ce délicieux *Livre des soupirs*, que quelques-uns déclarent digne de Heine ; Lambros Porphiras, évocateur de languides paysages antiques ; Gryparis, le chantre apollonien des âmes sereines, et quelques autres encore qui, tôt ou tard, arriveront à être connus dans le monde entier.

XX

LE THÉATRE MODERNE

« Platon appelait ironiquement la constitution d'Athènes une « théâtrocratie », tellement les voix de la scène éveillaient d'échos et influençaient les esprits. »

PÉLADAN.

La théâtrocratie persiste. A peine ressuscitée, Athènes a construit des nouveaux théâtres, établissant des concours copiés de l'antiquité. Les poètes ont renoncé à chanter des hymnes guerriers pour se consacrer à mettre en dialogues les grandes légendes de la race. Car en ceci, comme en tout, la première chose qui attire l'attention, c'est le sentiment nationaliste des Hellènes. Dans un univers cosmopolite, ils conti-

nuent d'être superbement exclusifs. Tandis que les Turcs imitent Georges Ohnet et que les Égyptiens copient Molière, tandis que les Japonais, eux-mêmes, semblent disposés à oublier les histoires tragiques de leurs ronins pour tâcher de s'européaniser, les Grecs, toujours Grecs, ne s'inspirent que de leurs traditions. Et c'est en vain que quelques jeunes internationalistes, comme Christomanos, le fondateur de la célèbre troupe qui s'appela : « La Nouvelle Scène », s'efforcent d'habiller les muses à la mode de Paris. Les tentatives dans ce sens n'ont été ni très nombreuses, ni très heureuses. Ceux-là mêmes qui, hier encore, voulurent être fils de Dumas, de Maeterlinck, d'Ibsen, appellent, aujourd'hui, Sophocle leur père. Les œuvres les plus récentes sont aussi les plus nationales. Quand les critiques parlent des comédies nouvelles, ils ne manquent jamais de rappeler les anciennes comédies.

— Comme ceux qui contemplent les colonnades de l'Académie ou du Musée, évoquent le Parthénon... — me dit malicieusement mon ami Maurice.

Peut-être ! Seulement n'est-il pas, en tout cas, préférable, puisque l'imitation s'impose en cette époque si pauvre d'originalité, n'est-il pas préférable, dis-je, de voir fleurir sur les théâtres athéniens les claires images de l'antan national que les ombres barbares de l'imagination étrangère ? Les colonnades copiées de

l'Acropole peuvent être indigentes, insignifiantes, voire odieuses. Mais, chose certaine, les ogives imitées de Belgique ne le seraient pas moins. Et les colonnades ont l'avantage de représenter une tradition, de proclamer une idée, d'incarner un symbole. Aussi n'en faut-il point rire.

Au demeurant, n'allez pas croire, comme le feignent quelques malicieux, qu'il s'agisse de rénover les mythes homériques. Parmi tous les drames grecs intéressants que je connais, il n'en est pas un seul où apparaissent les personnages de la tragédie classique. Ulysse, lui-même, le populaire Ulysse, semble oublié au théâtre. Par contre, les héros byzantins et les preux de la guerre d'Indépendance, les rudes palikares et les princes des îles, ceux qui créèrent la Grèce nouvelle et ceux qui virent mourir la Grèce antique, enfin, sont les protagonistes fréquents de la dramaturgie actuelle. Voici, par exemple, une des dernières œuvres représentées au Théâtre-Royal d'Athènes. Le titre : *Prodrome*. L'auteur : le poète Polémis. Au premier acte, nous voyons Marinos, général byzantin, qui charge le rimeur Prodrome d'un madrigal pour son aimée. « Son nom ne t'intéresse pas — lui dit-il — et tu n'as nul besoin de le connaître. » Évidemment ! S'il le savait, ce nom, il est probable qu'il travaillerait avec peu de goût, car c'est celui de sa propre fille, de la jolie Domini.

Mais il ne le sait pas, voire même ne le suppose. Avec une diabolique éloquence, il écrit, donc, le madrigal, certain que la jeune fille à qui le fringant militaire le remettra, ne pourra lui résister. Car Prodrome, qui manque de volonté et se laisse assez mal traiter par son épouse, Prodrome, qui est un bourgeois famélique, a, comme poète, un orgueil olympien. « Les poètes — dit-il — nous ne devons pas travailler. » — « Parfait — lui riposte sa femme ; — mais alors, vous ne devez pas manger non plus. » Et pour l'habituer à ne se nourrir que de rêves, elle le condamne au jeûne, fréquemment. Le général Marinos donne au poète un écu d'or, en paiement du madrigal. Se voyant riche, Prodrome court au cabaret, laissant ouverte la porte de sa maison. L'amoureux n'eût pas osé rêver opportunité meilleure. Le voilà aux pieds de Domini. D'une voix débordante d'émotion, il lui récite le madrigal. Elle se laisse enivrer par ces vers où il y a une flamme divine, un magique philtre. Quand elles ont fini de parler, les lèvres de Marinos cherchent pour les baiser celles de son aimée. Sur un piédestal vermoulu, un Éros de marbre éprouve un voluptueux frisson. Et les heures passent... On entend soudain un grand vacarme dans la rue. Les soldats du général ont arrêté Prodrome qui est gris. Le général fuit par une fenêtre. Mais il revient aussitôt pour demander la main de Domini. Son amour n'est déjà plus un ca-

price. Son âme s'est enflammée aux phrases ardentes du madrigal écrit par Prodrome. La poésie a réalisé un miracle. Et j'en suis sûr, le maître Catulle Mendès, s'il avait connaissance de ce miracle, le célébrerait lyriquement, lui, qui croit toujours au pouvoir magique du vers.

Un autre drame — représenté récemment au Théâtre de la Constitution — la *Casiani*, de Kiriacos, est, également, byzantin. Les poètes qui, par un superstitieux respect, n'osent pas remonter jusqu'au siècle d'Aspasie, adorent la somptueuse et obscure époque de l'Empire d'Orient avec ses romanesques idylles de courtisanes et de rois et ses cortèges magnifiques. Dans la *Casiani*, nous voyons, au lever du rideau, un défilé de vierges merveilleusement parées, qui s'efforcent de séduire l'empereur Théophile. Parmi ces vierges se trouve la poétesse Casiani, qui, non par ambition ni vanité, mais par amour, veut être l'élue. Sa pâleur ajoute à sa beauté. Une flamme passionnée brille dans ses yeux. Le souverain tout puissant s'approcha d'elle. « Voici la plus jolie — se dit-il; — c'est elle que je ferai impératrice ! » Mais avant de lui remettre la pomme d'or, symbole du triomphe, il veut savoir si son intelligence est à la hauteur de sa beauté. « Pourquoi — lui demande-t-il — la femme a-t-elle accablé l'humanité de tant de maux ? » Et la poétesse, qui est accoutumée à prononcer des phrases harmonieuses et agréables, n'ar-

rive à trouver, en ce moment suprême, que quelques mots qui irritent et éloignent d'elle l'empereur. Se voyant vaincue par une autre vierge, elle se retire dans un couvent. Et les années passent. Et après les tentations, vient la paix. Et un jour, tandis que la jolie nonne compose une hymne où elle chante l'amour de Dieu, le souverain se présente au couvent pour visiter les cellules. En arrivant à celle de la poétesse, il la trouve vide. Il s'approche de la table. Il lit le commencement de l'hymne, et, se sentant inspiré, la termine, ajoutant des vers d'amour humain à ceux d'amour mystique. Cassiani, plus tard, termine l'hymne.

Les écrivains d'Athènes critiquent dans ce drame ce qu'il a de sentimental, de languide. Le sujet leur paraît plus livresque que théâtral. Mais ceux qui ne s'occupent pas de division de genres, trouvent délicieuse cette aventure lointaine. D'autre part, ce qui préoccupe dans la littérature dramatique grecque, ce n'est pas sa valeur scénique, mais sa signification psychologique. En étudiant ce qui passionne le peuple et inspire les poètes, c'est ce qui intéresse la race que l'on veut voir surtout.

*
* *

Byzance est un des sujets préférés, il n'en faut point douter. « Le prestige d'un passé glorieux ! » me direz-vous. — Oui, sans doute. Mais aussi, l'espérance de l'avenir, l'illusion de

fonder de nouveau l'Empire d'Orient... Un écrivain français qui assista à la première représentation de la *Théodora*, de Tsocopoulos, après avoir vu représenter dans la même semaine trois autres œuvres analogues, s'écrie : « Ce public est envoûté par le mirage byzantin ! » Sinon envoûté, du moins halluciné. Et par ma foi, même mises à part toutes raisons d'origine et d'illusions de grandeurs futures, cette hallucination est des plus explicables. Sans être Grecs, d'autre poètes l'ont subie. Le même écrivain français cité plus haut affirme que des œuvres comme celle de Tsocopoulos « intéresseraient partout et seraient applaudies dans tous les théâtres ». Sentimentale et languide à l'excès est, pourtant, cette *Théodora* qui semble une sœur de la *Casiani*, de Kiriacos. Les premières scènes nous apprennent que Jean, le pauvre Jean, qui vit à Athènes, est fils de l'Impératrice et d'un Athénien d'humble famille. Mais Jean ignore son origine, et s'il abandonne un jour la douce Athènes pour aller chercher fortune dans la capitale de l'empire, c'est tout simplement pour revoir les yeux noirs d'une jeune fille qui, un soir d'avril, lui accorda un baiser. A son arrivée dans Byzance, la lutte entre les bleus et les verts ensanglante les rues. Ses goûts le portent plutôt du côté des verts. Sa malchance le fait tomber prisonnier, avec d'autres rebelles, et il est conduit au palais où la souveraine, au nom de son

impérial époux, doit le juger sommairement. « Qui es-tu ? » — lui demande l'impératrice. Jean lui raconte son enfance, lui parle d'Athènes, lui dit le nom de son père. Alors Théodora, tremblante d'émotion, reconnaît en lui son fils. Toutefois, craignant que les ministres qui l'entourent, ne percent son secret, elle ordonne que le prisonnier soit enfermé et traité avec douceur. Pierre de Capadoce, favori de l'empereur Justinien, qui a remarqué la subite pâleur de l'impératrice tandis qu'elle écoute le récit du jeune rebelle, court vers la chambre impériale et demande au souverain l'ordre de décapiter le prisonnier. « Laisse-moi tranquille, et accomplis ton devoir ! » — lui répond l'empereur. Au même moment, apparaît Théodora, fébrile, livide, tremblante, balbutiante. Aux pieds de son époux, elle parle de son passé, avoue sa faute, révèle le nom de son fils. Et quand elle obtient non seulement le pardon, mais aussi la promesse que Jean sera reconnu comme héritier du trône, la porte s'ouvre et Pierre de Capadoce annonce froidement : « Les prisonniers verts ont payé leur dette à la justice. »

*
* *

J'ai dit plus haut que les Athéniens ne s'enhardissent jamais jusqu'à remonter au siècle d'Aspasie. « Jamais » est de trop. Parmi les œuvres du répertoire du Théâtre-Royal, il en

est qui s'inspirent directement de la tragédie classique. Mais, en vérité, ce ne sont pas celles-là qui obtiennent les plus grands succès. Dès que l'auteur s'éloigne des modèles, les critiques le taxent d'impiété. S'il s'en approche, on l'appelle plagiaire. Dans l'*Aristodème*, d'Anghelopoulo, il suffit d'une femme immolée, pour que les commentateurs aient dit : « C'est une Iphigénie déguisée ! » Et cependant, Artémise sait qu'il n'en est rien. Dans *Aristodème*, les victimes sont très nombreuses. Au premier acte, nous voyons Damis qui, désespéré de n'avoir pu se faire aimer d'une femme, projette de tuer par trahison le roi Polydore, de Sparte. En même temps, un oracle l'avertit que, pour obtenir la protection des dieux dans sa terrible lutte contre les Spartiates, il lui faut sacrifier une vierge d'Athènes sur les autels de Pallas. Le vieil Aristodème s'écrie : « J'offre ma fille Dryope, avec joie ! » Au second acte, Polydore voit arriver dans son campement la belle Arsinoë, qui fuit sa maison dans la crainte que sa famille, connaissant les paroles de l'oracle sanguinaire, ne pense à l'immoler par patriotisme. Polydore, qui adore l'Athénienne, l'accueille avec allégresse et en fait secrètement son épouse. A ce moment paraît Damis qui porte un poignard caché. Les gardes l'aperçoivent et l'arrêtent. Peu après, Damis se suicide. Au troisième acte, Aristodème sacrifie sa fille Dryope devant le peuple assemblé, et Arsinoë

retourne à Athènes, pour y attendre son époux. Au quatrième acte, nous voyons Arsinoë qui pleure l'absence de Polydore. Soudain, son père se dresse devant elle, rugissant et hirsute : « Je te maudis — lui dit-il — parce que tu as fui lâchement devant la perspective sacrée du sacrifice. » Elle s'écrie : « Ce n'est point par amour de la vie, mais bien par amour d'un homme, d'un Spartiate. » La fureur paternelle devient de la rage. S'arrachant les cheveux de désespoir, le rude patriote tue son enfant. Le cinquième et dernier acte nous ramène dans le foyer d'Aristodème. La solitude est angoissante. Le vieux guerrier n'a pour toute compagnie que le spectre rouge de la pauvre Dryope, de la vierge sacrifiée. Instinctivement, il se regarde les mains à chaque minute pour voir s'il n'y est pas resté une tache de sang, une tache horrible. Son corps tremble. Ses yeux se dilatent. Et dans sa peur, il ne se sépare jamais de son épée. Mais le spectre s'approche et, lui arrachant l'arme de la ceinture, lui crie : « Maintenant tu es seul, seul, seul ! » Alors, voyant que rien ne lui reste pour se défendre, le héros se précipite dans l'abîme de la mort, suivi des chiennes hurlantes d'Hadès.

L'œuvre d'Anghelopoulo ne manque ni de grandeur, ni d'émotion. Mais les comparaisons s'imposent à chacune de ses principales scènes ; et, au souffle des comparaisons, son prestige s'évanouit. Aussi, la plupart des auteurs dra-

matiques grecs ont-ils grand soin d'éviter les sujets et les situations du théâtre classique, et se réfugient-ils dans le byzantinisme et autres champs légendaires.

*
* *

Encore que les auteurs dramatiques fuient de leur mieux les sujets qui rendent nécessaires les évocations, la critique s'entête à rappeler, quand elle rend compte des œuvres nouvelles, les noms glorieux et formidables d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane.

Ecoutez ce que dit à propos de Paul Nirvanas, auteur de l'*Architecte Marthas*, le docte Demetrios Asteriotis : « Ce dramaturge trouva sur son chemin le vieux Sophocle d'*Antigone* et d'*Œdipe à Colonne*. » Puis, au sujet de Spiron, Mélas, dont le *Fils de l'Ombre* est considéré comme un chef-d'œuvre, il s'écrit : « On a reproché au jeune dramaturge de n'avoir pas fait une œuvre d'observation pure. Il a fait quelque chose de mieux, car, d'un bond, il s'est haussé jusqu'à Eschyle et aux grands tragiques de sa race. » Voulez-vous, maintenant, vous former une idée de ce que sont ces deux auteurs modernes ? Une succincte analyse des œuvres citées peut nous montrer la nature poétique de ces fantaisies légendaires. Le héros du *Fils de l'Ombre*, le fougueux Vangos, est amoureux d'Aurore. Mais Vangos est pauvre, très pauvre ; Vangos n'a ni barque propre, ni foyer familial ;

Vangos n'est qu'un pêcheur mercenaire, tandis qu'Aurore, dans le village, avec sa maison magnifique et sa galère à douze rameurs, est le symbole même de la richesse. Aurore, donc, éconduit dédaigneusement son prétendant, en lui montrant la différence de leurs situations. Vangos ne se sent pas humilié. Sa passion tendre se change en passion furieuse. Avec un instinct pratique bien digne de sa race, il comprend que ce qu'il y a de plus indispensable est de supprimer ces différences de situation qui les séparent. Mais, comment faire ? L'idée d'arriver à la richesse et d'avoir une barque et une maison bien à soi, ne se présente même pas à son esprit. Construire est fort difficile. Détruite, par contre... Et Vangos, ramant, un jour, fait couler à pic la barque de sa dédaigneuse idole. Elle le repousse encore, car il lui reste sa maison, et, avec sa maison, tout son orgueil de femme riche. Vangos allume alors une torche. La maison brûle. Aurore, pauvre, se marie, à la fin avec lui. Et le drame de l'effort termine là. Aussitôt commence la tragédie du remords. Le fier conquérant, le rude homme de proie n'arrive pas à jouir en paix de sa conquête. Chaque fois que l'ombre emplit l'espace, son âme tremble, obsédée par le crime. Et la torture du remords est telle, qu'un jour, après avoir avoué à sa femme ses deux forfaits, Vangos se précipite, du haut d'un rocher, dans la mer furieuse. Tel est le *Fils de l'Ombre*. — Quant à

l'Architecte Marthas, quoique moins poignante, c'est une œuvre de forte facture dramatique. Le protagoniste, Paul, adore Mina, et comme son père s'oppose au mariage, il s'enfuit avec elle. Ensemble, ils vivent dans un complet isolement. Mina, romanesque, sentimentale, rêveuse, sensitive, vibre au moindre choc de la réalité. Ce qui est vulgaire, l'attriste comme un deuil. Ce qui est bas la fait souffrir. Heureusement pour elle, Paul a de l'existence une conception d'un paganisme somptueux. Sans beauté, il préférerait mourir. La beauté lui est plus nécessaire que l'air, plus indispensable que la lumière. Dans la littérature grecque, cette adoration fanatique du beau n'est point rare. Le héros de la *Mort du Palikare*, de Palamas, a, comme Paul, la magnifique folie du beau. « Sans le remarquer — dit Palamas — Mitros Roumeliotis n'adore qu'une divinité : la Beauté sainte, noble, saine. la Beauté qui a son temple dans le corps humain. Pour lui, peu importe que toutes les maladies de la terre minent son corps, pourvu qu'il n'en reste pas de traces dégradantes. » Mais ce qui, chez le simple Palikare, n'est qu'une fatuité égoïste de beau garçon amoureux de soi-même, est chez l'architecte Marthas un idéal vaste et sublime. La Beauté, pour lui, ce n'est pas seulement la forme, l'extérieur; c'est tout, même l'invisible. Afin d'épargner la moindre souffrance à sa compagne, il l'entoure de belles apparences, inventant de chimériques

richesses. Et quand un jour, la lutte contre la réalité devient insupportable, il se décide à ouvrir la porte toujours offerte aux désespérés : la porte de la mort. Avec sa Mina, qui croit partir pour une île fleurie, il s'embarque dans une barque légère et disparaît au sein des flots (1).

J'en suis sûr : à présent que vous connaissez les deux œuvres justement louées par Astériotis, plus qu'à Eschyle, plus qu'à Sophocle, vous pensez à Ibsen et à d'Annunzio, et peut-être aussi à Nietzsche... N'est-il pas vrai ? Pour ma part, du moins, je crois que si parmi les œuvres nouvelles de la Grèce il en est quelques-unes qui puissent nous obliger à évoquer les ombres augustes des tragiques anciens, ce ne sont point celle de Nirvanas, ni celle de Mélas. L'angoissant symbolisme ibsénien dont tous deux font étal, est moins classique que la simple inconscience de ceux qui, sans aucune idée fixe, cherchent en une chanson populaire, ou en une ancienne

(1) Après cette œuvre si belle, Nirvanas a donné un nouveau drame intitulé *l'Hirondelle*, dont je trouve dans un journal d'Athènes la suivante analyse :

« André Loris, un savant doublé d'un homme qui a conservé un idéal et des illusions, a épousé une jeune fille qui l'adore et qu'il adore. Cependant Lily (c'est le nom de l'épouse) s'éprend d'un bellâtre. André la surprend, avant cependant qu'elle ait commis la moindre faute, en train d'échanger de tendres poignées de mains avec celui qu'il tient pour son amant. La douleur l'affole. Elle a donné une partie de son cœur, il importe peu qu'elle ait ou non donné son corps. Il lui pardonne et la quitte. Une autre hirondelle pourra bâtir son nid dans son foyer. »

légende, quelque chose qui leur parle de la race et de la terre. Car préparer des recettes esthétiques pour recréer l'antique émotion, n'est qu'une frivole pédanterie. Commentant Péladan qui voulut, il y a quelques années, combiner l'exemple de Wagner avec la leçon d'Euripide, Gaston Boissy l'a fait remarquer en ces termes : « Pour arriver à la grandeur tragique, les moyens littéraires ne suffisent pas. » Non, en effet ; ils ne suffisent pas. Si merveilleusement docte fût le poète qui aspirerait à impressionner autant qu'Eschyle, ses œuvres ne cesseraient d'être de purs exercices de rhétorique, à moins qu'il n'y eût en lui, en dehors de la science, l'inconscience, l'ingénue et divine inconscience du satyre dyonisiaque dont les cris déchirants inspirèrent le chœur antique.

*
* *

Les dramaturges athéniens, en général, n'aspirent pas, de nos jours, à être comparés au vieux Sophocle. Ce à quoi ils aspirent, c'est à conserver et embellir les légendes nationales et les souvenirs historiques. La *Galathée*, de Basiliadis, que Madra vient de rajeunir en l'adaptant à la scène actuelle, est un beau modèle de tragédie moderne. Le héros, c'est Pygmalion, roi de Crète, qui emploie ses moments de loisir à sculpter une statue de Galatée. La statue est si belle, si voluptueuse, qu'elle inspire un sublime amour à son auteur.

— Si les dieux m'accordaient de la pouvoir animer — s'écrie-t-il en son exaltation — je mettrais sur la tête adorée ma couronne royale !

Une prêtresse du temple de Minerve, qui entend ces paroles, conseille à Pygmalion de ne pas continuer plus longtemps à divaguer.

— Prends garde ! — lui dit-elle. — Les divins habitants de l'Olympe ne voient pas d'un œil favorable que les mortels songent à donner la vie aux corps inanimés. L'aventure d'un certain Prométhée, dont tu as sûrement ouï parler, devrait calmer tes désirs fous... En outre, remarque-le : ce qui te plaît de Galatée, c'est son silence, son idéalité, sa promesse impossible. Si tu arrives à la posséder, tu te fatigueras bientôt de ses caresses... Ou elle, des tiennes...

— Non, jamais ! Est-ce que tu te fatigues, toi, d'adorer le ciel ?...

— Fort bien ! Que les dieux te protègent !

Les dieux, en effet, le protègent. Galatée devient une statue vivante. Pygmalion, fou d'amour, la fait reine. A ce moment, un frère du monarque, nommé Remo, revient d'un long voyage en compagnie des Argonautes. En le voyant apparaître, rayonnant de jeunesse, avec son bouclier glorieux et son épée victorieuse, le peuple lui demande de délivrer le pays des pirates qui infestent les côtes.

— Allons-y ensemble ! — s'écrie le roi.

— Partons — dit Remo.

Et tous deux prennent congé de la reine qui donne à son époux un baiser sur le front, et à son beau-frère, un baiser sur la bouche. Peu de jours après, une dame mystérieusement voilée, se présente au campement de Remo et lui déclare :

— Je t'aime !

C'est Galatée. Remo lui paie généreusement le baiser du départ de mille baisers ardents. Mais soudain il se rappelle que cette statue vivante n'est pas libre, qu'elle a un maître et que ce maître, c'est son propre frère.

— Malheureuse ! — gémit-il. — Je ne peux plus revoir mon roi, mon frère !...

— Non — lui murmure la reine adultère, à l'oreille. — Tu ne peux et ne dois le revoir. Il faut qu'il disparaisse afin que nous vivions libres en la perpétuelle ivresse de l'amour. Tu seras roi. Tu le mérites. Tu es le véritable vainqueur des pirates, et c'est à toi que la patrie doit sa liberté. Demande-lui la moitié de l'empire, et s'il te la refuse, tue-le !... Il te la refusera... Tu le tueras...

Fou d'amour, Remo obéit.

— Donne-moi la moitié de ton empire — dit-il.

— De grand cœur, je te la donne. C'est juste, et c'est agréable pour moi. L'empire est à nous deux.

— Non... Non... La moitié ne me suffit pas. Je le veux tout... Je veux tout l'empire...

— Prends-le, puisque tu y tiens. Moi, je

n'ai d'autre plaisir que de sculpter des statues... Prends tout l'empire... Mais, pourquoi pleures-tu ?

— Parce que je suis un misérable qui ne mérite pas de pardon... Mon exigence est inique...

— Non... Non... Tout est excusable... Ne pleure pas... Viens dans mes bras.

Alors Remo, humilié, fait le projet de donner la mort à l'adorable Galatée, déloyale et séductrice.

— C'est la fatale sirène qui attire les naufragés de la volonté pour les empoisonner du parfum de son sein — s'écrie-t-il; — c'est la diabolique divinité de la luxure et de la tromperie; c'est la fleur de la fange, fraîche d'aspect, mais dont le suc est infâme.

Avant de la tuer, il la prend dans ses bras, et lui dit :

— J'ai tué mon frère, ton époux.

— Tu as bien agi.

— Tu n'éprouves pas de remords ?

— Non.

— Tu ne ressens pas une angoisse terrible en pensant que pour toi j'ai donné la mort à l'être qui te donna la vie, à celui qui était à la fois ton dieu, ton père, ton roi et ton mari ?

— Non... En vérité, non...

Alors Remo tire son épée et la tue. En mourant, la femme adultère donne à son amant le dernier baiser.

Pygmalion comprend ce qui s'est passé. Toujours bon, il pardonne.

Cette œuvre, d'essence véritablement grecque, n'a ni la pédanterie des imitations de l'antiquité, ni les angoisses nébuleuses du symbolisme ibsénien. Aussi, quoique n'étant plus précisément récente, est-elle applaudie avec enthousiasme par les Athéniens, à l'égal des tragédies de Rangabé et des drames de Vernardakis. C'est pourquoi l'acteur Madra a-t-il cru devoir l'adapter aux besoins actuels de la mise en scène, en supprimant quelques détails.

*
* *

Voici encore une œuvre — toute récente celle-ci — que les Grecs tiennent pour un modèle de tragédie moderne : *Les Petrochari* de M. S. Charli. « C'est — dit un critique athénien — un magnifique tableau de mœurs grecques d'une vérité incomparable. Et ce n'est pas un mince mérite pour l'auteur d'avoir étudié des types de son pays, de s'être inspiré de certaines traditions locales, de nous avoir donné une pièce vraiment grecque. » Vraiment grecque !... L'éloge est beau dans une bouche athénienne. Malheureusement nous ne pouvons pas le contrôler. La pièce de M. Charli n'a pas été imprimée et nous ne la connaissons que par les analyses et les fragments publiés dans les journaux. Tâchons, néanmoins, de la reconstituer avec ses matériaux. Il s'agit

de nous faire voir la vie d'une famille de rudes Klephtes, qui a conservé, dans la société polie et élégante de la Grèce actuelle, les farouches façons de sentir de la Grèce guerrière d'il y a cent ans. Au commencement du premier acte nous voyons le vieux Petrochari qui se plaint de la veulerie de ses contemporains. La vie, pour lui, dans une ville policée et tranquille, manque d'intérêt. Mais voilà que tout d'un coup on vient lui dire que sa nièce a été violée par un jeune Palikare. Et ceci n'est pas tout. Le même jour, presqu'à la même heure, il apprend que son fils a escaladé la maison d'un usurier qui a ruiné la famille Petrochari et lui a volé une forte somme d'argent. « La scène — dit le critique du *Monde Hellénique* — est d'une grandeur vraiment tragique. Petrochari ne se doute de rien. Au contraire, il voit dans ce vol une vengeance du ciel et s'en réjouit. Aussi sa douleur est-elle sans bornes quand au second acte, Manthos revient, traqué par les gendarmes, couvert de boue après une course folle à travers champs, et qu'à son tour, le père comprend tout. Cependant, comme les gendarmes viennent fouiller sa maison où ils ont vu entrer le voleur, il dissimule son fils dans une cachette connue de lui seul. Il est bien capable de tuer Manthos pour le punir de l'acte que celui-ci vient de commettre, mais il ne veut pas le livrer à la justice, car le déshonneur serait alors public. » Ainsi il prouve qu'il est

bien d'une lignée féodale. On doit noter que pas un instant, malgré les supplications de sa femme, le vieux Petrochari n'est arrêté dans la décision qu'il compte prendre, par la bonté, par la tendrese paternelle. Les âmes de cette trempe ignorent les sentiments du commun des hommes. Il parle volontiers avec amour et respect de son père qui a pris une part active et brillante aux guerres de l'indépendance, mais il ne veut pas qu'on lui rappelle que ses aïeux ont été des klephtes et des pirates. Cela n'est pas possible, si on veut l'en croire. Cependant, et ici encore il montre qu'il est bien de sa race, je ne crois pas qu'il soit fâché de ce que son fils ait volé. Il ne peut pas admettre seulement que Manthos soit descendu au rang du vulgaire filou. Si ce vol avait été accompli au milieu des dangers d'une action d'éclat, Petrochari l'aurait excusé et même approuvé. Le jour approche cependant ; il ne reste plus à Manthos que bien peu de temps pour la fuite et son père ne se décide ni à le punir, ni à le laisser partir.

— Pourquoi as-tu volé ? — lui demande enfin le vieux, espérant peut-être qu'il lui répondra que c'est pour le venger, lui, le vieux héros, de l'usurier entre les mains duquel tout son patrimoine est tombé.

Mais hélas ! ce n'est pas pour cela. C'est par amour. C'est pour fuir avec sa cousine.

— Avec ta cousine, mais tu ne sais pas… tu ne sais pas qu'elle a été violée ?…

— Par moi — termine Manthos.

Alors dans l'âme du vieux Klephte toutes les passions traditionnelles bouillonnent... « J'ai juré — dit-il — de tuer le séducteur de ma nièce. » Et voyant son fils qui se prépare à fuir, il le tue.

Que cette tragédie ait eu un grand, un très grand succès, cela ne doit pas nous surprendre. Car n'est-elle pas une œuvre bien grecque et bien moderne à la fois ?...

« Donnez-nous des œuvres nationales — dit le bon peuple ; — mais ne nous présentez pas de ces imitations qui semblent des parodies. » Et quand le poète a du talent comme Basiliadès, comme Charli, ce peuple l'applaudit, même en des circonstances où tout autre peuple d'Europe le sifflerait. Car les Athéniens qui, autrefois, écoutèrent, enthousiasmés, le langage des oiseaux, sont peut-être aujourd'hui les seuls hommes capables d'entendre, sans sourire, les dialogues des idées abstraites et des images poétiques. Voici par exemple, la *Chimère*, de Ney. En France, tout directeur à qui l'on présenterait une telle pièce ne l'accepterait que pour la « monter » comme féerie. En Espagne... A quoi bon parler de l'Espagne quand on parle de théâtre poétique ?... Par contre, à Athènes, simplement montée, elle obtint un succès éclatant. Cette action dans laquelle nous voyons la princesse Chimère, épouse du roi Chrysos, s'échapper avec son

amant Caros, malgré les cris d'Éros et de Cronos; cette action, légère et significative, dans laquelle les symboles reprennent leurs anciens masques transparents et parlent leur langue harmonieuse, ne pouvait que séduire le public subtil de la blanche Athènes.

*
* *

Quelqu'un me demande :

— Et le rire, est-il mort dans l'Hellade aux éclats aristophanesques ?

Non ! Le rire vit toujours, grâce aux vieux Souris, surnommé par ses compatriotes : « L'Aristophane moderne ». Le rire vit, intentionné et philosophique dans les *Guanakos*, de Psicharis; le rire vit, joyeux et sans méchanceté dans les farces d'Annicos, de Tsicopoulos, d'autres. Et à côté du rire fleurit aussi le sourire avec toutes ses nuances, toutes ses délicatesses, toutes ses suavités. En une étude complète sur le mouvement dramatique grec, il faudrait parler de l'élégance inquiète de Kambisis qui sait, comme son maître Heine, mêler, en la même strophe, la malice et l'amertume ; du talent nerveux de Polémis; des fines comédies de Xénopoulos, qui semblent écrites par un Parisien; de la grâce discrète de Zorras dont les *Provinciales* obtiennent un succès mérité; de Katzantsakis, l'ibsénien hardi de l'*Aube luit :* de Moraitini que les Athéniens appellent le Feydeau grec, et qui est, en réalité, quelque

chose de plus, et quelque chose de mieux et de plus noble; de Ladopoulos, qui connaît une ingénieuse manière de porter à la scène les sujets romanesques; de beaucoup d'autres, enfin, car la Grèce moderne est féconde en génies dramatiques. Mais mon intention n'a pas été d'étudier le mouvement du théâtre grec dans son ampleur complexe, mais uniquement en ses manifestations légendaires et nationalistes. Le sens du légendaire, surtout, m'intéresse, et me doit intéresser, car je crois que si, en une époque plus ou moins lointaine, Athènes arrive à produire de nouveau quelque chef-d'œuvre digne de passionner le monde entier, ce sera, sans doute en s'inspirant de ses légendes. Philéas Lebesgue lui-même, grand défenseur du modernisme de Christomanos et du cosmopolitisme de « La nouvelle Scène », proclame cette vérité hellénique, en disant : « Ce qui constitue virtuellement le mystère des âmes et des vies ne se condense-t-il pas en la légende ? L'âme nationale n'est-elle pas comme un lac de rêve où se reflètent les rayons divins de l'essence des choses ? Appliquer les faits de la légende à l'expression d'un sentiment conforme à ses évolutions, c'est rendre à la tradition son véritable sens. » C'est certain. Et je dirai davantage. Je dirai que grâce à cet amour d'un passé légendaire, la race nouvelle a retrouvé, sur-le-champ, son âme antique.

Et il ne faut pas craindre, comme quelques

pessimistes, que le vent international arrache de ce sol, un jour prochain, la belle fleur des traditions patriotiques. En Grèce, l'idée de patrie est une religion populaire. Gaston Deschamps nous a dit qu'à côté du théâtre des élégants — très parisien et sans caractère — il n'existe en Athènes que la pantomime patriotique et guerrière, dans laquelle une poignée de palikares, commandée par Botzaris, met en déroute tous les Turcs du monde. En sa brièveté paradoxale, cette observation renferme une profonde vérité. Les Hellènes, aujourd'hui comme hier et comme toujours, ont besoin de jouir du spectale merveilleux de leurs propres prouesses. Botzaris est l'Achille des temps modernes. Ses compagnons, les braves Klephtes révolutionnaires, sont les héros de la nouvelle épopée. Le peuple les applaudit quand, dans les pantomimes, ils font leurs gestes magnifiques et fous. Et les poètes ne se moquent point de ces pantomimes, car ils savent que c'est en elles que Rangabé apprit la rhétorique admirable de son art.

XXI

LA PRIÈRE SUR L'ACROPOLE

Quand j'ouvre ma fenêtre, le matin, la première chose qui apparaît à ma vue, c'est la colline sacrée. Là-bas, très loin, par-dessus les colonnes éparses du temple de Jupiter Olympien, par-dessus les murs énormes de l'Odéon d'Hérodes Attique, par-dessus les maisonnettes neuves et les jeunes cyprès, la ruine millénaire émerge dans l'apothéose du soleil naissant... Le marbre s'anime sous la caresse de la lumière matinale. Dans le clair ambiant une poussière flotte, dorant tout ce qu'elle touche. Et c'est une apothéose chaque jour renouvelée que cette aube athénienne !... Mais je préfère la prière du soir, l'Ave Pallas du crépuscule, la mélancolie du recueillement vespéral. Au milieu des dernières flambées du couchant, le Temple de la Déesse se détache, et l'on dirait que l'incendie qui consuma, il y a plusieurs

siècles, son flanc sacré, se rallume pour un instant. Comme j'habite sur les bords secs de l'Ilissos, entre le Stade blanc et l'Académie flambant neuf, je ne puis voir du haut de mon petit balcon ni les Propylées, ni le temple de la Victoire, ni le sanctuaire d'Érechtée. Je ne vois que le Parthénon, la maison de la vierge Athéna. Dans la lumière agonisante, je distingue sa colonnade incomplète. Puis, quand l'ombre envahit tout l'espace, quand les cimes de l'Hymette deviennent ténébreuses, et qu'au ciel commence à clignoter les premières étoiles, je vois encore, en fermant les yeux, le saint édifice. Mais alors, il ne m'apparaît plus tel que les siècles l'ont rendu, mais tel que le virent les contemporains de Phidias et d'Aspasie. Oh ! la beauté de ces nocturnes rêveries durant lesquelles le passé auguste devient réalité présente ! En évoquant une estampe faite suivant les plans de Marcel Lambert, je contemple l'Acropole en son animation juvénile d'il y a deux mille cinq cents ans, avec les six colonnades immenses des Propylées, avec la chapelle harmonieuse de la Victoire sans ailes, avec l'Érechtéion intact et le Parthénon neuf... Et, plus haut, je vois Pallas qui, appuyée sur sa lance, domine la citadelle, tandis que les peuples défilent à ses pieds, disant : Bénie sois-tu, déesse aux yeux clairs, en ton éternel pouvoir et en ta divinité éternelle !

*
* *

Les biographes de Renan qui ont lu les notes de Gebhardt s'étonnent de ce que « la Prière sur l'Acropole » n'ait pas été un chant spontané, quelque chose comme un cri sublime, arraché au cœur du grand artiste par la présence soudaine de la déesse aux yeux glauques. « Nous avions cru, jusqu'à aujourd'hui — dit Spiridon Pappas — que le philosophe français, en mettant le pied sur la colline d'Athéna, devait avoir éprouvé un vertige semblable à celui de saint Paul sur le chemin de Damas, et que de ce vertige était née l'admirable Prière qui est l'hymne, la litanie, la glorification de la Raison, de la Vertu et de la Beauté : c'est-à-dire du génie grec. Eh bien ! rien de cela » En effet, quand Renan, en compagnie de l'auteur des *Contes florentins*, visita la citadelle de Pallas, au printemps de l'an 1865, il ne sentit dans son âme ni chocs inespérés, ni révélations soudaines, ni effervescences miraculeuses. Rien de ce que voyaient ses yeux n'était nouveau pour lui. « La visite — dit Gebhardt — dura deux heures. Renan connaissait d'avance tous les mystères archéologiques. L'incomparable ruine se deployait à sa vue tel qu'un livre ouvert où il lisait à haute voix, sans hésiter jamais. A aucun moment, il n'eut l'émotion dont témoigne sa prière. Il admirait,

et expliquait comme il eût fait à une séance de l'Académie. Mais il ne fit entendre ni *Magnificat* ni *Gloria in excelsis* en l'honneur de Minerve. » Cette anecdote présente-t-elle quelque particularité étrange ? — « Oui ! », répondent les admirateurs de Renan... Quant à moi, avant même d'avoir lu les notes intimes de Gebhardt, je connaissais déjà la vérité sur ce point. Car je sais que s'il existe au monde un sanctuaire qui n'impressionne pas avec une brusque exaltation, c'est bien l'Acropole d'Athènes.

*
* *

Les âmes romantiques, elles-mêmes, sentent en présence de la déesse athénienne une inquiétude infinie et un indicible malaise. « C'est cela ? — semblent-ils se demander. — Ce n'est que cela ? »... Et ne pouvant trouver le cri magnifique, le cri ingénu qui monte de la poitrine aux moments d'extase ou de surprise, ne pouvant éprouver le sublime tremblement du contact divin, elles se recueillent, silencieuses, pour méditer longtemps. Voici Chateaubriand qui visite la Grèce entière, comme le faisaient les voyageurs d'autrefois, s'arrêtant dans chaque village, interrogeant chaque ruine. Dans la campagne désolée de Sparte, en contemplant le sol nu de l'antique patrie de Lycurgue, une émotion profonde envahit son âme ; et avec des larmes dans les yeux et dans la voix, il appelle Léonidas ! « J'étois hors de moi », écrit-il. Puis,

à Argos, à Corinthe, quelques exclamations lui échappent. Mais, un jour, il arrive à Athènes, il visite le sanctuaire de la déesse, il touche de ses mains les colonnes vénérables et il se tait. Le soir, tranquille, il note sur son *Itinéraire* : « Le lendemain, 24, à quatre heures et demie du matin, nous montâmes à la citadelle... Le temple de Minerve est, ou plutôt étoit un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos ou portique. »... Et la description continue ainsi, précise, aisée, sans exaltation, sans enthousiasme, sans lyrisme. — Après Chateaubriand, arrive un autre poète plus impressionnable, plus tendre, plus sincère. Il s'appelle Alphonse de Lamartine. La première chose qu'il demande aux amis qui le reçoivent, c'est d'être conduit au Parthénon. Comme il est trop tard pour monter à l'Acropole, les Athéniens le conduisent d'abord au Temple de Thésée, un des plus beaux de l'Antiquité, et le seul complet de Grèce. « En approchant, dit Lamartine, convaincu par la lecture de la beauté du monument, j'étais étonné de me sentir froid et stérile ; mon cœur tâchait de s'émouvoir et mes yeux d'admirer : rien ! » Ce n'est que plus tard, en effet, quand son âme s'acclimate, que la beauté hellénique le saisit et l'oblige à se prosterner devant le temple de la déesse. — Fort longtemps après Lamartine, voici Gautier, le pèlerin de tous les sanctuaires, le croyant de toutes les religions,

le poète de toutes les beautés. Sans même se débarrasser de la poussière du chemin, il court vers l'Acropole par un sentier qui passe sous le toit du temple de La Victoire sans Ailes, et qui conduit au pied des Propylées. Un enthousiasme fait de souvenirs et d'évocations embrase son âme. En arrivant à un endroit où les vestiges de la cité antique sont perceptibles, il s'écrie : « En marchant au milieu de ces décombres, je foule peut-être le palais d'Alcibiade et la maisonnette de Socrate. » Puis, il s'arrête devant le théâtre de Dionysios pour tâcher d'entendre la voix formidable d'Eschyle et l'énorme rire d'Aristophane. Enfin, il pénètre dans le champ sacré par le grand escalier de marbre. Et quand nous prêtons l'oreille dans l'espoir d'un chant ardent, ce que nous entendons, c'est un docte discours archéologique où l'on trouve jusqu'à un patient résumé des travaux de Beulé, un discours de grande valeur comme discours, mais qui, comme prière, manque un peu de ferveur religieuse et de folie dithyrambique. « Le Parthénon actuel — dit-il, avec un flegme de professeur anglais — n'est pas le Parthénon primitif qui fut détruit lors de l'invasion des Perses et dont les ruines gisent enfouies sous des constructions plus récentes. » — Et si nous passons maintenant de l'époque du romantisme à nos jours, c'est un pareil exemple que nous découvrons, chaque fois qu'il est question d'un artiste sincère, d'un

poète incapable de se mentir à lui-même. Afin de n'être point prolixe je citerai seulement Maurice Barrès. Avec quelle sincérité le grand écrivain confesse la désillusion qu'éprouve tout son être sensitif en se trouvant pour la première fois sur la colline sacrée! « Qu'ai-je donc rencontré — se demande-t-il — au milieu de cet horizon sublime et sur cette roche fameuse? Quelque chose de dur et de singulier, une âpre perfection sous laquelle j'ai cru entendre un gémissement. » Et plus loin, analysant son état d'âme hostile, il écrit : « En explorant ces vestiges, je ne repasse point par des sentiments éprouvés familiers et chers. Le Parthénon nous oblige à le rejoindre dans un passé qui nous désoriente. Entre lui et nous, il y a dix-neuf siècles de christianisme. Tout en me paraissant très élevée, l'interprétation hellénique de la vie ne trouve dans mon âme aucune résonance ».

*
* *

Entre l'Acropole et nous, en effet, il y a force siècles et force idées. Le grand silence de la citadelle nous déconcerte. Ce qui fut seulement une idée, ou seulement un idéal, n'a pas laissé de marque suffisamment apparente pour que nos yeux la distinguent au premier regard. Dans d'autres endroits de ce même pays, nous voyons la trace des guerriers et nous sentons l'odeur du sang, Marathon et Salamine nous émeuvent,

Le Pnyx lui-même, où nous croyons percevoir un murmure d'éloquentes oraisons, nous intéresse. Mais la roche du sanctuaire ne fait que nous inquiéter en nous obligeant à nous recueillir pour un interrogatoire mental et pour l'examen des motifs de notre désillusion momentanée. Car, bien que nous ne voulions pas toujours nous l'avouer, la désillusion existe, la désillusion est une douloureuse réalité. Et il ne faut point l'attribuer à des causes architectoniques. Même si le Parthénon n'eût pas été bombarbé pas les Vénitiens et pillé par les Anglais, même s'il ne manquait une pierre au Temple de la victoire aphtère, et à l'Erechtéion, et aux Propylées, nos sensations n'en seraient guère moins toutes semblables et pareil notre trouble. Car ce champ n'est pas un lieu de promenades esthétiques, ni un musée de souvenirs historiques, mais un temple, et non point un temple vide, comme l'assurent quelques-uns, mais bien un temple toujours habité par sa déesse. Athéna est ici vivante, et tient sa lance en la dextre. Ce qui nous surprend c'est elle, et c'est elle encore qui nous éloigne de ses autels, elle seule. Vous demandez si sa formidable antiquité est la cause de ce phénomène ?... Non ! Des déesses plus anciennes existent, dont on dirait qu'elles sont des parentes lointaines de notre Dieu. — C'est donc qu'elle nous est étrangère ? Non plus. Etrangère ?... Bouddha l'est davantage et pourtant sa

pieuse légende nous attendrit. Ce qui d'Athéna nous choque, c'est la perfection même.

*
* *

Entre toutes les divinités, elle est unique. Elle est l'Idée, l'Abstraction, la Conscience, l'Harmonie. Les hommes qui la créent à leur image et à leur ressemblance, sont des êtres dépourvus de vaines craintes d'un au-delà ténébreux. Les fronts qui se courbent devant elle, sont des fronts libres de préjugés obscurs et de nébuleuses chimères. « Vierge vénérable — dit un hymne homérique — tu es la gardienne des cités. » Elle est la patronne des peuples qui pensent librement et qui acceptent l'idée divine sans angoisses. Ses yeux verts sont comme deux phares dans la nuit des théogonies éternelles. Les penseurs, les artistes, les argonautes trouvent, grâce à cette lumière divine, la voie sûre. Du fond des siècles, tous ceux qui pensent s'acheminent vers elle, dès qu'ils réussissent à comprendre la vertu infinie de ses mains miséricordieuses. Mais avant d'atteindre à cette compréhension, combien il est difficile de pénétrer les arcanes de son temple ! Étant la plus pure des déesses, elle est aussi la plus distante. Sa gravité nous étonne, son silence nous effraie, sa superbe nous inquiète. Et qu'y a-t-il d'étrange à cela chez de simples mortels, lorsqu'il arrive même aux dieux de la craindre ! Elle est l'unique qui, obéissant à un principe supérieur à

toute autorité et même à toute divinité, s'enhardit au point d'absoudre, au nom d'une justice éternelle, ceux qui ont été condamnés par ses frères. Grâce à elle, l'Aréopage pardonne à Oreste. Elle lutte contre Neptune pour rendre son île à Odysseus. Elle apparaît parmi les violents seigneurs féodaux de l'Olympe, parmi les ravisseurs de vierges, parmi les destructeurs de peuples, parmi les dévorateurs de mondes, comme un être d'essence différente. Sans le dire, elle est la déesse de la Raison que le peuple de France, ivre de grands idéaux, s'efforcera de créer beaucoup plus tard. Et elle est la raison sereine, la raison suave, la raison rythmique, la raison universelle. Son auguste père, qui eût pu la faire naître d'un baiser, préféra la créer d'une idée. Elle est fille de la pensée divine. « Quand elle naît — dit le grand hymne en son honneur — le temple frémit et la terre entière retentit de clameurs ; la mer trouble enfle ses vagues profondes ; le fils d'Hypérion retient pendant longtemps ses rapides coursiers. » Devant elle, en effet, toute la conception des religions s'ébranle. Elle, qui est déesse parmi les déesses, n'exige ni larmes, ni frémissements, ni ténèbres. Elle peut régner en pleine clarté, et en pleine clarté elle règne. Ses commandements sont des maximes d'harmonieuse simplicité, qui conseillent le travail, la pureté, l'énergie, le raisonnement et l'équité. Elle dit à l'aigle de l'idée : Vole ! Elle ordonne

au hibou de la science de fouiller l'ombre. Elle met sur les lèvres des hommes le miel de l'éloquence. Elle pose sa dextre protectrice sur l'épaule de l'ouvrier. Elle est l'Action et l'Abstraction...

*
* *

Elle est l'abstraction surtout. Et voilà pourquoi, quand nous pénétrons aujourd'hui dans son temple, quelque chose nous impressionne et nous angoisse. Nous sommes si habitués à des dieux qui pleurent, qui menacent, qui émigrent, qui changent, qui souffrent, qui saignent, qui agonisent !... Les saints eux-mêmes devant la sublimité incompréhensible du Christ lèvent les bras au ciel et s'écrient comme Augustin : « Tu es fou ! » Il y a une surhumaine folie, en effet, chez l'Homme-Dieu des chrétiens, chez notre doux Jésus aux pieds blessés. Pour bien voir la divinité de la Raison, il faut s'écarter de l'autel catholique. « Derrière ce fou sublime — dit Michelet — j'aperçois la déesse éternelle. » Comme Michelet, Renan la voit à travers le fils de Marie. Mais il ne la voit pas tout d'un coup. Personne ne la voit tout d'un coup. La sagesse ne surgit pas telle une apparition. Lentement, pas à pas, sans hâte et sans sursaut, elle s'approche. L'homme la regarde venir : il doute, il ne la reconnaît pas tout d'abord. Une immortelle, cette dame superbe, qui ne se cache point parmi des voiles, ni n'agite des

palmes énigmatiques?... On dirait plutôt une statue animée. Mais petit à petit, la statue se change en image. Et l'image poursuit son chemin tranquille, pendant longtemps, jusqu'au moment où elle pose sur notre front son doigt de neige, et nous sourit. Alors nous jetons un regard en arrière. L'Acropole apparaît enfin à nos yeux éblouis. Une clarté magnifique illumine le temple blanc. Et de nos lèvres, monte l'oraison définitive.

C'est la « Prière sur l'Acropole », qui dit :

« Oh ! noblesse ; oh ! beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse ; toi, dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité... »

*
* *

Heureux l'homme qui peut gravir la colline sainte, déjà préparé pour l'immédiate initiation ! Bienheureux le mortel qui, devant la colonnade des Propylées, n'éprouve aucune angoissante désillusion ! J'avoue humblement n'être point celui-là. J'ai subi, là-haut, les terribles sensations de vide et de solitude que tant de poètes ont exprimées dans leurs notes athéniennes. Je me suis demandé, plein de mélancolie, comment mon âme pouvait rester froide dans ce sanctuaire — ma pauvre âme qui pleura au pied du Golgotha, mon âme qui, sur le Sinaï, se sentit agitée du tremblement terrible du mystère ; mon âme qu'à Ceylan, en voyant la trace

de Bouddha, s'emplit de douces larmes ; mon âme qui, sur la sainte montagne de Nikko, devant des dieux aux noms barbares et aux légendes obscures, eut un frémissement de foi... Je me le suis demandé, sans pouvoir me répondre. . .

Mais, plus tard, en contemplant, du haut de mon petit balcon lointain, l'apothéose du temple dans la clarté de l'aurore, je suis arrivé, peu à peu, à comprendre la divine grandeur de la pauvre colonnade en ruines. Et alors, de même que le grand Renan, j'ai dit à voix basse, sans m'exalter, ma prière devant l'Acropole :

Déesse aux yeux verts, bénie sois-tu ! . . . . .

FIN

TABLE DES MATIÈRES

2302. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie.